

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 80 (2016)
Heft: 317-318

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

Problèmes généraux

George E. DUNKEL, *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominalstämme*, Band 1: *Einleitung, Terminologie, Lautgesetze, Adverbialendungen, Nominalsuffixe, Anhänge und Indices*, 338 pages; Band 2: *Lexikon*, 861 pages, Heidelberg, Universitätsverlag Winter (Indogermanische Bibliothek, 2. Reihe: Wörterbücher), 2014.

Cet ouvrage (LIPP) est publié en deux volumes. Le premier renferme quatre chapitres introductifs théoriques et pratiques (introduction, notice d'utilisation, terminologie, lois phonétiques indispensables [I, 7-106]), deux chapitres qui sont en réalité des fragments détachés du dictionnaire (marques adverbiales et suffixes nominaux proto-indo-européens) [I, 107-218]), 10 annexes (fichiers informatifs variés [I, 221-253]), bibliographie sommaire (« Wiederholte zitierte Fachliteratur » [I, 255-280]) et un index des mots et des morphèmes [I, 281-338]. Le deuxième volume représente un répertoire étymologique avant tout des ‘particules’ [= des mots] et des racines pronominales [= des morphèmes] du proto-indo-européen¹ reconstruites à l'aide de la méthode comparative et rangées en ordre alphabétique. Le volume est dépourvu de table des matières, mais son substitut approchant peut être découvert dans le premier volume sous forme d'un tableau synoptique (« Übersichtstabelle » [I, 247-253]).

Le terme traditionnel *particule* est employé dans l'ouvrage avec un sens inhabituellement étendu. Il représente une catégorie (« vierte Morphemklasse » [I, 9]) qui englobe d'autres parties du discours traditionnelles: adverbes primaires, conjonctions et particules au sens strict du terme [I, 7, 13-22]. Pour l'auteur, les ‘particules’ (et certains autres éléments de langue) ont une fonction intralinguistique et jouent le rôle de ‘formateurs’ (« Formatoren ») de la phrase; limitées dans leur nombre, mais fréquentes dans leur emploi, elles sont censées se rencontrer dans tous les textes et énoncés [I, 8])². Dans le

¹ Quelques sigles utilisés dans ce texte: IE = indo-européen, PIE = proto-indo-européen, LIPP = le *Lexikon* recensé.

² Il ne s'agit pas dans l'ouvrage de la reconstruction syntaxique. Les caractéristiques syntaxiques des ‘particules’ (nombre limité, emploi fréquent) se déterminent par analogie avec certains textes anciens en langues indo-européennes, par exemple avec le Rig-Véda où on trouve 19 des 20 formes indépendantes fréquentes des particules et des pronoms [I, 8].

vocabulaire du PIE, les ‘formateurs’ seraient opposés aux ‘désignateurs’ («Designatoren»), fraction essentielle et nombreuse du vocabulaire (noms, adjectifs et verbes qui constituent trois premières classes de morphèmes), représentant un système ouvert, peu structuré, orienté en dehors de la langue (fonction extralinguistique), dont chaque unité est moins fréquente qu’une ‘particule’ [*ibid.*]. Étant donné que les ‘particules’ et leurs dérivés n’ont pas été étudiés systématiquement en PIE [I, 10], l’auteur se propose de les reconstruire, analyser et réunir dans le présent *Lexikon*.

Outre les ‘particules’, il s’agit avant tout des racines pronominales, différencierées des premières dans le texte graphiquement : les ‘particules’ sont représentées comme des mots indépendants (PIE **ál* ‘anderswo’³ [II, 18]), tandis que les racines pronominales figurent comme des morphèmes (**úlio-* ‘ein anderer (von mehreren)’ [II, 21])⁴.

Parmi les morphèmes (éléments liés aux ‘particules’) on trouve aussi :

- (i) *marques adverbiales* («Adverbialendungen») [I, 21-24 (aspects théoriques); I, 107-197 (répertoire complet)] : ex.
 - PIE *-a modal: ?**áli-a* ‘anders’ (? préposé dans l’ouvrage signale une forme peu sûre)
 - **d(i)j-á* ‘im Hellen, am Tag’
 - **kuj-á* ‘warum ?’, etc.
 -]lat. *aliás* ‘zu anderer Zeit, sonst’ (le crochet droit antéposé désigne une forme ou une signification non régulière)
 - *quia*]‘weil’ [I, 110-111; cf. II, 5]
- (ii) *suffixes nominaux* («Nominalsuffixe») dérivés des ‘particules’ et pronoms [I, 199-218] :
 - *-no- qui est considéré sous **ándhi*, **ṇdh-* ‘unter, unten, hinab’ (adverbe, local) où l’on découvre parmi les dérivés nominaux, par ex. PIE **ṇdheri-no-* > lat. *īfernus* ‘unterer, unter befindlich’, etc. [I, 199; II, 45-47]
- (iii) *certaines autres morphèmes* [I, 7-8, 29].

Afin d’étudier les ‘particules’ proto-indo-européennes et les éléments linguistiques qui y sont attachés, l’auteur pose les principes et précise les notions-clés d’un champ spécial d’analyse, qu’il appelle ‘Aptotologie’ (du grec ἄπτωτα “invariables, indéclinables” vs πτῶσις “flexion”) comme études des éléments indéclinables / invariables et formateurs de l’énoncé [I, 12]. Pour mieux voir l’ampleur de l’Aptotologie, il serait intéressant de cerner les paramètres quantitatifs de son domaine d’études. Dans cette optique, on trouvera dans le dictionnaire recensé :

- (1) 120 ‘particules’ reconstruites sur la base de trois dialectes (ou plus) IE
- (2) 22 racines pronominales qui remontent aux premières

³ Nous citons les signifiés des mots et des morphèmes en allemand et entre guillemets anglais simples, c’est-à-dire tels qu’ils figurent dans le *Lexikon*.

⁴ Voici quelques exemples: PIE **ád* ‘in Richtung, zu – hin; bei’ (Adverb, lokal, etc.); cf. proto-italique **ád* Präv., Präp., Postp. ‘zu, bei, neben’; lat. *ad*; *arbiter*, *arcesso*, etc. [II, 8-9]. Cependant, on peut découvrir dans LIPP non seulement des ‘particules’-mots mais aussi des ‘particules’-morphèmes, par exemple: *-*gó* ‘gerade, eben; wenigstens’, Partikel, (wort-)emphatisch, beschränkend [II, 279].

- (3) 18 marques adverbiales examinées pour la première fois
- (4) quelques suffixes nominaux et morphèmes des noms de nombre et des interjections [I, 7].

En outre, 40 ‘particules’ et 17 racines pronominales sont mentionnées ou analysées, mais rejetées puisque leur reconstruction n'est pas fondée [I, 7]; voir aussi un relevé annexe [I, 243-244] où «die wichtigsten Athetesen und *voces nihilis*» sont au nombre de 69, leur nomenclature étant légèrement différente. En somme, les ‘particules’ et les éléments associés reconstruits peuvent être estimés à moins de 10 % du vocabulaire intégral du PIE⁵.

Dans le domaine de la méthodologie, l'auteur choisit de distinguer ‘Rekonstrukte’, ‘Rückprojektionen’ et ‘Prokonstrukte’ [I, 29-38, 41-42]. Ces variantes de reconstruction sont différencierées typographiquement. Le terme ‘Rekonstrukte’ semble être générique, c'est-à-dire appliqué à la totalité des reconstructions. Les ‘Rückprojektionen’ sont les éléments postulés rétrospectivement sur la base d'un dialecte isolé, que l'auteur appelle «reconstructions mécaniques d'après les lois phonétiques»; ces rétroprojections doivent être placées entre parenthèses, par ex.: PIE (*duh₂-) ‘lange; fern’ reconstruit sur la base de lat. *dum*, *quidum*, *dūdum* [I, 34-35, II, 165]. L'appellation ‘Prokonstrukte’ [I, 42] s'applique aux éléments reconstruits prospectivement depuis le PIE vers une langue IE qui n'a pas conservé la forme en question: cf. l'ex. PIE *h₁esmi > lat. “em”. Il s'agit donc des formes attendues dans une langue IE compte tenu des lois phonétiques mais non attestées; ces formes seront spécifiées dans le texte par les guillemets anglais doubles.

L'auteur se propose aussi de graduer les reconstructions en utilisant dans le dictionnaire des conventions graphiques variées. *Le bas degré* représenté par des rétroprojections (voir plus haut) doit être cité entre parenthèses [voir plus haut (*duh₂-)]. *Le degré moyen* postulé sur la base comparative de deux dialectes sera invoqué sans parenthèses (IE *duéh₂-m ‘lange’). *Le haut degré* reflétant une reconstruction qui s'appuie sur trois dialectes (ou plus) sera imprimé en caractères gras (PIE *duh₂-ró ‘fern’). Mais la graduation ne s'arrête pas là: on trouve également **x («Vorstufe der spätidg. Ursprache; intern, oder auch vergleichend erschlossen») et x* la racine sûre d'une forme qui n'est pas attestée directement («Gerade die Zitierform ist nicht belegt, der Stamm ist aber sicher» [I, 48]). Notons que cette graduation s'amalgame avec les variantes précédentes; par conséquent, on a du mal à déchiffrer d'une manière cohérente les conventions prescrites, d'autant plus que les parenthèses et les caractères gras ont aussi d'autres valeurs dans le texte du répertoire. Qui plus est, les formes (cognats) et reconstructions sont partagées en plusieurs rangs:

- *sûres* (x = forme, *x = reconstruction)
- *peu sûres* (?x, ?*x, «Unsichere Formen» précédées par ?)
- *très peu sûres* jusqu'improbables (??x, ??*x, «sehr unsicher bis unwahrscheinlich», marquées par ??) et
- *formes ou hypothèses à rejeter* (†x, †*x),

ce qui nous donne au total un schéma non trivial à plusieurs classes (variantes, degrés, rangs) qui s'entrecroisent et s'entrelacent [I, 29-38, 41-42].

⁵ Voir le vocabulaire PIE, par exemple in: Pokorny, Julius, 1959¹, 2005⁵. *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Bern/München, Francke.

L'ouvrage est muni d'un *Wortindex* [I, 281-338]. Même s'il est «minimaliste», c'est-à-dire incomplet et non exhaustif⁶, il reste néanmoins un instrument précieux. On y découvre, malgré l'appellation allemande, la nomenclature non seulement des mots, mais aussi des morphèmes étudiés. Pourtant, comme leurs mentions ne sont pas signalées dans leur totalité («Der Index verweist [...] auf die Hauptdiskussion(en)» [I, 281]), le lecteur intéressé devra s'apprêter à faire des recherches au hasard à l'intérieur des articles dans le texte du dictionnaire de 860 pages.

Signalons pour les romanistes que l'élément italienque (formes attestées des langues italiennes, y compris des reconstructions proto-italiques [I, 308-315]) est riche et utile tant pour la linguistique romane comparée que pour la reconstruction protoromane (*ca* 1100 unités au total: *ca* 750 unités latines et *ca* 350 mots et morphèmes falisques, marucins, marses, osques, ombriens, paléo-ombriens, péligniens, sud-picènes et volsques). Mais les formes proto-italiques citées dans les articles qui offrent de l'intérêt pour les romanistes (tout comme les reconstructions des autres protolangues intermédiaires [I, 281]) ne sont pas cataloguées dans l'index.

Voici quelques remarques qui concernent certains aspects généraux du *Lexikon*. L'auteur note plus d'une fois que les recherches comparatives dans le domaine des 'particules' sont peu nombreuses et parcellisées [I, 9-10]. On ne peut que l'admettre, mais si l'on se demande pourquoi «dieses Desinteresse hat eine lange Tradition» [I, 10], on trouve assez rapidement la clé de l'énigme: les rapprochements de ces unités ont longtemps paru assez risqués et délicats pour s'y mettre, étant donné que la plus grande partie de ces particules de base («Grundpartikeln») est monosyllabique [I, 236-237]), ce qui empêche souvent des conclusions bien fondées.

Le texte de l'ouvrage donne, par endroits, l'impression que l'auteur a manqué de temps: table des matières ne correspondant pas entièrement au texte du premier volume (on n'a qu'à comparer les titres), index incomplet (voir plus haut), certaines reconstructions qui n'ont pas trouvé une juste place dans le corpus (les marques adverbiales et suffixes nominaux déplacés dans le volume introductif [I, 107-218]), quelques abréviations et signes conventionnels qui ne sont pas tout à fait cohérents (doubles, homonymes, signes non documentés [I, 46-49]) et donc pas toujours faciles à décrypter.

Le domaine italienque n'est représenté, traditionnellement, que par le latin et ses langues soeurs (voir plus haut). L'approche comparative protoromane (R. A. Hall, R. de Dardel, J.-P. Chambon, É. Buchi, W. Schweickard⁷) n'est pas évoquée. Par conséquent, la grammaire comparée et l'étymologie romanes dans leur approche actuelle restent en dehors de cette étude indubitablement intéressante. D'autre part, la parution du *Lexikon* ne doit pas être méconnue des adeptes de la reconstruction comparative en linguistique et étymologie romane. On trouvera dans le LIPP, sans doute, des éléments de méthodologie utiles et on pensera peut-être bien même, pour DÉRom, à élargir «l'horizon des évènements» qui irait au-delà du protoroman vers le préprotoroman, italienque et

⁶ Par exemple, la subdivision qui réunit dans l'index les éléments proto-indo-européens («Urindogermanisch» [I, 283]) ne cite que 85 prototypes tandis que le répertoire complet doit aller jusque 220 éléments étudiés.

⁷ Cf. récemment: Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (ed.), 2014. *Dictionnaire étymologique roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin/München/Boston, Walter de Gruyter.

proto-indo-européen, étant donné que la reconstruction grammaticale et étymologique, par exemple, germanique, slave, etc. est inconcevable sans la perspective PIE qui amplifie au moins l'image diachronique et typologique⁸.

Quoi qu'il en soit, on saura gré à l'auteur d'avoir rédigé cet ouvrage dense et novateur sur les 'particules' et leurs dérivés, permettant une meilleure approche de ce domaine spécifique de recherche. Le dictionnaire vient ainsi enrichir le champ de la linguistique comparée, avant tout indoeuropéenne, mais aussi romane. Il fait progresser notre connaissance du PIE et comble une réelle lacune, même si la complexité de sa microstructure le rend quelque peu austère et difficile d'accès.

Valentin TOMACHPOLSKI

Wolfgang DAHMEN / Günter HOLTUS / Johannes KRAMER / Michael METZELTIN / Wolfgang SCHWEICKARD / Otto WINKELMANN (ed.), *Zur Lexikographie der romanischen Sprachen. Romanistisches Kolloquium XXVIII*, Tübingen, Narr, 2014, 266 pagine.

Il volume che qui si presenta raccoglie gli Atti del ventottesimo *Romanistisches Kolloquium* organizzato dal 30 maggio al 1 giugno 2013 presso l'Università Justus Liebig di Gießen. Il tema del convegno era incentrato sulle riflessioni in ambito lessicografico delle lingue romanze. Il libro raccoglie dodici interventi, alcuni dei quali molto densi sullo stato dell'arte della lessicografia in alcune realtà linguistiche, divisi in due parti: *Europäische Romania* e *Amerikanische Romania*. La prima parte, più variegata nella trattazione dei temi, spazia da informazioni per addetti ai lavori, legate a questioni lessicologiche e lessicografiche, ad altre più storico-linguistiche [25-40] e linguistico-testuali [161-182]. La seconda parte è invece completamente dedicata alla lessicografia di alcune varietà dello spagnolo d'America e di alcuni creoli.

Andiamo nel dettaglio. Il volume si apre con l'intervento di Petrea Lindenbauer *Grenzen und Herausforderungen der (rumänischen) Lexikographie: Sprachregister in der Zeit* [3-24]. L'A., dopo avere presentato sommariamente i principali lavori lessicografici sulla lingua romena (viene fatta una breve rassegna di alcuni repertori lessicografici dell'uso, etimologici e bilingui romeni), focalizza l'attenzione sulle marche diasistematiche che indicano i vari registri linguistici [10]. In modo particolare l'A. mette in rilievo alcune discrepanze diafasiche per i registri stilistici marcati in contenuti di natura storica

⁸ Pour une quarantaine de lemmes prévus dans la nomenclature du DÉRom, on trouvera dans LIPP des corrélats PIE, proto-italiques, italiques et IE :

*/a/ lat. <i>ad</i>	(REW n° 136; LIPP 8)
*/a'bante/, lat. <i>abante</i>	(REW n° 4; LIPP 5)
*/'altr-u/ lat. <i>alter</i>	(REW n° 382; LIPP 22, 23, 65, etc.: <i>alter</i> , et des mots en <i>al-</i>)
*/'aut/, lat. <i>aut</i>	(REW n° 810; LIPP 338)
*/de/, lat. <i>dē</i>	(REW n° 2488; LIPP 150)
*/'du-i/, lat. <i>dūo</i>	(REW n° 2798; LIPP 168-173)
*/'et/, lat. <i>ēt</i>	(REW n° 2919; LIPP 261)
*/'kōntra/, lat. <i>cōntrā</i>	(REW n° 2187; LIPP 426); etc.

per cui i repertori lessicografici possono provare solo a dare possibili interpretazioni. Il saggio di Gualtiero Boaglio, *Die italienischen Lexikographen am Wiener Hof im 19. Jahrhundert*, è incentrato sul ruolo della corte viennese, confrontata con i territori italo-foni, nella questione della lingua italiana e nella lessicografia italiana. In quest'ottica gioca un ruolo fondamentale il dizionario bilingue italiano-tedesco e tedesco-italiano (1817) di Antonio Filippi [29], il quale è propenso, rispetto all'atteggiamento purista di quegli anni, a indicare nel dizionario eventuali variazioni di registro di un lemma [ib.]. Dunque, una maggiore indipendenza viennese rispetto al modello linguistico voluto dalla Crusca, che si riflette anche in Giovanni Battista Bolza. Il lessicografo, seppur mantenendo un certo atteggiamento favorevole verso la tradizione purista [32sq.], elabora personali modelli linguistici per rispondere alle necessità di uno stato multiculturale.

Da pagina 41 a pagina 111 troviamo due contributi simili nella struttura ma ovviamente diversi nel tema: si tratta dei saggi di Werner Forner e di Ruth Videsott, entrambi molto densi e particolareggiati, entrambi inerenti allo stato della lessicografia, il primo sul ligure e, nel caso del saggio di Videsott, sul ladino dolomitico. Forner (*Zum Stand der Lexikographie im Ligurischen* [41-85]) fa il punto della situazione con acribia accennando, come è doveroso, a importanti lavori sul ligure, dal VPL (compresi i *Lessici speciali*) ai saggi di Plomteux e Toso. Interessante è inoltre il paragrafo 6 sul 'ligure coloniale' [67-73]. Infine, i numerosi studi di settore citati dall'A. in bibliografia e nell'appendice [75-85] mostrano come la lessicografia ligure sia più che mai viva e propulsiva. Ruth Videsott (*Zum Stand der dolomitenladinischen Lexikographie* [87-111]), attraverso ponderate valutazioni formali, funzionali e semantiche, compara la struttura dei vari repertori lessicografici del ladino dolomitico presi come *corpus* d'indagine, considerando aspetti microstrutturali (indicazioni grammaticali e di strutturazione del lemma) ma anche fraseologia ed equivalenza. Il giudizio finale dell'A. sulla lessicografia del ladino è sostanzialmente positivo. La sfida per il futuro, a detta di Videsott, è di elaborare un uniforme patrimonio di neologismi del ladino nel suo complesso [100].

Dalla lessicografia del ladino dolomitico, si passa poi alla vocabolaristica della *Suisse Romande* con il contributo di Antje Zilg (*Wörterbücher des Französischen der Suisse Romande* [113-135]). L'A., con dovizia di particolari, indaga gli aspetti micro e macrostrutturali di due dizionari composti in anni molto diversi l'uno dall'altro e che l'A. mette a confronto: il *Glossaire des patois de la Suisse romande* (1924-) e il *Dictionnaire suisse romand* (2004, 2012). Dopo le considerazioni sulla lessicografia della Svizzera romanda si passa alle riflessioni su un progetto del franco-provenzale antico nel contributo vergato da Elisabeth Berchtold e Laure Grüner [137-149]. Il progetto *Étymologie et lexicographie historique du francoprovençal*, realizzato tra il centro di dialetto-
logia di Neuchâtel e l'Università della Lorena, ha come obiettivo finale la creazione e la pubblicazione di due dizionari in rete, uno di carattere storico e l'altro etimologico, che seguono i solidi modelli di altri dizionari sia in linea che cartacei come il FEW, DEAF, AND, DMF e il TLIO.

Segue [151-159] l'unico saggio interamente dedicato all'onomastica: si tratta del contributo di Jan Reinhardt sul suo ambizioso progetto *Deonomasticon iberoromanicum* (DIR). Il modello seguito è il *Deonomasticon Italicum* (DI) di Wolfgang Schweickard, ma con alcune differenze strutturali nella realizzazione degli articoli. Il DIR presenta esplicite differenziazioni geografico-linguistiche nel corpo centrale della voce e in questo si avvicina di più al modello seguito da Pfister e Schweickard negli articoli del LEI.

La prima parte del volume si chiude con il contributo di Thomas Wallmann: *Der europäische Verfassungswortschatz – zur lexikographischen Erfassung eines Begriffssfeldes im Wandel* [161-182]. Come anticipato, si tratta di un lavoro di tipo testuale dedicato alla determinazione di un vocabolario propriamente europeo attraverso l'analisi delle varie costituzioni europee. L'analisi dell'A. mostra rilevanze semantiche e discute difficoltà di tipo politico, giuridico che sottostanno alla creazione di un vocabolario delle costituzioni europee; alla base di tutto dovrebbe esserci un approccio interdisciplinare.

Le restanti ottantaquattro pagine degli Atti compongono la seconda parte del volume, dedicata alla lessicografia nel Nuovo Mondo. Si va dall'analisi di dizionari contrastivi su varietà dello spagnolo d'America a quelli dell'uso o etimologici di lingue creole. La seconda sezione incomincia con il contributo di Reinhold Werner: *Die Diccionarios Contrastivos del Español de América zwischen Wörterbuchfunktion und Identitätsdiskurs* [185-207]. L'A. presenta alcuni progetti lessicografici inerenti alle caratteristiche linguistiche dello spagnolo parlato in Colombia, Argentina, Cuba, Uruguay. L'A. si sofferma anche sul rapporto più o meno forte che intercorre tra il concetto di identità nazionale e questo tipo di vocabolaristica. Andre Klump [209-228] ripercorre nel suo contributo la storia della lessicografia dominicana. Il saggio focalizza l'attenzione inizialmente sul concetto di 'dominicanismos', che, come nota Klump, trova nei dizionari diverse interpretazioni personali [210]. Segue poi una carrellata e un'analisi dei repertori lessicografici dello spagnolo dominicano a partire dal 1930 al 2013. Il *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique* è l'argomento del saggio di Annegret Bollée e Ulrike Scholz [229-249]. Un interessante repertorio etimologico (fratello del *Dictionnaire étymologique des créoles français de l'Océan Indien*), che ha come scopo non tanto ripercorrere l'*étymologie-origine* quanto l'*étymologie-histoire* della parola [240]. Chiudiamo questa rassegna, presentando il pregevole articolo di Johannes Kramer sui dizionari del Papiamento [251-266]. Come c'è da aspettarsi, e dicasi lo stesso per le tante *lingue generali* del continente americano, la conoscenza di questo creolo si è avuta inizialmente attraverso l'opera di evangelizzazione gesuita, in questo caso di nazionalità neerlandese [251]. Dopo aver analizzato i principali dizionari del Papiamento e averne presentato pregi e difetti, Kramer chiude il suo intervento con una nota negativa, ovvero l'assenza al momento di un vero e proprio dizionario etimologico con discussioni di proposte interpretative [263].

Si tratta nel complesso di una raccolta di contributi densi di indicazioni metodologiche, spunti di riflessione e ambiziosi progetti di ricerca. Il volume si legge in una certa misura come un complemento ai capitoli sintetici sulla *Lexicographie étymologique romaniste* usciti poco prima in un volume in onore a Max Pfister¹. La varietà dei temi trattati, uniti dal filone lessicografico, e la loro qualità fanno di questi Atti un degno rappresentante dell'estesa e variegata bibliografia di settore.

Angelo VARIANO

¹ Cf. Martin Glessgen / Wolfgang Schweickard (ed.), *Étymologie romane: objets, méthodes et perspectives*, Strasbourg, ÉLiPhi, 2014, 1-137.

José Enrique GARGALLO GIL / Nikola VULETIĆ (ed.), *Mare Loquens. Études d'étymologie et de géolinguistique romanes à la mémoire de Vojmir Vinja (1921 – 2007)*, Zadar, Sveučilište u Zadru, 2013, 383 pages.

Sous le titre *Mare Loquens* sont compilées une vingtaine de contributions à la mémoire de Vojmir Vinja, illustre romaniste de l'Université de Zagreb mort en 2007 à l'âge de 85 ans. Soulignons à cet égard et à juste titre l'importance de l'apport des romanistes croates dans le développement de notre discipline dans la seconde moitié du 20^e siècle ; il suffit pour cela de citer les noms de Petar Skok (maître et prédécesseur de Vojmir Vinja à la chaire de linguistique française de Zagreb), Mirko Deanović, Žarko Muljačić (qui était à peu près du même âge que Vinja) et Pavao Tekavčić.

Parmi eux, Vojmir Vinja est peut-être le moins connu au-delà des frontières de la Croatie, ce qui s'explique avant tout par le fait que son chef-d'œuvre, *Jadranska fauna. Etimologija i struktura naziva* [La faune adriatique : étymologie et structure des dénominations], 2 vol., Split/Zagreb 1986, n'a pas été traduit dans une langue plus répandue, sans doute un manque à pallier de la linguistique moderne [8]. En outre, la contribution de Vinja au *Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe* de Skok¹, où sont traités avant tout les éléments romans du littoral adriatique croate, partage le destin du livre sur la faune adriatique, ces contributions en croate échappant à la connaissance de la plupart des romanistes. Il faut donc être très reconnaissant à August Kovačec de présenter en incipit de l'ouvrage « L'apport scientifique du professeur Vinja dans le domaine de la linguistique romane » [9-22]. L'article de Kovačec n'évoque pas seulement la contribution de Vojmir Vinja à la linguistique romane en général et à l'étymologie ainsi qu'à la géolinguistique en particulier, il met aussi en évidence l'importance du professeur zagrébien en tant que traducteur ; celui-ci a traduit en croate aussi bien des chefs-d'œuvre de la littérature comme par exemple les *Essais de Montaigne*, que des ouvrages fondamentaux de linguistique comme *De vulgari eloquentia* de Dante ou bien le *Cours de linguistique générale* de Saussure.

Suivent, après la présentation de la vie et de l'œuvre du regretté Vojmir Vinja, des « Études » qui traitent les domaines dans lesquels le savant croate, lui aussi, s'était plongé : la terminologie maritime en général et celle de la faune piscicole en particulier, la variation dialectale, les langues en contact, surtout au nord de la Dalmatie, mais aussi dans d'autres régions de la Romania, et bien sûr l'étymologie. Les articles sont rédigés dans les grandes langues romanes, c'est-à-dire en français, italien, espagnol et catalan, et sont d'une richesse foisonnante. Que les deux éditeurs, José Enrique Gargallo Gil et Nikola Vuletić, viennent l'un de l'ouest, l'autre de l'est du bassin méditerranéen, est la garantie que la quasi-totalité de la Romania est prise en considération.

Les premiers articles correspondent en tout point au titre de ce volume : *Mare Loquens*. José Enrique Gargallo Gil présente, dans sa contribution « Mar y meteorología popular en la Romania » [25-46], le projet de recherche *Base de datos sobre refranes del calendario y meteorológicos en la Romania* (BADARE). Il s'agit d'une collection de dictons axée sur le calendrier et la météorologie ; l'auteur y donne à lire quelques

¹ Skok, Petar, 1971-1974. *Etimologijski rječnik hrvatskog ili srpskog jezika*, 4 vols., Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti; Vinja, Vojmir, 1998-2004. *Jadranske etimologije. Jadranske dopune Skokovu etimologijskom rječniku*, 3 vols., Zagreb, Hrvatska akademija znanosti i umjetnosti.

exemples en relation avec la mer, faisant apparaître certaines concordances frappantes à l'intérieur de la parémiologie romane, comme p.ex. astur. *Cuando les nubes van pa la mar, coge los gües y ponte arar – it. Quando le nuvole vanno al mare, prendi i buoi e va ad arare.* Signalons qu'un grand dictionnaire des termes météorologiques roumains vient de paraître sous les auspices de Cristina Florescu², peut-être une autre source de comparaisons panromanes.

«La nomenclature des poissons aux Açores : aires de distribution et motivation» [47-72] est le sujet de l'étude de João Saramago. Comme le titre le laisse supposer, l'article est divisé en deux parties: la première traite de la variation des noms de quelques poissons (parmi lesquels le thon, l'anguille, le requin-marteau, le dauphin); les représentations cartographiques illustrant le propos forment un petit atlas ichthyo-linguistique des Açores qui révèle bien des différences entre les diverses îles de l'archipel. La seconde partie de l'article est une liste de noms de poissons créés sur la base de noms d'animaux terrestres comme la chèvre, le chien ou le cheval.

«Le frontiere geografiche non annullano le somiglianze linguistiche» [84] est le bilan que Xosé Afonso Álvarez Pérez propose dans sa contribution «Oltre quella “foce stretta”: un viaggio geolinguistico attraverso l’Atlantico portoghese» [73-91]. L'auteur se réfère à des données de Vinja ainsi qu'à divers atlas linguistiques et des glossaires pour montrer des concordances (mais aussi des divergences et peut-être même des fautes contenues dans les sources de Vinja) entre la terminologie ichthyonymique des régions bordières de l'Atlantique portugais et de la Mer Adriatique.

La série d'études sur le vocabulaire des poissons se termine par l'article «Vocabulaire ichthyonymique et nautique catalan dans la Romania» [93-110] de Joan Veny. Comme le titre l'indique, l'étude se compose de deux parties, une ichthyonymique et une nautique, dont le lien est l'approche étymologique. Dans la première partie, l'auteur propose une nouvelle explication étymologique du mot catalan *dot* ‘cernier’ (*Polypyrrion americanum*). Coromines avait proposé une dérivation d'un terme d'ancien français, (*h)adot*, dont il avait cherché l'origine dans une langue germanique en raison du *h aspiré*. Joan Veny trouve plusieurs arguments aussi bien matériels que linguistiques qui rendent invraisemblable l'explication de Coromines. Au lieu de cela, il rapproche le mot catalan de formes italo-romanes comme *tosc. pesce addotto, sic. pisci dottu* etc. dont la source pourrait être *DOCTUS*. Dans la deuxième moitié de sa contribution, Veny met en doute certaines étymologies proposées par Coromines pour des termes nautiques catalans. Ce sont surtout des dérivations de mots grecs qui sont remplacées par des explications basées sur des éléments du dialecte génois. Cela paraît vraisemblable quand on considère entre autres le rôle important joué dans l'histoire par la puissance navale de Gênes, divulgatrice de termes nautiques qui étaient aussi de provenance grecque.

Les deux articles suivants quittent le domaine de la terminologie maritime pour aborder des problèmes fondamentaux de lexicologie à partir d'exemples tirés avant tout du catalan. Germà Colón, ancien professeur à l'Université de Bâle et l'un des meilleurs spécialistes en matière de linguistique catalane, s'occupe du problème des synonymes en catalan («De sinonímica catalana», [111-22]). Il met l'accent sur l'importance de

² Florescu, Cristina (ed.), 2015. *Terminologia meteorologică românească a fenomenelor atmosferice (științific versus popular)*, Iași, Editura Universității “Alexandru Ioan Cuza”.

phénomènes comme l'histoire, la délimitation des aires géographiques où est répandu tel ou tel lexème, ou bien encore le processus de modernisation et de remplacement d'éléments ressentis comme vieillis.

Maria Pilar Perea (« *Tecnologías informáticas y variación dialectal* », [123-39]) prend appui sur quelques projets de recherche pour montrer l'apport possible de l'informatique dans le traitement des données linguistiques, leur systématisation ultérieure, leur conservation, édition et interprétation finale.

Dans sa contribution « *Geolinguistica della Sardegna. Dalla Carta corografica dello Spano al progetto ALiMuS* » [141-170], Michel Contini propose un tour d'horizon historique de la recherche géolinguistique en Sardaigne. Il prend comme point de départ une carte peu connue tirée d'un livre du chanoine Giovanni Spano paru en 1840, poursuit en présentant divers atlas linguistiques du 20^e siècle (AIS, ALI, ALE, ALiR etc.) pour finalement expliquer le projet de *l'Atlante Linguistico Multimediale della Sardegna* (ALiMuS), un bon exemple de la nouvelle génération des atlas linguistiques, consultable aussi sur Internet. On y dénombre 101 points d'enquête (y compris Carloforte où on parle un dialecte ligurien et la ville catalanophone d'Alghero) pour un questionnaire d'environ 2500 unités. Un projet de grande valeur donc même si, à la fin de son article, l'auteur fait dépendre la continuation de son travail de l'espoir d'obtenir les moyens nécessaires pour rassembler autour de lui un nombre suffisant de collaborateurs.

Hans Goebel, grand maître de la dialectométrie, présente une introduction à cette méthode qu'il développe depuis à peu près un demi-siècle: « *Introduzione ai problemi e metodi della dialettometria, applicati ai dati dell'Atlante italo-svizzero AIS (con particolare riguardo ai dialetti del Veneto e dell'Istria)* » [171-225]. Prenant appui sur 24 tableaux polychromes, Goebel explique les méthodes de l'École dialectométrique de Salzbourg. L'effort affiché par l'auteur pour rendre accessible et visible le grand nombre de données cachées dans un atlas linguistique est particulièrement réussi.

Un des domaines auxquels s'est intéressé Vojmir Vinja dans une mesure toute particulière était le contact des langues dans la région de la péninsule istrienne, pour être plus précis, le contact entre idiomes slaves et romans. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs contributions soient consacrées aux formes et résultats de ce contact. Dans celle de Rada Cossutta (« *Lessico d'origine slovena nel dialetto triestino* », [227-34]), l'auteur évoque les conséquences récentes de l'entrée de la Slovénie dans l'Union Européenne. Après la chute des frontières, les contacts italo-slovènes se sont intensifiés de sorte qu'on trouve des slovénismes dans le dialecte triestin. Cossutta en donne quelques exemples classifiés d'après des critères sémantiques.

Metka Furlan décrit dans son étude « *Su un prestito romanzo nelle parlate dell'Istria slovena* » [235-47] le chemin inverse (c'est-à-dire d'un mot roman au slovène) en prenant appui sur le terme slov. *'neta* "nièce", répandu dans quelques localités au Nord de l'Istrie. Furlan prouve avec vraisemblance qu'il s'agit d'un emprunt à l'istriote *neto* (< *NEPTE), autrefois plus répandu en Istrie romane, et plus tard remplacé par un synonyme vénitien.

Suzana Giljanović, dans son article « *Prestiti romanzi ibridi nelle parlate istroslovene* » [249-61], analyse en détail 20 emprunts de mots romans au slovène, présentés à juste titre comme preuve de la symbiose intense, s'étendant sur plusieurs siècles, de deux peuples qui vivent ensemble et dont les langues s'enrichissent mutuellement.

Sandra Tamaro aborde un sujet identique dans sa contribution « Noterelle etimologiche e semantiche sull'eredità romanza (veneziana) nel lessico ciacavo di Bogliuno d'Istria » [263-84]. L'auteur y examine 30 emprunts romans ayant trouvé leur place dans le glossaire du parler d'une commune slave au nord-est de l'Istrie. Ce glossaire, qui n'existe que sous forme manuscrite, date des années 50 du siècle dernier. Les lexèmes examinés appartiennent tous au champ sémantique des accessoires (fermoirs, fichus, ceintures etc.). Comme dans l'article précédent de Giljanović, on trouve ici aussi des exemples de formes hybrides romano-slaves.

Barbara Buršić Giudici (« Etimologie istriote : la casa », 285-97) se penche en détail sur l'étymologie de 12 mots qui désignent en istriote la maison. En outre, elle livre des renseignements intéressants sur les techniques de construction en Istrie et sur la structure des pièces d'une maison.

L'étude que Nikola Vuletić consacre au gâteau de Pâques (« Les mones de Pasqua de l'Adriatic croat : un recorregut geolingüistic i etimològic » [299-316]) est elle aussi extrêmement révélatrice autant du point de vue linguistique qu'ethnographique. L'auteur fait une analyse géolinguistique et étymologique des dénominations croates de ce gâteau en donnant aussi des informations sur les diverses formes de cette spécialité. Il recourt non seulement à des arguments linguistiques mais aussi à des considérations culturelles, historiques et religieuses. – Orsat Ligorio (« Uno sguardo ai relitti dalmato-romanzi in -CULU e -TULU », [317-21]) jette un très bref coup d'œil sur les résultats des recherches consacrées aux désinences latines -C/TULU en dalmate pour expliquer leur triple évolution en serbo-croate (-t/kal, -t/kalj, -t/klo).

Les deux articles suivants quittent les régions istrienne et dalmate pour s'orienter vers le littoral italien. Dans sa contribution intitulée « Dalle Marche al Salento : L'Italia peninsulare adriatica e alcune questioni geolinguistiche » [323-32], Francesco Avolio dévoile un panorama « a volo d'uccello » [331] de cette région bordière de la Mer Adriatique. Il s'agit, comme on sait, d'une région très diversifiée du point de vue linguistique. Avolio mentionne quelques particularités des parlers de cette zone et pose à la fin la question de savoir s'il y a eu des colonies slaves au Gargano.

Antonio Romano (« La caratterizzazione greco-romanza della fitonimia popolare salentina : spunti metodologici », [333-60]) part de la constatation de Vojmir Vinja que l'Italie méridionale est le centre d'irradiation des éléments grecs dans les dialectes serbo-croates de la Dalmatie, et examine en détail le lexique phytotponymique de la région salentine.

Ce volume à la mémoire de Vojmir Vinja se termine par deux 'mises en relief' : d'un côté, Goran Filipi, l'un des meilleurs connaisseurs de la situation linguistique actuelle en Istrie, pose une question essentielle quant à la situation linguistique de cette aire : « Come comunicano gli istriani : è possibile una koinè assoluta in un ambiente così multiculturale, multilingue e multietnico ? » [363-75]. La situation est effectivement compliquée : dans la région slovénienne de l'Istrie sont parlées des variantes slovènes et istro-vénitiennes ; le long de la frontière slovène-croate, les gens sont en général trilingues (slovène, croate, istro-vénitien) ; dans la partie croate de l'Istrie, on est normalement bilingue (croate et istro-vénitien) ; et en outre il y a encore les Istriotes et les Istro-Roumains qui sont bi- ou trilingues.

Pour clore ce recueil, Vladimir Skračić présente le « Centre de recherche onomastique de l'Adriatique » [377-83], où l'on essaie d'institutionnaliser les recherches en

onomastique. Le lecteur est impressionné par la richesse du matériel et des recherches faites à Zadar, mais il apprend aussi que l'existence du Centre est malheureusement menacée pour des motifs divers.

Le volume *Mare Loquens* réunit ainsi une vingtaine d'articles qui rendent compte de l'actualité des recherches en étymologie et en géolinguistique. Vojmir Vinja aurait certainement trouvé grand plaisir à lire les contributions de ses élèves et de ses amis.

Wolfgang DAHMEN

Maria ILIESCU, *Varia Romanica. Universaux linguistiques, analyse du discours et caractère variationnel de la Romania*, Berlin, Frank & Timme (Romanistik 13), 2013, 389 pagini.

Maria Iliescu, fosta președintă și actualmente membră de onoare a Société de Linguistique Romane, a editat în ultimii ani în total patru volume în care a adunat eseuri ce până atunci apăruseră în locuri diferite și uneori nu tocmai ușor accesibile¹. Familia romaniștilor îi poate fi recunosătoare pentru acest lucru într-o înaltă măsură, pentru că astfel devine ușor accesibilă opera impresionantă a unei personalități care în a doua jumătate a secolului 20 și la începutul secolului 21 a marcat ca nimeni alta dezbatere din domeniul nostru. De asemenea, aceste patru volume dovedesc în ansamblul lor diversitatea metodică și spectrul larg al temelor tratate de Maria Iliescu și sunt o expresie a cunoștințelor impresionante despre întreaga Românie de la est la vest. În plus, autoarea arată că poate aborda eseuri moderne și poate dezvolta dezbaterele în domeniu fără ca stilul dânselui de lucru să trebuiască să se adapteze modei actuale.

Volumul *Varia Romanica* unește 19 eseuri, dintre care 15 în limba franceză și 4 în limba germană. Cu excepția unui text din anul 2003, eseurile datează din trecutul mai apropiat (2007-2013) și alcătuiesc completarea, respectiv continuarea volumelor indicate în nota de subsol 1. Ele sunt structurate în patru capitole, fiecare dintre primele trei capitole conținând trei articole, iar ultimul capitol zece eseuri. Putem fi în mod clar de acord cu Gerhard Ernst, care atunci când a scris un scurt cuvânt înainte la acest volum, a fost de părere că: «Le titre *Varia Romanica* laisse attendre un bric-à-bras un peu hétéroclite réuni *ad maiorem gloriam auctoris*. Il n'est rien ici» [9]. Majoritatea contribuțiilor tratează limbile românești în ansamblu sau compară două sau mai multe limbi românești între ele, adesea orizontul fiind aşa de mult largit, încât sunt obținute observații asupra unor particularități universal-lingvistice.

Faptul că această antologie cu aproape 20 de texte apărute în diferite locuri este mai uniformă decât s-ar presupune la prima vedere, înlesnește puțin munca celor care realizează o recenzie. Dacă nu ar fi fost aşa, toate eseurile ar fi trebuit discutate la rând în mod detaliat. Acest lucru nu se va întâmpla în cele ce urmează, ci mai mult, cele patru mari capitole vor fi privite fiecare ca un întreg. Nu trebuie însă interpretat greșit faptul

¹ În afară de *Varia Romanica*: Iliescu, Maria, 2007. *Româna din perspectivă romanică*, București, EAR; eadem, 2007. *Pan- und Raetoromanica*, Stuttgart, Ibidem; eadem, 2008. *Miscellanea Romanica (1956-2007)*, Cluj-Napoca, Clusium & Scriptor.

că structura aleasă de însăși Maria Iliescu ar fi putut arăta altfel, după cum recunoaște ea însăși dar și Gerhard Ernst în mai sus menționatul cuvânt înainte.

Primul capitol poartă titlul *Linguistique générale et linguistique romane*. Aici sunt cuprinse trei eseuri, a căror similaritate constă mai ales în faptul că pe baza fenomenelor din fiecare limbă sunt trase concluzii ce pot deține un caracter universal. Primul articol [«Comment une langue améliore-t-elle ses déficiencies ? (du latin au protoroman et aux langues romanes)», 17-32] dovedește deja acest principiu în mod foarte clar: Maria Iliescu prezintă fenomene care sunt cunoscute ca atare și adesea deja de foarte mult timp, de exemplu importanța înălțării deficitelor fonetice sau morfologice în dezvoltarea unei limbi, aici trebuie să ne gândim la interpretarea primei hărți a ALF «abeille» de către Gilliéron însuși. Diferitele exemple singulare sunt cuprinse în grupuri comune și sunt propuse interpretări ce stabilesc concluzii ce depășesc dimensiunea unei singure limbi. Modul în care procedează autoarea este clarificat foarte bine printr-o notă de subsol ușor de trecut cu vederea: Acolo se spune că textul publicat redă prelegerea ținută în fața studenților la limba franceză de la Universitatea din Aberystwyth, motiv pentru care au fost alese exemple din limba franceză. Încă ceva se observă la acest eseu, pe care Gerhard Ernst l-a numit în mai sus menționatul său cuvânt înainte «*eros pédagogique et didactique*»: O structură clară cu o clasificare precisă, ceea ce înlesnește studenților urmărirea explicațiilor. – Observații universale rezultate din cazuri singulare obținute Maria Iliescu și din al doilea eseu, care va fi prezentat aici pe scurt: «A la recherche des universaux de contact: Anglo-Saxon et normand vs. roumain et slave» [33-44]. În cadrul eseului sunt comparate nord-vestul și sud-estul Imperiului Roman, mai exact Britania și România de astăzi, sub aspectul diferitelor forme ale contactului lingvistic. Ambele regiuni sunt considerate particularități în formarea spațiului lingvistic romanic: În comparația realizată, autoarea prelucrează nu numai date istorice, ci și geografice, economice, militare și sociale, pentru a explica de ce în Britania nu au fost suficienți mai mult de 350 de ani de prezență romană pentru a impune limba latină în fața limbii celtice, în timp ce în Dacia (în cazul în care acesta se află acolo unde știm și nu la sud de Dunăre) a fost de ajuns mai puțin de jumătate din această perioadă pentru a face limba dacă să dispară. Formele contactului lingvistic din aceste regiuni sunt private apoi și într-un cadru istoric mai larg: invaziile germane timpurii asupra insulei britanice au avut ca urmare faptul că anglo-saxona a reprimat britanica celtică într-o mare măsură, în timp ce în limba română, în cazul în care sunt prezente vestigii ale germanei vechi, acestea doar în mod minimal. În spațiul sud-est-european se adaugă slavii ca alt factor important care deși au marcat masiv limba română în dezvoltare, nu au putut să o reprime – aici devine clară diferența față de situația din Britania, unde limba invadatorilor devine predominantă. Maria Iliescu continuă compararea contactelor lingvistice, concentrându-se asupra limbii franceze. Această limbă, din varii motive și în diferite momente, a influențat în Britania și pe teritoriul de astăzi al României în mod special vocabularul fiecărei dintre cele două limbi în discuție. Acest eseu este de asemenea un exemplu bun pentru abilitatea autoarei de a ajunge la observații interesante pe baza unor comparații originale a unor informații cunoscute.

A doua parte a antologiei poartă supratitlul *Latin et langues romanes*. În spatele acestuia se ascund două articole care tratează din perspective diferite denumirile pentru “nimic” (fr. *rien*, it. *niente* etc.) în limbile romanice. La acestea se adaugă un eseu care va fi privit mai îndeaproape în cele ce urmează: În «Le soi-disant ‘Latin vulgaire’ et les premières différenciations dans la Romania (Coseriu 1954)» [61-73], Maria Iliescu plătește tribut unui articol mai vechi de jumătate de secol al lui Eugenio Coseriu, care

adesea nu și-a găsit în studiile ulterioare atenția cuvenită. Tocmai pe fundalul discutatei noțiuni a protoromanei aflată astăzi în legătură cu proiectul de *DÉRom*, este potrivit ca anumite caracteristici ale limbii latine să fie reamintite. Autoarea subliniază astfel faptul că limba latină, ca orice altă limbă, a cunoscut și la început diferite varietăți (diatopice, diastratice, diafazice, etc.) și faptul că latina vulgară era «une langue ‘commune’ donc ‘globale’ aux aspects variés» [70], care a existat începând cu faza pre-literară până la separarea limbilor române după anul 600. Latina clasică în schimb, ca limbă normată, literară, a apărut aproximativ în jurul anului 200 î.Hr. și și-a încetat dezvoltarea aproximativ după anul 100 d.Hr.; ambele variante – latina clasică și cea vulgară – s-au influențat reciproc. Și acest eseу se distinge printr-un concept didactic clar care poate fi observat foarte bine în rezumat, unde cele mai importante rezultate sunt prezentate într-o structură clară, diferențiată în modul următor: A. Percepții generale, B. Progrese în știință posterioare articolului lui Coseriu și C. Observații originale la Coseriu.

Niște probleme tipologice se află în centrul celui de-al treilea capitol («La Romania dans son ensemble»). Mai întâi sunt prelucrate similaritățile morfosintactice și sintactice ale limbilor române, punct în care accesul Mariei Iliescu la numeroase detalii ale diferitelor limbi române în domeniul diacroniei și al sincroniei este impresionant. Într-un alt articol sunt stabilite asemănările între franceza veche și limba română: Aici autoarea nu se rezumă doar la trasarea unor paralele evidente ca de exemplu sistemul cu două cazuri, ci realizează conexiuni privind clasificarea limbilor române. Ultimul eseу al acestui fragment, care va fi prezentat mai îndeaproape în cele ce urmează, tratează noțiunea și concepția uniunii lingvistice balcanice («Der Balkanbund aus romanischer Perspektive», 143-155). La fel ca și în articolul referitor la latina vulgară, Maria Iliescu realizează și aici legătura cu o observație a lui Coseriu, care a spus odată că pe româniști i-ar cuprinde un sentiment de neplăcere atunci când se ocupă cu studiul uniunii lingvistice balcanice, tocmai pentru că anumite fenomene ar fi complet explicabile din perspectiva romanică. Acest lucru este acum tratat prin intermediul exemplului celor mai cunoscute trei asemănări între limbile balcanice, anume coincidența genitivului și a dativului, formarea viitorului cu VELLE și poziționarea enclitică a articolului hotărât. În cazul fiecărei dintre aceste trăsături sunt trasate paralele cu metamorfoza latinei în limbile române. Pe bună dreptate este atrasă atenția asupra importanței latinei ca limbă vorbită în trecut pe întregul Balcan (la nord de linia Jireček). Latina a fost deci o limbă care poate fi făcută răspunzătoare pentru o parte a fenomenelor pe care astăzi le înțelegem ca și uniune lingvistică balcanică, cu siguranță însă doar parțial, și nu în totalitate. Tocmai în cazul limbii bulgare poate fi între timp înțeleasă foarte bine «balcanizarea» în creștere a limbii (de exemplu în domeniul formării articolului hotărât enclitic), pentru că în cazul acesteia există mult mai multe documente vechi scrise decât în cazul limbii române sau albaneze. Trebuie să-i dăm dreptate Mariei Iliescu atunci când aceasta regretă faptul că există puțini lingviști care stăpânesc toate limbile în cauză (și varietățile lor), astfel încât există pericolul ca anumite aspecte să fie ușor trecute cu vederea. De aceea, tocmai în acest domeniu este de dorit o colaborare a romaniștilor, slaviștilor, albanologilor, greciștilor și a turcologilor. Și pentru că balcanismele pot fi sigur explicate ca urmare a continuei migrații a unor mari părți a populației, evident că și istoricii, geografi și oamenii de cultură sunt chemați în ajutor.

Al patrulea și cel din urmă capitol al cărții discutate aici, purtând titlul «Langues romanes», reunește zece articole legate de limbile române în detaliu, mai ales legate de limba română, și din nou comparații lingvistice în care tot limba română se află în

centrul atenției (în contrast cu limba franceză, dar și cu surselvișa). Și în eseurile în care conform titlului ar fi de presupus preocuparea doar cu câte o singură limbă romanică, este depășit acest cadru foarte des și sunt realizate comparații valabile pentru întreg spațiul romanic. În acest punct trebuie evidențiat articolul «Le Roumain» [159-260], deoarece acesta ocupă din multiple motive o poziție deosebită în cadrul cărții. Trebuie astfel pe de-o parte menționată lungimea sa de aproape 100 de pagini, pe de altă parte faptul că acest articol nu a apărut în ultimii ani după publicarea primelor trei antologii (v. Nota de subsol 1), ci deja în anul 2003, cu rezerva însă că inițial a fost publicat în limba germană, în timp ce acum a fost tradus în limba franceză (fiind în același timp realizate modificări minore și actualizări), pentru a obține un spectru de răspândire mai larg în domeniul limbilor române. Este vorba aici de descrierea limbii române din perspectivă diacronă și sincronă, din nou prin intermediul unei structuri clare. Acest articol, apărut inițial într-un manual de tipologie a variației, are de fapt doar un singur cusrus: Ar fi fost de dorit ca el să fie dezvoltat într-un manual al limbii române, care ar fi putut apărea separat într-un volum de 200-300 de pagini. În acest caz ar fi putut fi mai clar prezentate anumite aspecte, ca de exemplu în cazul studiului morfologiei române, unde ar fi fost de dorit tabele și scheme ușor de înțeles, lucru care în versiunea originală nu a fost evident posibil din lipsă de spațiu și care nu a fost realizat niciodată. Aceste observații însă nu pot bineînțeles să submineze valoarea conținutului textului în speță.

Varia Romanica dovedește în mod impresionant – alături de celealte volume amintite –, motivul pentru care Maria Iliescu se bucură deja de multă vreme de un deosebit de înalt prestigiu în lumea de specialitate: Dânsa este o romanistă, care nu numai că stăpânește limbile romanice standard, ci și varietățile acestora, și ca urmare a acestor cunoștințe poate trage concluzii care depășesc încă o dată de departe domeniul romanisticii.

Wolfgang DAHMEN

Barbara WEHR / Frédéric NICOLOSI (ed.), *Pragmatique historique et syntaxe / Historische Pragmatik und Syntax*. Actes de la section du même nom du XXXI^e Romanistentag allemand / Akten der gleichnamigen Sektion des XXXI. Deutschen Romanistentags (Bonn, 27.9. – 1.10.2009), Frankfurt/Main etc., Lang, 2012, xxvi + 323 pages.

Dans sa «présentation» du volume [ix-xxvi], Barbara Wehr définit la pragmatique linguistique comme «l'analyse de l'usage que le locuteur (ou celui qui écrit) fait, dans une situation de communication concrète – tant orale qu'écrite –, des ressources propres à sa langue pour réaliser certains buts communicatifs» [ix]. La pragmatique linguistique se situe donc dans le cadre d'une «linguistique de la parole» et se réfère, selon le modèle cosérien, à l'activité langagière qui réunit, dans la réalisation individuelle du «discours», les savoirs élocutionnel, idiomatique et expressif¹. Par conséquent, on sera tout à fait

¹ V., en dernier lieu, Franz Lebsanft, «Aktualität, Individualität und Geschichtlichkeit. Zur Diskussion um den theoretischen Status von Diskurstraditionen und Diskursgemeinschaften», in: *id. / Angela Schrott (ed.), Diskurse, Texte, Traditionen. Modelle und Fachkulturen in der Diskussion*, Göttingen, V & R unipress/Bonn

d'accord avec l'éditrice quand elle affirme «qu'il s'avère aujourd'hui difficile de délimiter de façon claire la pragmatique linguistique de l'analyse de discours et de l'analyse de dialogues / de conversations» [ix]. Dès le moment où l'on définit la finalité du discours – les «buts communicatifs» des interlocuteurs – comme l'objet de l'analyse pragmatique, tout type de production discursive rentre dans le champ de recherche de cette discipline. Cela a pour conséquence que la pragmatique linguistique actuelle s'écarte définitivement de ses origines philosophiques dans le sillage desquelles elle ne s'intéressait qu'à l'analyse isolée des actes de langage prototypiques dont on prétendait mettre à jour les mécanismes intentionnels. On ne s'étonnera donc pas que, sur les 14 contributions à ce volume, il n'y en ait que deux que l'on puisse rattacher, de façon plus ou moins claire, à ce type de recherche (Giovanna Alfonzetti / Margherita Spampinato Beretta, «*Gli insulti nella storia dell'italiano. Analisi di testi del tardo medioevo*» [1-21]: analyse lexicologique; Gianluca Colella, «*Performativi esplicativi in italiano antico*» [23-46]: classification des verbes performatifs utilisés en italien médiéval). Dans un passé qui paraît aujourd'hui lointain, la linguistique de la parole esquissée par Leo Spitzer – appelée encore «stylistique» – distinguait entre une approche de la parole ‘individuelle’ (le discours des grands auteurs) et une approche de la parole ‘usuelle’ qui fait ressortir les procédés discursifs en quelque sorte quotidiens dont dispose le locuteur ordinaire². À la différence de la critique littéraire, la linguistique emprunte évidemment cette deuxième perspective en se focalisant sur des «buts communicatifs» si courants que l'analyse des expressions linguistiques correspondantes se prête à des observations de caractère général. Cela rend d'ailleurs très difficile la tâche d'effectuer la distinction entre ce qui appartient au savoir idiomatique, c'est-à-dire au niveau de la langue, et ce qui ne relève que du domaine du savoir expressif, c'est-à-dire ce qui correspond au niveau du discours. Effectivement, la reconstruction du savoir idiomatique se fait toujours à partir du discours dans lequel le locuteur ‘recrée’ la langue³.

University Press, 2015, 97-113, en particulier 103. Cf. aussi la vaste synthèse d'Angela Schrott, «Sprachwissenschaft als Kulturwissenschaft aus romanistischer Sicht», *Romanische Forschungen* 126 (2014), 3-44 et la traduction française de la synthèse des deux auteurs «Discours, textes, traditions», *ici*, 5-44.

² Leo Spitzer, *Stilstudien*, vol. I *Sprachstile*; vol. II *Stilsprachen*, Munich, Hueber²1961 ('1926); cf., au sujet d'une relecture moderne de l'œuvre spitzérienne, l'excellente thèse de Heidi Aschenberg, *Idealistische Philologie und Textanalyse. Zur Stilistik Leo Spitzers*, Tübingen, Narr, 1984. C'est encore en 2005 qu'une thèse sur la dislocation pouvait se concevoir en termes de ‘style’: Cendrine Pagani-Naudet, *Histoire d'un procédé de style. La dislocation (XII^e-XVII^e siècles)*, Paris, Champion, 2005.

³ C'est l'idée fondamentale d'Eugenio Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Montevideo, Impresora Cordón, 1958, 153: «En efecto, desde el punto de vista teórico, la antinomía saussureana se supera en sentido radical sólo mediante la concepción del lenguaje como ἐνέργεια, o sea, entendiendo el cambio, no como simple modificación de un sistema ya dado, sino como continua construcción del sistema.» On remarquera que ce qu'on appelle les «usage-based theories» de Ronald Langacker, Joan Bybee, William Croft, et autres ne sont pas loin de cette idée: cf., p.ex., Michael Tomasello, «First steps towards a usage-based theory of language acquisition», *Cognitive Linguistics* 11 (2000), 61-82; 61sqq.: «In usage-based models of language –for example, those of Langacker (1987, 1988, 2000), Bybee (1985, 1995), and Croft (2000)– all things flow from the actual usage events in which people communicate linguistically with one another. The linguistic

La définition de la pragmatique proposée par l'éditrice offre un vaste champ de recherche dont fait état la très utile «bibliographie complémentaire: Langues romanes» [xxi-xxvi]⁴. Or, mis à part les deux études déjà mentionnées, les contributions au volume recensé se focalisent sur les rapports (pour ne pas dire ‘l’interface’⁵) entre syntaxe et pragmatique. À l’intérieur de ce domaine restreint, la plupart des articles s’intéressent au seul problème de l’analyse de ce qu’il est convenu d’appeler, sans trop de souci d’exactitude, «l’ordre des mots» (c’est-à-dire l’ordre des constituants dans la phrase). Font exception à cette remarque les deux contributions de Maurizio Dardano («Segnali discorsivi della prima poesia italiana» [47-68]) et de Georgia Veldre-Gerner («Présence et précision: Sur quelques fonctions du démonstratif au XVI^e siècle»). L’excellente étude de Maurizio Dardano sur les marqueurs discursifs *ora*, *allora*, *bene*, *certo*, *dunque* et *lasso* [52] s’inscrit dans le courant de la linguistique de l’énonciation (cf. *supra*, n. 4). Les conclusions faisant état d’une discursivité stylisée qui caractérise un certain discours poétique porteur de valeurs historiques et culturelles [65], pourraient être repensées dans le cadre actuel des recherches sur les «traditions discursives» ou «textuelles»⁶. L’analyse de Georgia Veldre-Gerner, qui s’inscrit dans le cadre des recherches diachroniques classiques sur le démonstratif français (Kleiber, Marchello-Nizia), montre que vers le milieu du XVI^e siècle on découvre, «sous la surface faite d’une variété formelle de démonstratifs», «des fonctions textuelles identiques à l’état actuel» [285].

Les travaux sur l’ordre des mots se réfèrent à quatre langues romanes, à savoir l’italien (Gianluca Frenguelli, «La pragmatica della consecuzione nell’italiano antico» [69-91]; Frédéric Nicolosi, «Problemi di variazione sintattica nell’italiano antico:

skills that a person possesses at any given moment in time –in the form of a ‘structured inventory of symbolic units’– result from her accumulated experience with language across the totality of usage events in her life.»

⁴ Malheureusement, cette bibliographie ne mentionne pas les très importants travaux français qui s’attachent à l’analyse diachronique des mécanismes de l’énonciation, cf. en particulier Bernard Cerquiglini, *La parole médiévale. Discours, syntaxe, texte*, Paris, Minuit, 1981; Christiane Marchello-Nizia, *Dire le vrai. L’adverbe «si» en français médiéval. Essai de linguistique historique*, Genève, Droz, 1985, etc.

⁵ Effectivement, le concept, issu des théories générativistes, n'est pas utilisé dans ce volume. La tradition chomskyenne, qui soutient l'hypothèse d'une modularité stricte des composantes linguistiques de la faculté du langage, est défendue dans Gillian Ramchand / Charles Reiss, *The Oxford Handbook of linguistic interfaces*, Oxford, OUP, 2007; cf. en particulier Sara Thomas Rosen, «Structured events, structured discourse», *ibid.*, 181-208; Daniel Büring, «Semantics, intonation, and information structure», *ibid.*, 445-73. Cf. plus récemment, dans une perspective qui se rapproche de la linguistique cognitive, Ruth Kempson, «The syntax/pragmatics interface», in: Keith Allan / Kasia M. Jaszczołt (ed.), *The Cambridge Handbook of pragmatics*, Cambridge, CUP, 2012, 529-48; 547sq.: «Thus the concept of an interface between syntax and pragmatics as some fixed level of representation constituting the feeding relation into implementation of some pragmatic procedures no longer holds. In its place, we have the articulation of grammar as a set of mechanisms making language processing in context possible, a theory of pragmatics being the articulation of constraints that determine what and how particular choices are made. This interface can take place at any point in the construction of propositional forms from the sequence of expressions provided.»

⁶ Cf. le volume mentionné *supra*, n. 1.

*Left Detachment e anteposizione dell'oggetto» [113-37]; Carlo Enrico Roggia, «Frasi scisse in italiano antico: alcune proposte» [193-221]), le français (Göran Hammarström, «Word order and focus in Old and Modern French. Some viewpoints» [93-111]; Magali Rouquier, «Quelques éléments de description de la construction clivée en ancien français» [223-42]; Barbara Wehr, «Phrase clivée et phrase à copule identificationnelle en ancien français: problèmes de délimitation» [289-318]), l'espagnol⁷ (Christopher J. Pountain, «Dislocación popular y dislocación culta en la comedia en prosa del Siglo de Oro español» [139-56]; Emilio Ridruejo, «Notas sobre focalización y topicalización mediante dislocamiento a la izquierda en castellano medieval» [173-91]; Britta Thörle, «Topic y foco en el *Lazarillo de Tormes* y en sus traducciones francesas» [243-66]) et le portugais (Amparo Ricós Vidal, «A propósito de focos, tópicos y temas: la función de las construcciones pasivas en portugués medieval» [157-72]). À l'exception de l'étude de Gianluca Frenguelli, qui – sur la base solide de ses propres publications antérieures [90] dont il reprend les conclusions [88] – analyse certains types de propositions consécutives en fonction de stratégies communicatives [75sqq.] liées à des traditions textuelles bien précises [82, 88], les autres travaux portent tous sur la phrase ‘canonique’ et ses reformulations ‘saillantes’ telles que la dislocation à gauche avec ou sans reprise pronomiale (Nicolosi, Pountain, Ridruejo, Thörle) et la construction clivée (Roggia, Rouquier, Wehr), particulièrement difficile à identifier dans les textes anciens pour lesquels le linguiste ne dispose pas d'informations prosodiques directes. L'homogénéité des objets de recherche produit de nombreux points de contact entre les différentes contributions. Il en résulte des renvois explicites multiples à l'intérieur du volume, qui permettent de mettre en contraste des vues variées sur les mêmes phénomènes (cf., au sujet des *contrastive topics*, le renvoi de Nicolosi à Thörle [119, 136]; phrase clivée vs. «phrases à copule»: renvoi de Wehr à Rouquier [288, 317], de Rouquier à Wehr [236, 242], de Wehr à Roggia [316], de Roggia à Wehr [204, 221]). Dans ce contexte, on appréciera les analyses concordantes et convaincantes de documents particulièrement difficiles à interpréter (*Thèbes*, v. 1021: «Seignors, fet il, *ce sont mi oir / que vos veïstes ci er soir*» [236, 294]: le démonstratif *ce* ne peut pas être référentiel puisque les héritières dont il est question ne sont pas présentes dans la situation extra-linguistique; il ne s'agit donc pas d'une phrase relative / à copule, mais d'une clivée: «ce sont mes héritières que vous avez vues hier soir»). On remarquera donc que presque tous les chercheurs présents dans ce volume partagent un discours scientifique commun sur les rapports entre la syntaxe, la pragmatique et la structure informationnelle, discours qui a été élaboré aussi par des travaux importants de Barbara Wehr, à commencer par sa thèse munichoise de 1984 sur les stratégies discursives [xxv], mais aussi par d'autres publications plus récentes [111, 137, 156, 172, 191, 221, 242, 266, 317sq].⁸ Néanmoins, on regrettera que l'éditrice ait choisi de ne pas présenter, dans son introduction, les concepts pragmatiques de base (topique, commentaire; focus; topicalisation, focalisation) dont on trouvera quelques explications utiles pour les non-spécialistes dans la contribution de Britta Thörle [244-46]. Emilio Ridruejo ne manque d'ailleurs pas d'attirer l'attention sur les discordances*

⁷ Cf. aussi, plus récemment, Álvaro Octavio de Toledo / Andreas Dufter (ed.), *Left sentence peripheries in Spanish. Diachronic, variationist and comparative perspectives*, Amsterdam, Benjamins, 2014 (v. les c.r. de Ignacio Bosque, *ZrP* 131 (2015), 1199-206; Sara Gómez Seibane, *RLiR* 79 (2015), 238-43).

⁸ On ne citera que la thèse de l'éditrice: Barbara Wehr, *Diskurs-Strategien im Romanischen. Ein Beitrag zur romanischen Syntax*, Tübingen, Narr, 1984.

terminologiques en la matière [174]⁹. Quant au langage syntaxique utilisé, il est traditionnel, même si l'on trouve ici et là des emprunts, d'ailleurs plutôt anodins, au langage générativiste (cf., p.ex., «ascenso de un constituyente desde una subordinada» [182]; «adelantamiento de elementos topicales sin copia pronominal» [248]).

Les résultats concrets des contributions sur l'ordre des mots révèlent surtout qu'il faut penser la 'pragmatique de la syntaxe' en termes de 'traditionnalité discursive'¹⁰ et de variation diastratique ou diaphasique. C'est ainsi que l'on retiendra – pour ne donner que quelques exemples – qu'en portugais médiéval le passif est «recurso culto del lenguaje escrito y característico de algunos tipos del lenguaje (lenguaje jurídico) y algunos géneros (lenguaje doctrinal y crónicas)» (Ricós Vidal [169]). En ancien espagnol, la dislocation à gauche, qui peut marquer aussi bien le focus que le topique, est avant tout un moyen de structuration des textes alphonsons (Ridruejo [188]). Dans la comédie en prose espagnole du Siècle d'Or, les modalités de la dislocation servent à caractériser les personnages selon leur appartenance à une couche sociale (Pountain [139]). Les traductions françaises du *Lazarillo de Tormes* maintiennent ou suppriment les dislocations originales selon les normes textuelles des époques auxquelles ces traductions appartiennent (Thörle [262-64]). D'autre part, les approches discursive ou textuelle n'empêchent pas non plus d'aller plus loin et d'envisager des processus de changement linguistique au niveau du savoir idiomatique, c'est-à-dire de la langue. Tel est – pour donner un dernier exemple – le résultat de l'étude de Frédéric Nicolosi qui parle effectivement de «cambio linguistico» [133] pour expliquer la réorganisation fonctionnelle de l'antéposition de l'objet et de la dislocation à gauche médiévales en italien moderne.

On félicitera les deux éditeurs de *Pragmatique historique et syntaxe* d'avoir su réunir en un volume des contributions d'une grande cohérence thématique et théorique. Ces contributions ouvrent en même temps des perspectives intéressantes pour essayer de mieux comprendre le problème difficile de l'interaction entre le savoir expressif du discours et le savoir idiomatique de la langue.

Franz LEBSANFT

⁹ Cf. aussi la très utile introduction des éditeurs Andreas Dufter et Daniel Jacob au volume: *iid.* (ed.), *Focus and Background in Romance Languages*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 2009, 1-18. Sans souci d'exhaustivité – on ne trouvera pas, p.ex., de travaux de Barbara Wehr dans leur bibliographie générale – les éditeurs repassent l'histoire des recherches sur la «focus-background structure», à commencer par Friedrich Diez et Wilhelm Meyer-Lübke. En suivant Caroline Féry / Manfred Krifka, «Information structure. Notional distinctions, ways of expression», in: Piet van Sterkenburg (ed.), *Unity and diversity of languages*, Amsterdam, Benjamins, 2008, 123-36, ils proposent une série plus explicite et complète de trois dichotomies: «(1) ± givenness (defined as a feature indicating whether the entity denoted is present in the discursive common ground mutually shared by the interlocutors); (2) topic vs. comment (where *topic* is the address of the common ground where the information conveyed in the comment has to be stored) and (3) focus vs. background, where *focus* is defined in terms of alternatives.»

¹⁰ Cf. le concept de 'tradicionalidad discursiva' dans Esme Winter-Froemel / Araceli López Serena / Álvaro Octavio de Toledo y Huerta / Barbara Frank-Job (ed.), *Diskurstraditionelles und Einzelsprachliches im Sprachwandel / Tradicionalidad discursiva e idiomática en los procesos de cambio lingüístico*, Tübingen, Narr Francke Attempto, 2015.

Adriana COSTĂCHESCU, *La Pragmatique Linguistique. Théories, débats, exemples*, München, LINCOM, 2013, x + 381 pagine.

E' un'impresa molto ardua, quella di scrivere un manuale di pragmatica linguistica. Per almeno tre motivi:

- (i) La disciplina è troppo giovane – meno di un secolo – per godere di uno statuto epistemologico consolidato: confina per sua natura con discipline antiche, teoricamente ben fondate e accademicamente potenti (cosa non irrilevante, nella storia accademica di una disciplina), con le quali si interfaccia, ora in posizione subordinata ora sovraordinata, ora integrata;
- (ii) ha per oggetto un campo tanto vasto quanto sfumato nei confini: dalla filosofia della lingua alla semiotica, alla logica, alla linguistica, alla psicologia, all'analisi conversazionale al cognitivismo;
- (iii) l'analisi degli oggetti sotto osservazione è tanto complessa che viene distribuita su più livelli. Fonologia, morfologia, sintassi e semantica, che offrono le chiavi di lettura più specificamente linguistiche, sono impiegate per lo più non in modo integrato ma a monte o a valle dello strumento pragmatico, e il rapporto tra i livelli non è sempre ben equilibrato.

Forse, per avere un compendio soddisfacente di pragmalinguistica, dovremo aspettare che questa massa enorme di materiale sia ben delimitata, messa a fuoco e organizzata, che metodi e strumenti siano raffinati e specializzati, che siano definiti gli sbocchi pragmatici della pragmatica. Ma intanto un manuale è urgente, e importante, non solo per dare corrette informazioni di base a chi si avventura nella ricerca ma anche per gestire la trasmissione del sapere in fatto di pragmatica in modo corretto e didatticamente efficace.

Il manuale di Adriana Costăchescu risponde perfettamente a questi scopi. Innanzitutto per la struttura testuale, limpida e ben organizzata. Dopo un'*Introduzione* ricca ma 'a prova di studente' per chiarezza l'attenzione si concentra sulla referenza (nella lingua comune, in filosofia e in linguistica), sulla deissi – di persona, spaziale, temporale, interna al verbo – e sull'anafora: alla deissi, in particolare, è dedicato molto spazio, più di un terzo del volume. Il privilegio per il rapporto fra deissi e referenza implica un allargamento più a prospettive filosofiche – di matrice semiotica – e di filosofia analitica che propriamente linguistiche. I capitoli successivi sono dedicati alle teorie conversazionali, basate sulla cooperazione e sulle massime di Grice, alle implicature conversazionali, alle presupposizioni, alla teoria degli atti linguistici (Austin, Searle) e alla pragmatica cognitiva.

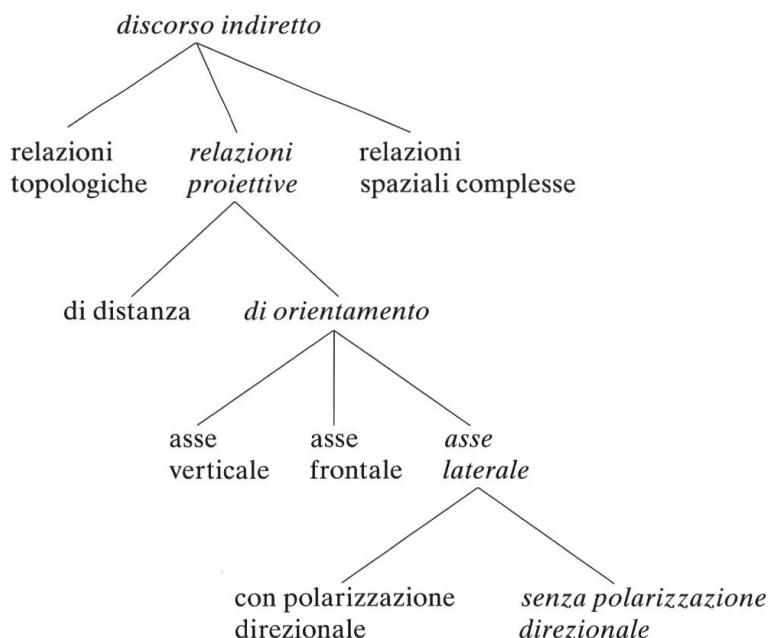
La scelta – di sicuro impatto didattico – esclude o attenua le componenti non-filosofiche della pragmatica linguistica e quella che s'usa chiamare micro-pragmatica: l'insieme delle strutture informative dell'enunciato. L'analisi della conversazione ha avuto sviluppi grandiosi, che qui non sono certo in primo piano: il cambio e la commutazione di codice, il cambio di turno, i fatti di coerenza (dislocazioni, tema-rema, empatia), le strategie di marcatezza, di focalizzazione, di topicalizzazione ecc. Così come sono varialemente accennate ma mai affrontate sistematicamente le molte interfacce della pragmatica linguistica: sia quelle intralinguistiche (fonologia, morfologia, sintassi) che, soprattutto,

tutto, quelle paralinguistiche (fatti soprasegmentali) ed extralinguistiche (gestualità, prossemica).

Credo che una caratterizzazione (non osò chiamarla delimitazione) come questa fosse inevitabile: sia per la fluidità epistemologica attuale della pragmatica linguistica sia, soprattutto, per la forte impronta didattica di questo manuale, che obbliga a scelte determinanti, che finiscono con il condizionare le strutture testuali. Il manuale è caratterizzato da una prosa tarata sulle preconoscenze e sugli schemi mentali prevalenti di uno studente universitario, e per questo si basa su tre pilastri: la sistematicità dell'esposizione, la studiata progressione degli argomenti, la straordinaria ricchezza delle esemplificazioni.

Sistematicità. La molteplicità dei fattori che concorrono simultaneamente nel determinare un atto linguistico ha conseguenze classificatorie imponenti. Per dare di una parola o di una frase una descrizione pragmatica bisogna passarla attraverso un numero elevato di filtri di vario tipo, dislocati su diversi piani, per giunta diversi a seconda della funzione: piano stilistico, semiotico, spaziale, semantico, cognitivo ecc. Le combinazioni possibili sono numerosissime. Per orientarsi nell'analisi di un atto linguistico non resta che identificare la posizione di un dato modo d'azione in ogni nodo e poi all'uscita di un diagramma di flusso costruito su tutti i livelli possibili.

Un esempio, che riguarda i deittici spaziali. Dato il deittico *sur le côté* [109] nel cotesto «Je me rappelais surtout un geste charmant de ta narine quand, couchée près de moi, tu te retournes *sur le côté* pour me voir» (dalla *Correspondance* di Gustave Flaubert) la sua classificazione è la seguente:



Nel cotedo dato il deittico *sur le côté* è dunque così analizzabile: ‘discorso indiretto > relazione proiettiva > relazione di orientamento > laterale > senza neutralizzazione della polarità direzionale’. E’ solo a questo livello che si innesteranno i processi di analisi della componente linguistica.

Questa procedura è tipicamente e felicemente didattica (il passaggio dalla descrizione lineare ‘per punti’ al diagramma ad albero è una tipica esercitazione d’aula) e per questo ricorre in tutti i capitoli e paragrafi, con lodevole sistematicità.

Progressione. Per un campo del sapere tanto ricco, fluido, interdisciplinare l’organizzazione di un manuale richiede un attento dosaggio della complessità delle informazioni e della complessità terminologica, per ottenere il risultato di un apprendimento graduale, progressivo, via via più ricco non solo di informazioni ma anche di problemi e di consapevolezza epistemologica. Anche questa successione è gestita con grande accuratezza, secondo un modulo progressivo didattico classico: dal più semplice al più complesso, dal descrittivo-informativo all’argomentativo, inquadrando i temi trattati secondo la cronologia degli sviluppi teorici della ricerca, partendo da Austin e Searle (con Grice sullo sfondo), sino ad arrivare – nell’ultimo capitolo - alla pragmatica cognitiva di Sperber e Wilson, che con la teoria della pertinenza fanno intravvedere la possibilità di rendere conto del comportamento umano negli scambi comunicativi in maniera unitaria, avviando a unificazione principi cognitivi e principi comunicativi.

Esemplificazioni. E’ straordinaria la ricchezza degli esempi in lingua francese che accompagnano ogni affermazione: in media 7-8 per ogni pagina; e ogni esempio è sistematicamente commentato in relazione al testo a cui si riferisce. Si tratta di passi tratti da autori della letteratura francese – classici e no –, quasi tutti datati fra Ottocento e Novecento, e, per la micro-pragmatica, di frasi – sempre plausibili – costruite ad hoc. A fronte di questa inusuale ricchezza colpisce l’assenza di brani di parlato contemporaneo autentico, a conferma del minore interesse per le strutture della conversazione.

Organizzazione testuale, lingua, scelta di presenze e assenze rispondono molto bene a criteri di felicità didattica e pedagogica. Ne risente una certa carenza di problematicità, a favore di un andamento prevalentemente – e forse eccessivamente – assertivo.

In generale, un ottimo manuale, nel quale però il linguista può riscontrare un limite: il peso maggiore che si dà al sostantivo rispetto all’aggettivo nell’espressione ‘La pragmatica linguistica’. Ma un’attenuante non manca: le due componenti, a livello epistemologico, non sono ancora consustanziate. E’ il compito che ci aspetta domani. E dopodomani.

Alberto A. SOBRERO

Latin tardif

Appendix Probi (GL IV 193-204). Edizione critica a cura di Stefano ASPERTI e Marina PASSALACQUA, Firenze, SISMEL (*Traditio et Renovatio*, 08), 2014, lxx + 101 pages + DVD-Rom.

Il volume *Appendix Probi (GL IV 193-204)*, pubblicato nel 2014 nella serie *Traditio et Renovatio* della SISMEL – Edizioni del Galluzzo mette a disposizione della comunità scientifica una nuova edizione della raccolta di testi grammaticali nota come *Appendix Probi*¹. L'elegante veste tipografica della serie e l'eccellente cura dell'edizione (corredata da fotografie, oltre che da una nutrita serie di indici) sono completate da un utilissimo DVD-ROM contenente fotografie di ottima qualità del testo manoscritto dell'*Appendix Probi* ed in particolare dei passi di più difficile lettura².

L'edizione è il punto di arrivo di una serie di riflessioni e lavori preparatori che i due curatori, Marina Passalacqua e Stefano Aspertì, hanno condotto a partire almeno dal 2005³, e rappresenta un significativo avanzamento non solo nelle ricerche su questa importante opera ma, più in generale, negli studi sulla transizione dal latino alle lingue romanze. Appaiono infatti degne di nota non solo le nuove letture di alcune sezioni del testo (in particolar modo di alcune lezioni che, a causa del cattivo stato di conservazione

¹ Sulle vicende riguardanti il titolo con cui è nota la raccolta, anepigrafa nel codice, si veda la n. 1 della pagina XI del volume.

² Le fotografie sono state eseguite da Gianluca Poldi. Per alcune porzioni di testo di lettura particolarmente complessa sono disponibili anche fotografie effettuate attraverso lo strumento ‘Mondo Nuovo’, in dotazione alla Biblioteca Nazionale di Napoli (dove il manoscritto contenente l'*Appendix Probi* è conservato) da una decina d’anni. Inoltre, sul DVD-ROM è presente anche una versione delle fotografie in qualità meno elevata, in un formato più ‘leggero’ e trasportabile. Ci sembra doveroso segnalare anche che, come sottolineano i curatori dell’edizione [LI-LII], il DVD-ROM allegato rappresenta uno strumento di grande utilità non solo per effettuare riscontri e verifiche delle letture (alcune delle quali vengono considerate dagli stessi editori provvisorie), ma anche come vero e proprio ‘documento storico’, che fotografa nel dettaglio e nella maniera più articolata possibile la condizione dell’oggetto allo stato attuale (si pensi anche solo all’utilità per la presente edizione delle rare foto disponibili del manoscritto così come compariva all’epoca di alcune delle precedenti edizioni: le uniche eccezioni che i curatori fanno alla fedeltà al testo così come oggi è osservabile sono basate sulle letture desunte a partire dalle foto d’epoca. Anche le foto d’epoca sono incluse nel DVD-ROM).

³ Si vedano Marina Passalacqua, «Ancora su Parrasio e le *Differentiae* nell’*«Appendix Probi»*», *Voces* 16, 2005, 125-135; *ead.*, «La nuova *«Appendix Probi»*», in: F. Lo Monaco / P. Molinelli (ed.), *L’«Appendix Probi». Nuove ricerche*, Firenze, SISMEL, 2007, 27-39; *ead.* / Stefano Aspertì, «L’*«Appendix Probi»*: testimone di confine», *Filologia Mediolatina* 13, 2006, 39-66; *ead.* / Mario De Nonno, «*A long way to the truth*: a proposito di una sottoscrizione del MS. Napoletano lat. 1», *Rivista di filologia e di istruzione classica* 135, 2007, 321-328. A questi riferimenti va ovviamente aggiunta l’edizione parziale della raccolta proposta in Stefano Aspertì, «Il testo dell’*«Appendix Probi III»*», in: F. Lo Monaco / P. Molinelli (ed.), *L’«Appendix Probi». Nuove ricerche*, Firenze, SISMEL, 2007, 41-63.

di una parte del manoscritto, risultano di difficile interpretazione)⁴, ma anche, più in generale, la messa a sistema e l'elaborazione di una serie di riflessioni che sono state svolte in tempi più o meno recenti sull'*Appendix Probi*.

Il testo dell'edizione è preceduto da una breve premessa [vii] e da un'ampia introduzione [XI-LXIX], in cui vengono presentati non solo i dati relativi al codice e ai criteri di edizione, ma anche le principali caratteristiche di ogni sezione della raccolta. Nell'introduzione particolare attenzione è accordata anche alla storia delle edizioni dell'*Appendix Probi*, e soprattutto ad una discussione critica delle interpretazioni delle singole sezioni, con un fuoco particolare sulla parte quinta (il famoso ‘antibarbarus’, l'*appendix ‘volgarre’*)⁵, e su alcuni passaggi problematici presenti in questa sezione.

L'edizione si propone di riprodurre nella maniera più fedele possibile il testo, senza intervenire, come si è fatto in passato⁶, e ponendo attenzione anche agli elementi paratextuali, che vengono sempre segnalati e trascritti⁷. Questa impostazione metodologica ha ripercussioni di un certo peso sull'interpretazione complessiva della raccolta, ed ha come risultato la restituzione di un testo estremamente affidabile, il più vicino possibile all'originale.

Le nuove letture proposte dall'edizione vengono sempre segnalate, sia nel caso in cui si tratti di modifiche di precedenti lezioni, sia nel caso in cui si tratti di interpretazioni del tutto nuove di parti di testo che, in assenza del contributo di ‘Mondo Nuovo’⁸, risultavano prima inaccessibili. Come accennato in precedenza, un lungo e molto utile paragrafo dell'introduzione [LII-LXIX] è dedicato proprio alla discussione di alcuni punti

⁴ Particolarmente compromessa è una porzione del f. 50v, contenente parte della sezione quinta della raccolta.

⁵ Com'è noto, l'‘antibarbarus’ contenuto nell'*Appendix Probi* è costituito da 227 copie di forme, delle quali «la prima risulta essere quella approvata dal compilatore, la seconda è invece quella condannata» [xxi], disposte secondo la forma ‘X non Y’. Questa sezione è tradizionalmente considerata come la terza della raccolta, ma è dai nostri autori chiamata quinta, in accordo con la proposta di Barwick, Karl, «Die sogenannte ‹Appendix Probi›», *Hermes* 54, 1919, 409-422.

⁶ Si veda ad esempio l'edizione proposta in Väänänen, Veikko, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, 1981³ [1963]. Sui rari casi in cui gli editori si sono allontanati dal testo così come è conservato e osservabile oggi, si veda la n. 2. A quanto affermato in quella nota, si aggiunga solo che, in ogni caso, tutte le integrazioni fatte sulla base di letture effettuate, forse in condizioni migliori, dagli editori ottocenteschi sono indicate tra parentesi uncinate (la provenienza dell'integrazione è segnalata in nota).

⁷ Nel manoscritto compaiono in effetti con una certa frequenza tre o quattro punti disposti a formare diverse forme geometriche in corrispondenza di luoghi su cui sembra si voglia attirare l'attenzione. A questi simboli, regolarmente rappresentati nell'edizione, si aggiungono una serie di altri segnali grafici che pure vengono riprodotti nel testo o almeno indicati in nota. Segnaliamo infine la presenza, nella sezione quinta, di un paio di note, cui si aggiungono alcune note tachigrafiche e alcuni segni tachigrafici. Anche questi elementi sono rappresentati nell'edizione (e nelle foto contenute nel DVD-ROM).

⁸ Sul contributo fornito dallo strumento ‘Mondo Nuovo’ alla costituzione del testo della presente edizione si veda la n.2.

critici del manoscritto, e segnatamente di alcune letture controverse della parte quinta. In quest'ultima sezione infatti la questione editoriale è particolarmente delicata non solo per il già citato cattivo stato di conservazione in cui versa parte del manoscritto, ma anche per le caratteristiche proprie del testo (si tratta, come detto, di un ‘antibarbarus’ in cui la forma stigmatizzata non è a priori prevedibile).

Un aspetto centrale della presente edizione, giustamente sottolineato più volte dai curatori, riguarda l'attenzione con cui la raccolta è stata presa in considerazione nella sua integrità e organicità: fin dall'inizio vengono chiaramente evidenziati gli aspetti che rendono l'*Appendix Probi* un testo sostanzialmente unitario e che necessita di essere interpretato nella sua completezza⁹. L'interesse per l'*Appendix Probi* è stato invece in passato spesso convogliato unicamente verso l'‘antibarbarus’ (il quale per altro è spesso considerato ‘l'*Appendix Probi*’ nella sua totalità), che è stato sovente interpretato come una lista di errori colti ‘al volo’ da un grammatico. Questa preminenza accordata alla sezione quinta (o terza, a seconda delle edizioni) dell'*Appendix Probi* ha inciso assai profondamente sulle vicende interpretative e sulla storia delle edizioni della raccolta (non è un caso, ad esempio, che le edizioni parziali del volumetto, contenenti solo l'*appendix ‘volgare’* siano, secondo le indicazioni fornite dagli stessi curatori del nostro volume, 12, a fronte di sole 3 edizioni complete, compresa quella oggetto di analisi in questo contributo).

Si tratta invece, sostengono gli editori, di un'opera compatta, da interpretarsi nel quadro dei testi grammaticali tardo-antichi e primo-medievali, e l'estrapolazione dell'‘antibarbarus’ da questo contesto produce (ed ha effettivamente prodotto in passato) risultati perniciosi con interpretazioni del tutto improprie del testo (le quali hanno spinto ad esempio alcuni editori ad effettuare talune correzioni delle lezioni effettivamente tradite dal manoscritto sulla base di riflessioni storico-linguistiche).

Questa forte impronta nell'impostazione dell'edizione di Stefano Asperti e Marina Passalacqua non implica, ovviamente, che nell'introduzione non sia attribuito ampio spazio alla discussione delle questioni poste dalla parte che i curatori indicano come quinta¹⁰. Il grande, e meritorio, sforzo, effettuato dai due curatori in questa introduzione così come in altri loro recenti lavori, oltre che in una serie di contributi più o meno

⁹ Gli editori sottolineano più volte l'importanza di questo aspetto, soffermandosi in particolare sulla «sostanziale solidarietà ‘codicologica’ di questa sezione dell'*Appendix Probi* con le altre entro il manoscritto Napoletano e sulla solidarietà ‘culturale’ con la tradizione della trattatistica grammaticale e con la pratica della trasmissione di questo sapere in epoca tardo antica» [xxiv].

¹⁰ Una larga parte dell'introduzione [LII-LXIX] è dedicata all'analisi dettagliata di alcune letture particolarmente complesse dell'‘antibarbarus’, anche alla luce di alcune obiezioni mosse all'edizione parziale proposta da Asperti (*op. cit.*, cf. n. 3), e comunque nel quadro delle diverse letture offerte dalle precedenti edizioni. L'analisi minuziosa non è però soltanto opera di perizia paleografica: i risultati di queste letture spingono sempre i due curatori a riflessioni di tipo più generale sull'organizzazione della raccolta e del materiale al suo interno. Ogni lettura viene inquadrata nel contesto in cui si trova e da ogni lettura gli editori cercano sempre di trarre riflessioni sulla natura del materiale, sulla sua disposizione e sulle caratteristiche con cui la raccolta è stata costituita.

recenti di altri studiosi¹¹, è stato quello di restituire al loro corretto quadro interpretativo, cioè all'ambito storico-culturale e alla tradizione testuale in cui si inseriscono, tutte le sezioni della raccolta. In questo contesto vengono ad esempio a cadere una serie di riflessioni proposte nel corso del Novecento sulla localizzazione e sulla datazione del testo in base a criteri puramente linguistici¹². Una più corretta interpretazione della raccolta, e segnatamente dell'«antibarbarus», mostra infatti chiaramente che i fenomeni stigmatizzati non devono essere interpretati come una registrazione di fenomeni viventi considerati come errori da parte di un grammatico, ma rientrano piuttosto per la maggior parte in una tradizione più antica¹³. E anzi, come sottolineano i curatori «la col-

¹¹ I riferimenti principali in questo contesto sono quelli ai lavori di Karl Ullmann, «Die «Appendix Probi»», *RF* 7, 1892, 145-226; Wilhelm Heraeus, «Zur «Appendix Probi»», *ALLG* 11, 1900, 61-70; *id.*, «Die «Appendix Probi»», *ALLG* 11, 1900, 301-331 e 451-452; Karl Barwick, «Die sogenannte «Appendix Probi»», *Hermes* 54, 1919, 409-422; Pierre Flober, «La date de l'«Appendix Probi»», in *Filologia e forme letterarie. Studi offerti a Francesco Della Corte*, Urbino, Università degli Studi di Urbino, vol. 4, 1987, 299-320; Mario De Nonno, «L'«Appendix Probi» e il suo manoscritto: contributi tipologici e codicologici all'inquadramento del testo», in: Lo Monaco / Molinelli, *op. cit.*, 3-26; Michele Loporcaro, «L'«Appendix Probi» e la fonetica del latino tardo», in: *ib.*, 95-124; Marco Mancini, ««Appendix Probi»: correzioni ortografiche o correzioni linguistiche?», in: *ib.*, 65-94; *id.*, «Strutture morfoprospodiche del latino tardo nell'«Appendix Probi»», *RLiR* 71, 2007, 425-465.

¹² D'altronde, come segnalano gli editori a proposito della datazione del codice che contiene l'*Appendix Probi*, «il manoscritto è del tardo VII secolo o dei primissimi dell'VIII e ciò che contiene è da considerare una copia» [xxv]. Il testo oggi a nostra disposizione deve in effetti essere considerato come una copia molto fedele (vari indizi di tipo filologico lo dimostrano) di un antografo di area bobbiese. Poiché una serie di circostanze sembra indicare che la composizione della raccolta delle forme dell'«antibarbarus» (avvenuta comunque in maniera stratificata e non omogenea) abbia avuto luogo intorno alla metà del V secolo, è con tutta probabilità intercorso «un considerevole lasso di tempo tra l'epoca di compilazione e la trascrizione conservata. Si entra dunque di necessità entro questioni che riguardano la fenomenologia della copia, che si rivelano estremamente delicate nel caso in questione (sc. quello dell'interpretazione linguistica dei dati offerti dalla sezione quinta), data l'evidente insicurezza e quindi anche la potenziale instabilità del secondo elemento di ciascuna coppia, per definizione 'erroneo', e i possibili riflessi che la disposizione oppositiva può avere prodotto in sede di trascrizione anche sul primo elemento» [xxv]. In sostanza, benché il manoscritto conservato si presenti come una copia tendenzialmente conservativa, date anche le peculiarità della tipologia testuale della sezione quinta, non è possibile escludere modifiche (volontarie o involontarie) intervenute tra l'originale e la copia in nostro possesso. D'altronde, fin dalla fine dell'Ottocento si è evidenziata la possibilità che l'elenco presentato nell'*appendix* 'volgare' sia il frutto «di una raccolta che si è venuta costituendo sulla base di accumulazione, magari con possibili riorganizzazioni parziali, ma certamente senza un riordino complessivo» [xxvi]. Questa ipotesi ha come corollario il fatto che anche nella sua versione 'originale' la sezione quinta dipendeva almeno in parte da «processi di trascrizione [e che dunque] la possibilità di errori e sviste può essere messa in conto in via ipotetica (o potenziale) anche al livello della prima organizzazione del testo» [xxvi].

¹³ Gli editori sottolineano l'importante passo segnato, da questo punto di vista dal già citato studio di Flober (si veda la n. 11), a partire dal quale si è avuta una «profonda

lezione di forme dell'AP 5 si presenta con certezza stratificata al proprio interno. Essa risulta dal processo di aggregazione, in qualche modo di sedimentazione, di materiali diversi, al limite parzialmente disomogenei [...]. La compilazione nel suo complesso non può dirsi originale, tutt'altro. [...] [L]a compilazione può essersi originata magari in un momento circoscritto, ma da materiali di origine disparata e a seguito forse di interventi in tempi successivi e al limite anche in parte casuali» [xxix-xxx]. In questo modo, «[v]iene [...] a cadere una lettura a lungo prevalente, ossia quella di una compilazione di correzioni desunte direttamente dall'attività didattica di un maestro, che riflettevano usi sbagliati dei suoi allievi [...]. [L]e parole ‘erronee’ collezionate non testimoniano in alcun modo del carattere sincrono dei fenomeni linguistici che in esse risultano visibili. Con ciò si smentisce tra l'altro in maniera decisiva uno dei presupposti taciti di una parte considerevole delle analisi linguistiche di cui il nostro testo è stato oggetto nel corso del tempo, ossia che la collezione di forme fosse motivata da processi evolutivi che si stessero producendo in un determinato momento (e luogo) e dovessero essere immediatamente contrastate» [xxxi].

In questo quadro risulta chiara anche l'importanza di un'altra riflessione svolta dai curatori, i quali sottolineano molto opportunamente che non possiamo sapere oggi con esattezza «quali intenzioni avesse il compilatore nel disporre le coppie di forme contrarie, cioè che cosa intendesse di volta in volta esattamente significare. L'avverbio *non* che marca la distinzione in ogni coppia di forme è al tempo stesso evidente ma anche enigmatico» [xxviii]. Appare infatti molto plausibile che le correzioni proposte muovessero da prospettive e intenti diversi, privi di organicità (e al limite anche di coerenza), e in più di un caso all'interprete contemporaneo può sfuggire (anche in occasioni in cui, vista in ottica retrospettiva, la correzione può apparire ovvia) quale sia il tratto stigmatizzato. Concordiamo infatti pienamente con i curatori (e con coloro che li hanno preceduti in questo tipo di considerazioni) sul fatto che la proiezione dell'ottica del lettore contemporaneo sulla lista dell'“antibarbarus” rappresenti un'operazione assai rischiosa, se non fuorviante.

Questa riflessione più generale si inserisce per altro coerentemente nel contesto più ampio entro cui l'*Appendix Probi*, e in particolar modo la sezione quinta, deve essere interpretata secondo i curatori della presente edizione. Il quadro che si può desumere dalla lettura del testo e dalla sua collocazione nel contesto dei trattati grammaticali coevi, è un quadro di sostanziale latinofonia, entro il quale le due forme, quella ‘corretta’ e quella ‘stigmatizzata’ vengono percepite come tendenti verso poli opposti in termini di prestigio e di livello sociolinguistico, ma non in un'ottica di opposizione tra varietà appartenenti a due veri e propri sistemi linguistici separati¹⁴.

La presenza dell'apparato delle fonti (oltre che dell'apparato critico), e di una nutrita serie di indici (manoscritti, passi citati, forme nel testo della raccolta, forme suddivise per sezione, nomi e cose notevoli) contribuisce infine a rendere questa nuova edizione dell'*Appendix Probi* non solo un testo estremamente affidabile per ogni tipo di utilizzo scientifico, ma anche un'opera facilmente consultabile e in grado di offrire a studiosi di discipline diverse (filologia, linguistica, storia) strumenti molto utili per future ricerche.

riconciderazione» dell'appendix ‘volgare’ «con la ricollocazione convinta entro una tradizione grammaticale tardo-antica» [xxix].

¹⁴ Si vedano a questo proposito le riflessioni svolte dai curatori alle pagine xxxii-xxxiii e xli.

In conclusione, il volume curato da Stefano Aspert e Marina Passalacqua rappresenta a nostro avviso un lavoro di eccellente qualità filologica, e di fine sviluppo teorico-metodologico intorno a un tema, e a un testo, centrali nella riflessione sulla transizione dal latino alle lingue romanze. Un volume ricco di acute riflessioni interpretative nel quadro di un felice incontro di considerazioni di natura filologica, storica e linguistica¹⁵, e un testo di riferimento, sicuro ed affidabile, reso particolarmente fruibile per indagini di ogni tipo (e segnatamente per quelle di ambito linguistico, nelle quali l'attenzione per il dato testuale, anche microscopico, può rivestire grande importanza)¹⁶ e per tutti i futuri studi sulla raccolta. La riflessione critica e articolata sulla storia delle interpretazioni della raccolta, e in particolar modo della sezione quinta, finisce inoltre con il diventare essa stessa un nuovo contributo proprio a queste interpretazioni, costruito ponendo l'*Appendix Probi* nel suo quadro culturale e nel solco delle tradizioni testuali dei trattati di grammatica alto-medievali.

L'obiettivo che in apertura i curatori dichiarano di voler perseguire con questa nuova edizione dell'*Appendix Probi* è quello di rispondere all'esigenza di rivisitare i testi contenuti nella raccolta «sulla base dei risultati conseguiti in questi ultimi decenni dall'indagine filologica e linguistica», la quale da un lato «mira a stabilire le modalità di trasmissione del sapere grammaticale nella tarda antichità, anche in funzione del rapporto con la lingua parlata» e dall'altro «vede [...] nei manufatti contenitori dei testi veicoli significativi ed eloquenti della storia degli stessi» [xi]. A questo obiettivo teorico-metodologico se ne aggiunge uno prettamente tecnico, e cioè il miglioramento della lettura di alcuni passi in porzioni particolarmente deteriorate del manoscritto, possibile attraverso il ricorso allo strumento 'Mondo Nuovo'.

Ora, alla luce delle considerazioni appena svolte, ci sembra di poter affermare che tanto gli obiettivi di natura più astratta, quanto quelli di natura più concreta siano stati pienamente raggiunti da questa nuova edizione dell'*Appendix Probi*. A nostro modo di vedere, tanto il testo vero e proprio, quanto le riflessioni svolte nell'introduzione sono destinate a diventare un punto di partenza imprescindibile per qualunque studio che prenda in considerazione la raccolta, ed un tassello importante sia dal punto di vista teorico-metodologico, sia da quello interpretativo, nel quadro delle indagini sulla transizione latino-romana.

Paolo GRECO

¹⁵ Un quadro di riferimento, sia detto *en passant*, entro il quale dovrebbe nascere qualsiasi riflessione su un testo antico, e che diviene fondamentale in particolar modo nello studio di un'opera come l'*Appendix Probi* che ha invece avuto una storia interpretativa in cui paradossalmente queste tre componenti sono state spesso tenute distinte.

¹⁶ Come sottolineano gli stessi curatori dell'edizione, la logica che ha guidato la restituzione di un testo che fosse il più vicino possibile a quello dell'originale è che «essendo l'*Appendix* un documento linguistico, intervenire con un qualsiasi tipo di normalizzazione delle grafie equivarrebbe a stravolgerne il significato» [XLIX]. In quest'ottica, particolare attenzione è stata prestata, ovviamente, alla presentazione editoriale della sezione quinta, per la quale gli editori hanno scelto di seguire criteri ancora più conservativi, cercando di distinguere il più possibile la lettura del reperto dalla sua interpretazione.

Italien

Francesco GARDANI, *Dynamics of morphological productivity: The evolution of noun classes from Latin to Italian*, Leiden, Brill (Empirical approaches to linguistic theory, 4), 2013, 528 pages.

Le quatrième tome de la série *Empirical approaches to linguistic theory* porte sur la productivité morphologique flexionnelle, par l'observation de l'évolution des classes nominales du latin et de l'italien ancien, et une «prise de mesure» de leur productivité. Cette mesure est conduite par une étude systématique et très sérieusement documentée (i) de l'intégration des emprunts étrangers, (ii) des transferts de mots hérités d'une classe nominale à l'autre, (iii) de l'intégration des noms déverbaux.

L'ouvrage est une version remaniée de la thèse de doctorat de Francesco Gardani, soutenue à l'Université de Vienne en 2009 sous la direction de Wolfgang Dressler. Il s'inscrit dans le cadre de la morphologie naturelle telle que développée par ce dernier, tout en modifiant certains aspects, et vient combler un manque dans les études diachroniques.

Huit chapitres segmentent le livre. Le premier (*The evolution of morphology*) rappelle que la question de la productivité a été peu considérée du point de vue de la morphologie flexionnelle, et encore moins dans une perspective diachronique. Or, la prise en compte de différentes périodes temporelles permet précisément d'observer le succès ou le déclin graduel de telle ou telle classe flexionnelle au fil des siècles, ce que F. G. montrera dans l'avant-dernier chapitre.

Le chapitre 2 (*Productivity*) donne un aperçu précis du cadre théorique employé et de sa justification pour l'étude à venir. La 'morphologie naturelle' est un modèle à base sémiotique et fonctionnaliste, qui cherche à expliquer les processus morphologiques, y compris leur productivité, comme résultant d'un jeu complexe entre des paramètres de différents niveaux et pouvant être contradictoires. Ces paramètres peuvent relever d'universaux absolus comme de préférences locales liées à un type de langue (ici des langues flexionales) ou bien à des besoins sémiotiques d'efficacité communicative.

Au lieu de considérer la fréquence des types et occurrences comme facteur fondamental de la productivité, ou se confondant avec elle, F. G. envisage, à la suite de Dressler¹, la productivité comme une propriété essentielle de la compétence grammaticale des locuteurs, et inscrit la notion de productivité morphologique dans la répartition et la compétition entre classes flexionales (microclasses à macroclasses).

Dans le chapitre 3 (*Measuring productivity*), F. G. rappelle de façon critique quelques approches visant à mesurer la productivité morphologique, dont celle, qualitative, de Dressler, qui lui sert de base à sa propre définition de la productivité. Nous la citons en intégralité :

« Productivity is the force of attraction that inflectional patterns exert on new lexemes (both foreign and native in origin) and on extant paradigms of native lexemes. » [39]

¹ Pour qui le problème des mots effectivement acceptés relève en premier lieu de la norme ou de la performance.

Il élimine des critères de difficulté d'intégration celui du caractère d'étrangeté des mots d'emprunt ('foreignness'), arguant d'une part que ce caractère dépend d'une connaissance consciente par les locuteurs de la norme et que les langues elles-mêmes peuvent être plus ou moins ouvertes aux emprunts², et d'autre part qu'un mot étranger peut présenter des caractéristiques phonologiques et morphologiques tout à fait compatibles avec celles des mots hérités. F. G. propose alors une échelle de productivité fondée sur un critère de similarité entre les propriétés flexionnelles du paradigme source, s'il est connu, et celles du paradigme receveur. Il suppose [45-48] la hiérarchie suivante³:

- A: intégration, dans une classe flexionnelle, d'emprunts aux propriétés incompatibles⁴;
- B: intégration, dans une classe flexionnelle, de conversions⁵;
- C: changement de classe flexionnelle;
- D1 : intégration, dans une classe flexionnelle, d'emprunts aux propriétés incompatibles sous l'influence d'un affixe dérivationnel productif de la langue receveuse;
- D2 : intégration, dans une classe flexionnelle, d'emprunts aux propriétés compatibles.

La validation des cinq critères pour une microclasse donnée est interprétée comme indice d'une productivité maximale (A), celle des deux derniers critères uniquement comme indice de faible productivité (D); deux degrés intermédiaires de productivité sont notés B et C s'ils valident les critères correspondants.

Le chapitre 4 (*Predicting productivity changes*) met la question de la productivité en relation avec les changements typologiques en diachronie, sur la base du principe suivant: «When a typological shift is ongoing, the system re-organizes itself through changes in productivity, pursuing a level of maximum naturalness» [85].

Le corpus est ensuite présenté, aux chapitres 5 (*Productivity of noun inflection in Latin*) et 6 (*Productivity of noun inflection in Old Italian*), de manière systématique en fonction:

- (i) des types d'intégration (cf. critères évoqués *supra*);
- (ii) des classes flexionnelles receveuses (dont les éventuelles variantes sont discutées);
- (iii) de la répartition diachronique des intégrations.

² On peut ajouter que le prestige, ou son absence, de la langue source, joue certainement un rôle, prestige d'ailleurs reçu différemment selon la catégorie socio-professionnelle des locuteurs.

³ Les critères sont discutés à tour de rôle [50-69].

⁴ Il s'agit en premier lieu de considérer l'ensemble des cases flexionnelles de deux paradigmes. Le genre n'intervient que dans la mesure où il est associé à une micro-classe. Par ailleurs, «if the speakers of the recipient language [...] have no bilingual competence, then the comparison between all cell forms of recipient and source paradigm is unserviceable.» [54].

⁵ Il s'agit de noms déverbaux du type *pugna* < *pugnare*.

Les emprunts sont par ailleurs classés selon la langue source (étrusque, grec, langues germaniques pour le latin, et langues germaniques, grec byzantin, arabe, et gallo-roman pour l'italien).

Pour chaque lexème sont donnés: la microclasse à laquelle il a été intégré, la date de première attestation, ainsi que l'étymon (forme de la langue source s'il s'agit d'un emprunt, verbe d'origine en cas de conversion ou bien forme du nom dans la classe flexionnelle d'origine s'il y a transfert). Sont exclus du corpus les mots d'étymologie douceuse ou indirectement transmis, ainsi que ceux dont la morphologie implique ou peut impliquer une transformation intermédiaire.

Le chapitre 7 (*Analysis*) présente enfin une analyse qui récapitule de manière synthétique les données des deux chapitres précédents (cf. par exemple l'importance des variantes flexionnelles pour les grécismes intégrés au latin dans le tableau [372-78]). L'analyse combinée des différentes données pour le latin d'une part (tableau 45, [381]) et l'italien ancien d'autre part (tableau 60, [407]), fait clairement apparaître la variation diachronique dans la productivité des microclasses flexionnelles⁶. On y voit par exemple la productivité continue au cours des siècles des microclasses latine *rosa rosae* ou italienne *libro libri*, mais également la baisse de productivité de telle microclasse (par exemple, le modèle *pars partis* dès le latin classique), ou au contraire son gain de productivité (cf. italien *prato pratora* aux 12^e-13^e siècles).

Le chapitre 8 (*Behind the scenes of inflection*) revient sur des prédictions annoncées au chapitre 4, concernant le changement typologique du latin à l'italien ancien. La tendance vers la biunivocité (association stable d'une forme à un signifié) est par exemple illustrée par la perte de productivité de la microclasse *lacus lacūs*. L'homogénéité référentielle originelle de cette classe (noms de plantes et d'arbres pour l'essentiel) était favorable à une forte productivité locale, mais diverses évolutions phonétiques ont augmenté les ambiguïtés et les syncrétismes de son paradigme, ce qui aurait finalement mené à son déclin⁷. Le reste du chapitre montre l'importance grandissante, dans l'évolution vers un système moins flexionnel, d'une expression biunivoque (des formants du) du genre et du nombre, et la tendance générale à la baisse du nombre de classes flexionnelles productives, baisse mise en parallèle avec l'augmentation du nombre d'emprunts non intégrés au système flexionnel (noms indéclinables).

Comme le suggèrent les préfaciers (Wofgang Dressler et Michele Loporcaro), la monographie de F.G. est la première à examiner de manière aussi systématique le développement de la productivité de classes flexionnelles. Non seulement elle se signale par l'ampleur et le sérieux de la collecte des données, la richesse des discussions théoriques, et une connaissance précise de la bibliographie ancienne et moderne, mais il ne fait aucun doute que cette étude est novatrice et pose un nouveau paradigme pour la classification et la compréhension des évolutions diachroniques dans le domaine de la morphologie flexionnelle.

⁶ Sauf dans les cas où les données sont insuffisantes, comme dans les périodes les plus archaïques des deux langues considérées.

⁷ C'est également un jugement général que fait Mignot (1978, 47) sur les classes flexionnelles du latin: «il apparaît qu'au total l'homonymie ne diminue pas, bien au contraire» (Xavier Mignot. 1978. «Homonymies entre les désinences casuelles du latin», *Langages* 12, 45-50).

Deux points auraient pu être révisés. En premier lieu, la question de la compatibilité entre le paradigme d'un mot de la langue source et celui qui l'accueille dans la langue emprunteuse reste pour le lecteur une sorte de « boîte noire » qu'on soupçonne de soulever un certain nombre de problématiques. Des exemples de compatibilité ou d'incompatibilité sont présentés (cf. les paradigmes correspondant au latin *lampada* ou *lampas*, du grec *λαμπάς* [48sq.]; latin *crocota* et grec *κροκωτός* [130]) mais les critères qui mènent à ces jugements ne sont pas explicitement donnés. Par exemple, s'agit-il de comparer les paradigmes case par case, ou bien dans leur structuration générale ? À quelles conditions doit-on considérer les fonctions correspondant à chaque case comme homologues d'une langue à l'autre (sur ce point, il y a effectivement une bonne correspondance entre le latin et le grec) ? Doit-on pondérer différemment certaines fonctions, pour des raisons morphologiques et/ou syntaxiques (cf. la discussion menée par Georgiev 1973⁸) ?

En second lieu, le choix de l'anglais comme langue d'écriture et de publication aurait pu orienter vers une composition de style plus ‘anglo-saxon’, qui tienne un peu moins le lecteur en haleine par une certaine mise en scène du suspense et de nombreuses digressions, certes riches et discutées à propos, mais qui peuvent se révéler fastidieuses sur les 440 pages de contenu. Si ce n'est pour un biais roman tout à fait compréhensible, on avouera volontiers que l'attention portée aux critiques de détail et la prise en compte de paramètres de différents ordres (facteurs morphologiques, sémantiques, syntaxiques, mais aussi variationnels) et toujours justifiés, contribuent précisément à la richesse de l'ouvrage.

Marc DUVAL

Ivano PACCAGNELLA / Elisa GREGORI (a cura di), *Lingue testi culture. L'eredità di Folena vent'anni dopo*. Atti del XL Convegno Interuniversitario (Bressanone, 12-15 luglio 2012), Padova, Esedra editrice, 2014 («Quaderni del Circolo Filologico Linguistico Padovano», 28), 671 pp.

Il volume raccoglie gli atti del convegno dedicato a Gianfranco Folena: nel 2012 ricorrevano non solo i 20 anni dalla morte dello studioso, ma anche i 40 convegni brissenesi del ‘Circolo Filologico Linguistico Padovano’ di cui Folena è stato ideatore, fondatore e animatore e che nel 2013 ha compiuto 50 anni.

La congiuntura di ricorrenze, tutte importanti, non ha potuto esimere colleghi e allievi dal fare il punto sul vivo lascito del maestro, «una riflessione [...] “a partire da Folena”», come scrivono Brugnolo, Paccagnella e Peron nella *Premessa* [IX]. Si tratta di un'eredità foriera di importanti stimoli di riflessione, sia solo per il fatto che l'estensione e lo svolgimento degli interessi di Folena sono stati eccezionali per molteplicità e complessità.

⁸ Georgiev, Vladimir I., 1973. «L'interdépendance de la syntaxe et de la morphologie (Structures paradigmatisques isosémantiques et isomorphiques)», *La linguistique* 9/2, 51-58.

Il titolo riassume quelli di due famose raccolte foleniane, da una parte *Culture e lingue nel Veneto medievale* (Padova, Editoriale Programma, 1990), e dall'altra *Textus testis. Lingua e cultura poetica delle origini* (Torino, Bollari Boringhieri, 2002). Emerge anzitutto la grande lezione di metodo di Folena, che, in maniera quasi programmatica, aveva sempre dichiarato il proprio rifiuto di ogni teorizzazione astratta o generalizzante. Viceversa affiora come sistema la fedeltà a quel tessuto di parole legate in unità contestuale di senso che sono i testi, chiamati in causa nella loro funzione di testimoni linguistici o letterari, e considerati non isolatamente e verticalmente nella prospettiva delle particolari tradizioni linguistiche e culturali nazionali, ma comparativamente e orizzontalmente in tutto il quadro europeo.

La vastità delle questioni aperte da una parte, e la predilezione – come principio metodologico – del particolare sul generale, o meglio della ricerca del generale nel particolare dall'altra, hanno dettato le linee guida ai partecipanti al convegno (allievi diretti e indiretti, amici e colleghi, fossero essi giovani o meno giovani); lo scopo è stato quello di verificare come l'eredità di Folena abbia sollecitato e stimolato gli studi successivi e come si siano approfondite le sue proposte, ed eventualmente anche discusse e modificate.

Il volume è aperto e chiuso da alcuni interventi sulla figura di Folena studioso. Pier Vincenzo Mengaldo, primo a laurearsi sotto la sua guida, ricorda come la sua scuola fosse – riconferma di quella ricerca del generale nel particolare – una «diffusa pluralità di voci ed esperienze particolari, un'unità del molteplice» (*Per Gianfranco Folena, vent'anni dopo*, [1-4, ici 2]), una palestra per lo scambio di idee. La sua tendenza al saggio e alla nota, piuttosto che al libro, è pure sintomo di queste analisi che confluiirono, in tempi diversi nelle sue raccolte¹.

Lorenzo Renzi si concentra su alcuni articoli foleniani non ripresi nelle raccolte (*Folena noto e meno noto*, [5-26]), quelli di fatto meno reperibili, introducendo tre percorsi cari a Folena. Il primo parte dall'articolo *Alla vigilia della rivoluzione francese. L'italiano due secoli fa tra riforme e rivoluzioni*², scritto come completamento al saggio iniziale del libro *L'Italiano in Europa sul Rinnovamento linguistico nel Settecento europeo*. Il punto di osservazione di Folena è Venezia e le altre principali città del Veneto, e gli oggetti di osservazione sono le traduzioni, i giornali e le accademie: ne risulta il persistere del vocabolario illuministico a secoli di distanza, quando il tempo lo ha corroso e svuotato. Il secondo percorso prende in considerazione due articoli sulla lingua della pubblicità: *Aspetti della lingua contemporanea*³, e *Analisi linguistica di contesti pubblicitari «Metti una tigre nel motore»*⁴. Scopo dei due articoli è quello di valutare quanto la lingua della pubblicità contribuisce al rinnovamento della norma dell'italiano e quello di 'definire' linguisticamente la pubblicità (questo secondo articolo ebbe molte ristampe, fatto significativo dell'intresse suscitato nei confronti del caso di studio preso in

¹ Si vedano Lorenzo Renzi, 1997. «Gianfranco Folena», in: *Dizionario Biografico degli Italiani* 48, 540-543, e Antonio Daniele, 1993. «Bibliografia degli scritti di Gianfranco Folena», in: *Omaggio a Gianfranco Folena*, Padova, Editoriale Programma, vol. I, xxv-xlvii.

² In: *Lettere italiane* 37 (1986), 193-216.

³ In: *Cultura e scuola* 9 (1964), 54-62.

⁴ In: *Sipradue* 11 (1967), 3-10.

considerazione, quello della pubblicità della benzina Esso). Il terzo filone è quello dell'*Antronomia letteraria (ultima lezione – 23 maggio 1990)*⁵: vengono presi in considerazioni casi da *Pinocchio*, i *Promessi sposi*, i *Malavoglia* e il *Mastro Don Gesualdo*, quando la disciplina era ancora ai suoi inizi. La decisione di dedicare il corso a questo tema dava prova una volta di più della modernità e dell'apertura di Folena.

La parte introduttiva è chiusa dal ricco intervento di Sandra Covino, *I maestri di Gianfranco Folena e la storia della lingua italiana oggi* [27-48], in cui sono richiamati alcuni maestri fiorentini con i quali Folena venne in contatto durante gli anni della formazione universitaria, prima alla ‘Normale’ di Pisa e poi – dopo il ritorno dalla prigione in India durante la guerra – all’Università di Firenze: Pasquali, Migliorini e Devoto influirono certamente sul suo rifiuto programmatico di paratie disciplinari e di astratte teorizzazioni, in nome del dialogo e della collaborazione tra specialisti e del binomio *filologia e storia*, così come del rapporto tra filologia testuale, geolinguistica, storia linguistica, stilistica. Da qui, le aperture e le innovazioni del maestro hanno portato all’ulteriore approfondimento di molti studiosi successivi, su cui si dà conto.

La prima sezione tematica del volume – a dire il vero la più corposa – riunisce contributi sulla traduzione. Su questo tema prediletto, sul quale si possono trovare osservazioni sparse in moltissimi suoi saggi di diverso argomento, Folena ha sintetizzato le sue vedute in “*Volgarizzare*” e “*tradurre*”: *idea e terminologia della traduzione dal Medioevo italiano e romanzo all’Umanesimo europeo*⁶, poi ampliato e arricchito di osservazioni teoriche nel libretto *Volgarizzare e tradurre* (Torino, Einaudi, 1991). Folena si oppose ai tentativi, legati in genere allo strutturalismo, di fondare “teorie” (nel senso forte) della traduzione, le cui funzioni e forme si diversificano nel tempo: il Medioevo e l’Umanesimo offrono abbondante esemplificazione alla sua tesi.

Daniela Goldin Folena analizza alcuni casi in ottica europea [49-72], sottolineando come l’operazione di traduzione non può essere una mera operazione linguistica, quanto piuttosto un *vertere*, e pur sempre un’occasione perché le lingue mettano in contatto culture diverse.

Fabiana Fusco presenta alcune questioni di teoria e storia della traduzione, unite a questioni di terminologia [73-90]; centrale è la definizione di alcune nozioni (quali *traduzione e tradurre, interpretare, equivalenza, senso e significato, polisemia, sinonimia, onomimia*), considerate soprattutto in ottica storica in rapporto a diversi contesti e percorsi di lettura da cui si muove la storia semantica dei termini: sottintendendo quello che già Folena aveva detto, insomma, di come cioè la storia delle parole può diventare un modo per fare indagini all’interno della storia delle idee.

Le linee teoriche sulla traduzione di Folena hanno recentemente visto uno sbocco collettaneo nel *Dizionario dei volgarizzamenti (DiVo)*, presentato da Elisa Guadagnini e Giulio Vaccaro [91-106]. Il progetto ha come oggetto di studio i volgarizzamenti medievali di testi classici e tardo-antichi e si fonda sul *corpus* delle traduzioni italiane medievali di testi latini che vanno dall’Antichità a Boezio, eventualmente anche attraverso il tramite delle varietà italoromanze. Il taglio lessicografico dello studio è fondato sul modello del *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, e ha consentito la creazione di uno strumento che consente l’interrogazione dei testi a cui è affiancato – paragrafo per

⁵ In: *Rivista italiana di onomastica* 2 (1996), 356-368.

⁶ In: *La traduzione, saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, 57-120.

paragrafo – l'originale latino (il testo critico dell'opera volgarizzata). Il lavoro di ricerca, di consultazione dei manoscritti, della ricostruzione della storia della tradizione e del controllo dei singoli testi è stato foriero di novità nel campo delle acquisizioni testuali.

Il contributo di Sonia Maura Barillari entra nel merito di un caso specifico di volgarizzamento, il *Tractatus de Purgatorio s. Patricii* [107-30], testo che dimostra la sua importanza anche tramite i molti volgarizzamenti successivi, e fra questi uno veneto che, per la vicinanza sintattica e semantica con un latino già profondamente ibridato, rientra nella categoria già individuata da Folena di traduzione “orizzontale” e “infra-linguisitca”.

Anche il lavoro di Margherita Lecco (“*Tradurre* nella letteratura anglo-normanna: il prologo del *Roman de Waldef* [131-44]) rientra in un campo di ricerca che Folena aveva individuato come fruttuoso, quando, tramite l'esempio dell'Epilogo delle *Fables* di Maria di Francia, aveva scelto l'anglo-normanno per illustrare le difficoltà teoriche e pratiche che la traduzione comporta in età medievale, perché in questo contesto non si dà solo il rapporto ‘verticale’, in linea diacronica dal latino al volgare, ma anche la linea sincronica (‘orizzontale’) rappresentata dalle parlate di diversa origine che coesistono contemporaneamente sullo stesso suolo dopo l'età delle migrazioni germaniche.

Martina Di Febo presenta il caso di due traduzioni francesi (di Jean d'Antioche e Jean de Vignay) degli *Otia Imperialia* di Gervasio di Tilbury [145-58]. Si tratta di una raccolta di storie ricavate dal racconto di informatori; quindi alla base di alcuni capitoli è implicita un'operazione non solo di trascrizione dall'oralità alla scrittura, ma anche di traduzione dal volgare al latino. I due traduttori rappresentano diverse linee di approccio alla traduzione: il primo cerca di tradurre fedelmente il testo, arricchendolo attraverso glosse e commenti, il secondo invece di ridurre la fonte a categorie già accettate e condivise dal pubblico del suo tempo.

Il contributo di Patrizio Tucci si incentra su un altro volgarizzamento, quello dell'*Etica Nicomachea* condotto da Nicole Oresme nel 1370 su un intermediario latino [159-72]. Qualche anno dopo lo stesso autore tradusse anche la *Politica* su richiesta di Carlo V, desideroso di accedere al magistero aristotelico: Oresme li presenta come un unico libro diviso in due, implicita l'interdipendenza tra la sfera morale e la sfera politica. Oresme segnala lungamente la gravosità del compito, motivandola non solo con l'oscurità dei testi, ma anche con l'inattitudine della lingua francese a ricevere la terminologia scientifica latina.

Michael Ryzhik si occupa delle poesie antiche per la festa delle Capanne nei volgarizzamenti del libro di preghiere ebraico in giudeo-italiano [173-84], in rapporto da una parte con la storia della traduzione e dall'altra con la lessicografia dialettale, individuando in particolare nelle prime il carattere conservativo della traduzione (lingua arcaizzata, tendenza all'imitazione ritmica e fonica).

Marco Bianchi si è occupato di una traduzione secentesca, quella del *De Rerum Natura* ad opera di Alessandro Marchetti [185-208], che di fatto risulta essere la prima traduzione italiana del testo (e agli stessi anni risalgono le prime traduzioni in francese e in inglese; ancora più tardive sono le versioni tedesche e spagnole). Bianchi dimostra come la traduzione marchettiana sia aggiornata a un classicismo barocco avviato verso l'Arcadia, del tutto in linea con il gusto dell'epoca; anzi, in generale, le manomissioni al testo latino dovevano sembrare pienamente legittime a un traduttore che era anche rimatore in proprio oltre che scienziato.

Chiude questa prima sezione l'intervento di Irene Fantappiè [209-30], che trova tracce di consonanze tra la linea critica di Folena e quella di Fortini in merito alla traduzione, fra carte di archivio, recensioni, lettere, fonti e rapporti comuni.

Gli interventi di Rachèle Frassinelli [231-48] e Luciano Morbiato [249-60] costituiscono la sezione dedicata all'onomastica sui due filoni percorsi da Folena, che si occupò di onomastica storica fiorentina⁷ e veneziana⁸, saggi poi raccolti in *Culture e lingue nel Veneto medievale*⁹.

Frassinelli illustra i primi risultati di una ricerca volta a indagare la presenza, la varietà e la diffusione dei nomi di estrazione letteraria romanza, ispirati cioè all'epica carolingia e ai romanzi arturiani, nella società padovana dei secoli XII e XIII, nomi personali desunti da opere letterarie e divenuti tanto celebri da dar vita a vere e proprie 'mode' onomastiche.

Morbiato insiste su un proprio percorso di ricerca dedicato all'onomastica fogazzariana, e dimostra come il nome dei personaggi per l'autore sia portatore di significato, secondo la massima *nomina sunt omina*.

La sezione che segue prende spunto dal capitolo *Una lingua per la musica*¹⁰, dove si parla di 'questione della lingua' in merito alla musica, dibattuta particolarmente in Francia e tra francesi e italiani durante tutto il Settecento.

Stefano Saino tratta dei rapporti sotterranei fra la lingua del melodramma di Ottavio Rinuccini e quella dei melodrammi di Metastasio [261-76]. Per scavalcare l'eredità melodrammatica del Seicento, Metastasio si rifece all'esempio di inizio secolo di Rinuccini, quale erede della tradizione umanistica quattro-cinquecentesca, lontana dal 'meraviglioso' tassiano e marinista.

Bruno Capaci rivede gli studi su Goldoni 'librettista comico' [277-98] ripercorrendo strade intraprese da altri studiosi, sebbene non siano ancora del tutto definite le svolte critiche di un panorama letterario come quello goldoniano che va colto con occhio pronto ai rapidi cambi di prospettiva; da qui lo studio degli 'epiloghi non lieti' nei drammi giocosi¹¹.

Edoardo Buroni si colloca a cavallo tra la lingua per la musica e l'italiano in Europa [295-312]: *Il Viaggio a Reims* è la prima opera rossiniana prodotta per le scene parigine e, al contempo, l'ultima a essere musicata su libretto italiano: in questo Rossini è debitore al modello goldoniano. Buroni fornisce un'analisi linguistica, e qualche spunto di carattere filologico, musicale e drammaturgico per comprendere le ragioni stilistiche del testo verbale e la sua realizzazione/fruizione.

⁷ In due recensioni a lavori di Brattö: «Fra i Lapi e i Bindi del Duecento», *Lingua nostra* 15 (1954), 1-6, e «Antropônimia fiorentina rara», *Lingua nostra* 16 (1956), 28-30.

⁸ «Gli antichi nomi di persona e la storia civile di Venezia», in: *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti* 129 (1971), 445-484.

⁹ Padova, Editoriale Programma, 1990, rispettivamente alle pp. 221-226 e 175-209.

¹⁰ In: *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Torino, Einaudi, 1983, 217-356.

¹¹ Folena scrisse su «Il linguaggio del Goldoni dall'improvviso al concertato», in: *Paragone* 94 (1957), 4-28, e «L'esperienza linguistica di Carlo Goldoni», in: *Lettere italiane* 10 (1958), 21-54.

Gli studi di Folena nel campo del francese antico e soprattutto del provenzale, coltivati a lungo nell'ambito dell'insegnamento di Filologia romanza, furono sempre collegati all'Italia:

- *Vulgares eloquentes. Vite e poesie dei trovatori di Dante*, Padova, Liviana, 1961
- *Tradizione e cultura trobadorica nelle corti e nelle città venete*, 1976¹²
- “*Textus testis*”: caso e necessità nelle origini romanze, 1973¹³

Quest'ultimo è tra i libri più illuminanti tra quelli che cercano di individuare il complesso di cause che, paese per paese, ha favorito la nascita delle lingue romanze scritte e la loro fuoriuscita dalla tutela del latino. Alessandra Bampa prende come modello il lavoro foleniano del 1976 in relazione all'Italia nord-occidentale [313-30], presentando una dettagliata panoramica sulle ricerche e auspicando un approfondimento sulla cultura letteraria nei secoli XII e XIII che possa inquadrare al meglio la produzione occitanica entro questa area culturale.

Gli interventi che seguono stanno a cavallo tra questioni diverse, come spesso per Folena:

- la letteratura franco-veneta (*La Romània d'oltremare: francese e veneziano nel Levante*, 1974)¹⁴,
- i testi del Medioevo veneto (*La «Bibbia Iсториата padovana» dell'ultima età cararese*, 1961-62¹⁵; *Bibbia istoriata padovana alla fine del Trecento*, 1962¹⁶; *La cultura volgare e l'«umanesimo cavalleresco» nel Veneto*, 1964¹⁷),
- l'imitazione dantesca (in particolare Quirini: *La presenza di Dante nel Veneto*, 1965-66¹⁸; *Il primo imitatore veneto di Dante*, Giovanni Quirini, 1966¹⁹; Sonetti

¹² In: *Storia della cultura veneta. Dalle origini al Trecento*, I, Vicenza, Neri Pozza, 1976, 452-562, poi in *Culture e lingue del Veneto medievale*, Padova, Editoriale Programma, 1990, 1-137.

¹³ Prima in *Concetto, storia, miti e immagini del Medioevo*, a cura di Vittore Branca, Firenze, Sansoni, 1973, 487-507, poi in *Textus testis. Lingua e cultura poetica delle origini*, Torino, Bollati Boringhieri, 2002, 3-26.

¹⁴ In: *Atti del XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza*, Napoli, 15-20 aprile 1974, a cura di Alberto Varvaro, 5 voll., Napoli/Amsterdam, Macchiaroli/Benjamins, 1978-1981, vol. I, 1978, 399-406, poi in *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, Editoriale Programma, 1990, 269-286.

¹⁵ In: *Memorie dell'Accademia patavina di Scienze, Lettere ed Arti* 74 (1961-62), 441-448, poi in *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, 1990, 353-375.

¹⁶ A cura di Gianfranco Folena e Gian Lorenzo Mellini, Venezia, Neri Pozza, 1962.

¹⁷ In: «Umanesimo europeo e Umanesimo veneziano», a cura di Vittore Branca, Firenze, Sansoni, 1964, 141-158, poi in *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, 1990, 377-394.

¹⁸ In: *Memorie dell'Accademia Patavina di Lettere e Arti* 68 (1965-66), 483-509.

¹⁹ In: *Atti del convegno di studi Dante e la cultura veneta*, Venezia/Padova/Verona, 30 marzo-5 aprile 1966, Firenze, Olschki, 1966, 396-421.

inediti di Giovanni Quirini, l'amico veneziano di Dante (Codice Marciano 14., 223), 1978²⁰.

Michela Scattolini prende in esame la *chanson d'aventures* trecentesca *Huon D'Auvergne* [331-48], testo della letteratura franco-veneta trādito da quattro testimoni di area padana (il più antico datato al 1341), noto soprattutto come precoce esempio di imitazione dantesca in merito all'episodio centrale che narra la discesa agli inferi del protagonista. Il testo si rivela tuttavia ricco di varia intertestualità, ed era probabilmente percepito come un mosaico di richiami alla cultura letteraria contemporanea, gran parte dei quali restano ancora da decifrare.

Kazuaki Ura mette in relazione diretta la canzone quiriniana *Sì come al fin de la sua vita canta con E' m'incresce di me sì duramente* e *Lo doloroso amor che mi conduce* di Dante [349-70]. Quanto più scarsa e tarda la tradizione della seconda canzone dantesca, tanto più merita attenzione la prova di emulazione rintracciabile in Quirini, una lettura che Ura definisce di tipo ‘sintagmatico’ (evidente nell’appendice di testi) delle due canzoni antibeatriciane.

Andrea Cecchinato fa riferimento alla classificazione foleniana dei documenti volgari padovani della seconda metà del Trecento e dei primi anni del Quattrocento [371-84], in cui il critico definisce il parametro dell’area culturale in relazione al destinatario e distingue testi letterari toscaneggianti, testi della cancelleria carrarese e testi scientifico-didascalici. Cecchinato esamina alcuni casi particolari e conferma l’idea di corrispondenza lingua-pubblico.

Andrea Comboni si concentra sulla figura di Feliciano quale antologizzatore di poesia volgare [385-394], e illustra le modalità di ricezione della poesia in volgare in area veneta nel terzo quarto del XV secolo. È evidenziato come i tratti caratterizzanti la scelta siano le rarità metriche e linguistiche, tanto più preziose se si tiene conto che della loro sopravvivenza siamo debitori in più d’un caso esclusivamente all’iniziativa di Feliciano. Comboni auspica una nuova edizione del testo perché è emerso un nuovo manoscritto attribuibile alla mano di Feliciano stesso.

Il contributo di Helmut Meter prende spunto da un giudizio foleniano su Masuccio (in *Il metodo di Giacomo Devoto. Dalla stilistica alla storia linguistica*²¹) per avallarlo [395-412], e lo fa ricercando i fili che riportano alla misoginia nel *Novellino*, cui spetta, più che altro, un valore di mera ostentazione.

È noto l’interesse di Folena per la lingua della commedia e il plurilinguismo letterario (uno tra tutti *Le lingue della commedia e la commedia delle lingue*²²). Parte da qui Ivano Paccagnella [413-34], sottolineando come la situazione del teatro italiano sia marcatamente caratterizzata dalla dicotomia lingua/dialeto: il dialetto assume funzione di contestazione e evasione dai parametri classicistici del toscano (o dell’italiano nazio-

²⁰ Pisa, C. Cursi e F., stampa 1978.

²¹ In: *Filologia e umanità*, a cura di Antonio Daniele, Vicenza, Neri Pozza Editore, 1993, 229-255.

²² In: *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*, Pisa, Pacini, 1983, 1486-1513, poi in *Il linguaggio del caos. Studi sul plurilinguismo rinascimentale*, Torino, Bollati Boringhieri, 1991, 119-146.

nale), ma anche di libertà espressiva. Paccagnella analizza la lingua di Ruzante e della *Venexiana*, individuando somiglianze e differenze.

Mirka Zogović si sofferma sulla commedia ragusea [435-48], nata intorno alla metà del Cinquecento, notandone il marcato plurilinguismo, sempre sul modello foleniano, nella presenza – almeno - dello slavo-raguseo, dello slavo letterario, dell’italiano (toscano), del veneziano e del latino (Folena scrisse una *Introduzione al veneziano “de là da mar”* (1968-70)²³, grande affresco della presenza veneziana in Oriente documentata attraverso la presenza del veneziano, accanto al greco, al francese e a lingue orientali).

Andrea Battistini batte la pista della retorica ([449-62]: Folena fu un sostenitore della rinascita della retorica, intesa soprattutto come strumento per l’esegesi letteraria), perseguita in un ciclo di convegni brissinesi degli anni Settanta (*Parole introduttive: vecchia e nuova retorica*, 1973²⁴; *Premessa*, in *Retorica e politica*, 1974²⁵), applicandolo, nel buon nome dell’interdisciplinarità già auspicata da Folena stesso, agli stili di pensiero della scienza e della filosofia, facendo riferimento rispettivamente a Galileo Galilei e a Giambattista Vico.

I due contributi successivi nascono direttamente dall’importante raccolta foleniana *L’italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Torino, Einaudi, 1983. Elisa Gregori si propone di studiare la diversa scelta compiuta da tre autori cinquecenteschi, Odet de la Noue, Claude-Gaspard Bachet, Pierre Bricard [463-86]: essi usano l’italiano per i loro canzonieri, composti sul modello petrarchista, ma differenti sono le motivazioni che li hanno ispirati, e i tre canzonieri sono emblematici di momenti diversi dell’uso dell’italiano letterario in Francia.

Gaia Guidolin – con lo stesso metodo, ma per un secolo diverso, il Settecento – studia la lingua del carteggio di Pietro e Alessandro Verri in particolare per il lessico [487-514], e delinea una rassegna ragionata di alcuni dei più significativi neologismi settecenteschi di ambito scientifico usati in senso metaforico o figurato.

Il contributo di Rossana Melis è incentrato sulla ricezione ottocentesca di Goldoni [515-38], che compare nelle antologie scolastiche a partire da quella di Ambrosoli del 1863 (che è la seconda edizione), per poi affermarsi, col tempo e il beneplacito di De Sanctis, con la fine del secolo e il *Manuale* di Torraca.

Lo studio di Mariarosa Giacon scaturisce dalla tesi di laurea seguita da Folena stesso sul plurilinguismo nella poetica contemporanea [539-60], e si concentra in particolare sul poemetto pascoliano *Italy*, testimone di voci diverse all’interno di un complesso accordo.

Il lavoro di Wolfram Krömer prende spunto da un convegno brissinese dei primi anni Novanta intitolato *L'autocommento*²⁶ [561-68], e si concentra sul commento che

²³ In: *Bollettino dell'Atlante linguistico mediterraneo* 10-12 (1968-70), 331-76, poi in *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, 1990, 227-267.

²⁴ In: *Attualità della retorica*, Atti del I convegno italo-tedesco, Bressanone 1973, Padova, Liviana, 1975, 3-11, poi in *Scrittori e scritture. Le occasioni della critica*, a cura di Daniela Goldin Folena, Bologna, il Mulino, 1997, 234-243.

²⁵ In: *Atti del II convegno italo-tedesco*, Bressanone 1974, Padova, Liviana, 1977, 9-16, poi in *Scrittori e scritture*, 244-252.

²⁶ *Atti del 18 convegno interuniversitario*, Bressanone 1990, a cura di Gianfelice Peron, premessa di Gianfranco Folena, Padova, Esedra, 1994.

fa un autore di un'opera anteriore, riprendendone alcuni elementi in una nuova opera (citando esempi da Giraldi Cinzio, Beaumarchais, Handke e Henisch).

La prima conclusione del volume raccoglie due interventi su Meneghelli (sono noti i rapporti di stima e condivisione tra lo scrittore e il critico). Angelo Pagliardini accosta le categorie foleniane volte all'individuazione di un'identità culturale e letteraria italiana all'analisi del dispatrio [569-86], quel tipo particolare di allontanamento-avvicinamento al proprio nucleo identitario linguistico e culturale praticato da Meneghelli. Antonio Daniele contrappone la *fictio* letteraria di *Libera nos a malo* con alcune carte autobiografiche di diario [587-600], ritrovando in queste un tentativo incompiuto ma articolato di uscire dalla stretta materia di Malo e della guerra civile.

La raccolta di saggi si chiude – come conclusione ma anche come apertura di ulteriori strade – con due contributi su Folena, sulla sua lingua, lo stile e i temi. Furio Brugnolo offre alcuni spunti di lettura e di ricerca aventi come oggetto una prosa scientifica – quella di Folena – propria del filologo e dello storico della lingua [601-24]; ne studia la sintassi, il lessico e il linguaggio figurato, e vi riconosce una posizione ‘anti-continiana’ e più vicina ai maestri toscani, Nencioni e De Robertis, per risalire – almeno per quanto pare da questi primi interessanti risultati – alla prosa desanctisiana. Gianfelice Peron, d'altro canto, offre un approfondimento sugli studi duecenteschi di Folena [625-50], che hanno una prospettiva plurilinguistica (italiano, provenzale, latino, ecc.) e plurigenere (spaziando tra lirica, epistolografia, epigrafia, ecc.). I fenomeni poetici studiati sono quelli sviluppatisi ai due estremi della penisola, con il provenzale da una parte e la scuola siciliana dall'altra, che si ricompongono in un ideale unitario inglobando il centro con la Toscana, e rappresentando in questo modo il formarsi della tradizione lirica nel volgare italiano. La stessa spinta aggregante ha avuto il lavoro di Folena, fecondo di idee e suggeritore di nuovi spunti, e questo volume ne è una valida e concreta dimostrazione²⁷.

Anna RINALDIN

²⁷ Lo scorso anno è uscito, come ulteriore omaggio al maestro, il volume Gianfranco Folena, *Lingua nostra*, a cura di Ivano Paccagnella, Roma, Carocci, 2015. Si tratta della raccolta dei saggi scritti per la nota rivista, a cui Folena collaborò dal 1941 al 1983 perseguiendo una storia semantica che fa dell'analisi linguistica, della storia socio-culturale del lessico, della filologia, di istituti e tradizioni stilistiche un altro modo di fare storia. Sono qui ripubblicati anche testi ospitati in altre sedi e due interventi destinati al mondo della scuola, quasi un bilancio del proprio percorso scientifico.

Catalan

Joan VENY / Lídia PONS i GRIERA (ed.), *Atles lingüístic del domini català* [ALDC], vol. VII, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 2014, 267 pages.

Dans le dernier volume de cette revue (79, 2015, 296-311) nous avions déjà le plaisir d'évoquer les grands avantages et mérites des volumes II-VI de l'ALDC ainsi que des volumes 1-4 du PALDC (*Petit atles lingüístic del domini català*), qui constitue le complément 'vulgarisateur' de l'ALDC, en petit format et pourvu de cartes typisées, en couleurs et dûment commentées. Comme le rythme très régulier de la publication des volumes de l'ALDC (2001 *sqq.*) et du PALDC (2007 *sqq.*) n'a pas été interrompu, il est possible de faire état, en 2015, de la parution (en 2014) du septième volume de l'ALDC. Précisons que la planification actuellement en vigueur prévoit, pour l'achèvement de l'ALDC, un total de neuf volumes.

Le 7^e volume de l'ALDC s'aligne parfaitement, du point de vue éditorial et typographique, sur l'exemple et la qualité des six volumes précédents. Il totalise 160 cartes linguistiques, dédiées aux champs onomasiologiques suivants:

14. *Insectes i altres invertebrats* [Insectes et autres invertébrés]: cartes 1530-1565
Ocells [Oiseaux]: cartes 1566-1608
Animals salvatges [Animaux sauvages]: cartes 1609-1627
15. *Oficis* [Métiers et fonctions publiques]: cartes 1628-1689

Cela signifie que le total des cartes linguistiques disponibles de l'ALDC est passé de 1529 (ALDC I - VI) à 1689 unités (ALDC I – VII).

En amont du bloc des cartes linguistiques («*Mapes*»), les lecteurs trouveront une préface (*Preàmbul* [7]), une liste de publications relatives à l'ALDC et au PALDC parues entre 2012 et 2014 (*Publicacions i actes vinculats al projecte* [9 *sq.*]), l'habituel tableau des 190 points d'enquête de l'ALDC (*Relació dels punts d'enquesta* [1-13]) et un inventaire global des abréviations techniques utilisées sur les cartes, ainsi que de la transcription phonétique de l'ALDC (*Convencions gràfiques* [15 *sq.*]).

En aval du bloc des cartes linguistiques, figurent d'abord une liste avec des matériaux à faible variation diatopique («*Llistes de respostes amb escassa variació formal*» [185-192]), ensuite un registre relatif aux matériaux lacunaires («*Llistes de respostes parcials*» [193-203]) et finalement un tableau contenant les réponses sémantiquement «enveloppantes» («*Listes de respostes de classes*» [205-211]).

Ce tableau est suivi par la partie iconique («*Il·lustracions*» [215-234]) qui contient 124 photos prises par les enquêteurs au cours de leurs pérégrinations pan-catalanes, dont l'utilisation est facilitée par deux index placés à la fin du volume: un index *numérique* [263 *sq.*] et un index *alphabétique* relatif aux concepts (catalans) visualisés sur les photographies [265].

Évidemment, le volume en question contient également deux séries d'index relatifs aux en-têtes *quadrilingues* des 160 cartes géolinguistiques nouvellement publiées: par ordre *numérique* des concepts en question: en *catalan* [237 *sq.*]; en *espagnol* [239 *sq.*]; en

français [241sq.], en *italien* [243sq.], et par ordre alphabétique des mêmes concepts: en *catalan* [245-247]; en *espagnol* [249-251]; en *français* [253-255], et en *italien* [257-259].

Comme j'avais poussé, dans le «Tableau comparatif des volumes I-VI de l'ALDC» (publié dans *RLiR* 79, 2015, 300-301), ma méticulosité critique jusqu'à l'indication du poids des différents volumes de cet ouvrage en format in folio, je ne peux m'abstenir d'en faire autant, en bonne logique, pour le volume recensé: 2,9 kg. Cela signifie qu'il s'agit du volume le plus léger de toute la série: il est donc, littéralement parlant, très maniable.

Toujours est-il que la lecture, même superficielle et sommaire, des 160 cartes linguistiques est vraiment captivante: cela vaut tout particulièrement pour les cartes relatives aux concepts suivants: *papillon* (*la papallona*, 1530), *sauterelle* (*la llagosta*, 1547), *ver luisant* (*la cuca de llum*, 1550), *bergeronnette* (*la cuereta*, 1589), *lézard* (*el llangardaix*, 1614), *souris* (*el ratolí*, 1619) et *chauve-souris* (*la ratapinyada*, 1620). Évidemment, c'est un choix tout à fait idiosyncratique, dicté par certains souvenirs ou 'nostalgies' onomasiologiques personnels.

En bref: le septième volume de l'ALDC ne dément aucune des voix louangeuses antérieures disant que, dès le début, cet atlas a représenté – et continue de le faire – la clé de voûte de la dialectologie catalane. Il ne me reste qu'à souhaiter à ses auteurs beaucoup d'énergie et aussi de fortune pour pouvoir mener à bien la rédaction et la publication des deux volumes restants de l'ALDC, et aussi pour pouvoir en faire autant avec ceux du PALDC, son complément mineur.

Hans GOEBL

Espagnol

Roberto A. VALDEÓN, *Translation and the Spanish Empire in the Americas*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2014, XII + 272 p.

En su prólogo a la *Gramática de la lengua castellana*, Elio Antonio de Nebrija nos legó una de sus más citadas sentencias, para algunos a manera de profecía o vaticinio, «siempre la lengua fue compañera del imperio». Tal máxima, en un año, 1492, tan emblemático para la cultura española, no ha pasado desapercibida a los numerosos investigadores que han dedicado sus esfuerzos a esclarecer los entresijos de la complicada relación entre Europa y el Nuevo Mundo en la época del descubrimiento. Si la lengua es compañera del imperio, no es menos cierto que la traducción es una de las aliadas más poderosas en la propagación del imperio. Sobre esta apasionante cuestión, que imbrica una gran variedad de problemas y perspectivas de análisis, versa el libro de Roberto A. Valdeón (R.A.V.), *Translation and the Spanish Empire in the Americas* “traducción y el imperio español en América”.

Los estudios sobre traducción y la lingüística distan aún mucho de combinar sus respectivos intereses y planteamientos teórico-metodológicos (cf. Del Rey 2015)¹. A pesar

¹ Del Rey Quesada, Santiago, 2015. «Corpus de traducción para la historia de la lengua: una cala en la prosa dialógica erasmiana», *Scriptum digital* 4, 37-107.

de que el problema lingüístico (histórico y discursivo) es de fundamental calado en un período como el descrito en este libro, no debemos querer encontrar en él una reflexión profunda atingente a los problemas de interferencia lingüística que produjo el contacto entre el castellano de los conquistadores y las lenguas indígenas de los pueblos que habitaban las regiones escalonadamente descubiertas por aquellos. Por lo demás, tampoco es esta la voluntad ni el propósito del autor, quien desde el prólogo de la obra deja claro que su interés es el de discutir algunos aspectos relacionados con la actividad interpretativa en América tanto en la época de la conquista como en la de la colonización. Dichos aspectos se organizan en seis capítulos cuyo contenido, ambicioso y, por momentos, heterogéneo, guarda la coherencia que debe caracterizar a todo trabajo académico, alcanzada, en este caso, en virtud de la visión cronológica y la unidad argumentativa que persigue R.A.V. en torno al macrotema de la traducción.

En el capítulo primero [1-33], el autor expone las bases de la leyenda negra española, destacando su propagación por Europa gracias a la traducción y a la manipulación que de los datos y de las crónicas de indias hicieron autores extranjeros. En las últimas décadas, la difusión de la leyenda negra a través de los medios de comunicación y, a veces subliminalmente, también en los museos de todo el mundo, que tienen una gran responsabilidad social y cultural a este respecto, sigue siendo una realidad. Desde una perspectiva complementaria a esta, R.A.V. repasa las diferentes posturas tomadas acerca del maniqueísmo en la (re)escritura historiográfica del Nuevo Mundo y del mito del indio como buen salvaje.

La topología en torno a estas controvertidas cuestiones es fundamental para entender las diferencias valorativas que durante siglos llevaron a entender la llegada de los españoles a América como una *invasión* y la de los ingleses como una *colonización*. En este capítulo se insiste en la relevancia que la traducción de textos religiosos tuvo durante la conquista y se destaca el hecho de que la evangelización no estuvo exenta de una impronta de violencia cultural [23].

El apartado § 1.6 se orienta a la exposición de cuestiones propiamente lingüísticas, como las relacionadas con la tipología de textos implicados en la relación entre traducción y conquista y con el modelo de enseñanza de la lengua asumido por los frailes a quienes fue encomendada esta tarea. En este sentido, la obra de Nebrija, especialmente sus *Introductiones latinae*, ejerció gran influencia en la exposición y organización de los contenidos gramaticales. La evangelización de los indios también propició medidas de política lingüística que se encaminaron a la implantación del castellano como medio de comunicación en las colonias pero, paralelamente, también a la enseñanza de las *lenguas generales* en las recién creadas universidades.

El segundo capítulo [34-69] se dedica a explicar de qué forma los conquistadores españoles entraron en contacto con los nativos, fundamentalmente con los jefes de los diferentes pueblos, a través de los traductores (*farautes*, *lenguas* o *intérpretes* en la época, cf. § 2.1.3). En primer lugar, R.A.V. hace mención a la idea de que la toponimia es otra de las manifestaciones de ese contacto en la que, evidentemente, también está implicada la traducción.

Asimismo, en este capítulo el autor relaciona la traducción con un par de conceptos a los que concede especial importancia: el de *violencia*, encarnada en el rapto de niños indígenas a los que se les enseñaba la lengua de los conquistadores, considerada superior a la de los autóctonos, y el de *resistencia*, que retoma en varios apartados del libro y que

se manifiesta en el hibridismo de las sociedades indígenas, las cuales se iban adaptando a las costumbres y procedimientos de los conquistadores, comprendiéndolos, asimilando su lengua y, por lo tanto, descubriendo los mecanismos por donde podían hacerse más fuertes. En este contexto cobra especial significado el problema de lo legal y la falta de un modelo asimilable al castellano en el Nuevo Mundo, en el sentido de que se intenta aplicar un sistema ejecutivo desconocido por los autóctonos, en el que el poder de la palabra escrita, y su consiguiente efecto performativo producido por la lectura en voz alta, no tenía ningún tipo de correspondencia con las formas de organización y administración de los pueblos americanos.

En los dos siguientes apartados se recuerda a las figuras históricas más notables que actuaron como intérpretes en Mesoamérica y en el Perú, los dos centros ultramarinos del primer período colonial hispano. Entre las primeras destaca doña Marina o Malinche, que se ha convertido en todo un símbolo cargado de connotaciones negativas en la órbita de la traición al indígena en favor del invasor y, a su vez, de la violación y la apropiación cultural por parte de Cortés, como ícono de la actitud despótica castellana. El encuentro de los españoles con Moctezuma, por un lado, y con Atahualpa, por otro, es un ejemplo de cómo los traductores fueron un arma efectiva de la conquista (cf. § 2.3.2 y § 2.4.1, respectivamente).

El capítulo 2 se cierra con la remembranza del intérprete conocido como ‘Felipillo’ y su papel durante la conquista del Perú, una figura también vapuleada por la memoria histórica, ya que ha sido convertida en símbolo de la incomunicación debido a las escasas habilidades lingüísticas del traductor [64]. Un interesante último apartado recaba información bibliográfica sobre lo escrito acerca del salario de los intérpretes en esta época.

La administración de las colonias –tema principal del tercer capítulo [71-103]– se fue llevando a cabo paulatinamente en gran parte gracias a la traducción, para la que era necesario tanto el aprendizaje del castellano por parte de los indígenas como el de las lenguas americanas por parte de los españoles. La docencia en ambas direcciones se efectuó en las universidades. El aprendizaje de las lenguas generales no solo tuvo implicaciones sociales, políticas y económicas –mayor poder de control de los colonizadores sobre los indígenas– sino también propiamente lingüísticas: la homogeneización de las lenguas enseñadas y la selección de variedades dentro de estas, lo que redundó en la eliminación de otras. Es así como el náhuatl se convirtió en *lingua franca* en México bajo el reinado de Felipe II.

Las traducciones de textos oficiales se contemplan aquí como parte fundamental de la administración de las colonias. Su importancia se deja notar en la regulación de los intérpretes por parte de la Corona, que insistía en la moralidad que debía ir aparejada al trabajo del traductor, algo no siempre cumplido. En efecto, R.A.V. recopila algunas anécdotas históricas en las que se narra la frecuencia con la que los traductores se chocaban con los gobernadores para reprimir a los autóctonos (cf. § 3.7.2). No obstante, aunque por supuesto la lengua castellana es la más representada en los documentos oficiales, no es en absoluto marginal el uso de lenguas indígenas en ellos para intentar salvar el escollo lingüístico, lo que no siempre se conseguía. La plasmación por escrito de las medidas legales en la lengua de los conquistadores no pocas veces redundaba en la falta de entendimiento por parte de los indios, habida cuenta, además, de las grandes diferencias existentes en torno al derecho de sucesión y otras disposiciones legales. Para comprender los mecanismos organizativos de los pueblos americanos, los gobernadores

recurrían asiduamente a la elaboración de *relaciones* (cf. De Solano 1988)² y a la formalización de *visitas* (cf. Mignolo 1982)³, convertidas *de facto* en métodos de control –y a veces también de represión– de la población indígena.

El tercer capítulo se cierra con la información referente a la traducción de los *quipus*, que constituían un sistema de cuerdas anudadas ideado para recopilar información, tanto administrativa como histórica.

No pasa desapercibido al lector que determinadas ideas y formulaciones aparecen repetidas en varios pasajes y apartados del libro de R.A.V. Con el cuarto capítulo [105-152] regresamos al problema de la evangelización en América y su conexión con las prácticas de traducción⁴. Mucho se ha escrito sobre cómo llevaron a cabo esa tarea los misioneros afincados en el Nuevo Mundo. Aunque no hay total uniformidad respecto al procedimiento seguido ni a los destinatarios de las enseñanzas –élites vs. clases más bajas de la población indígena, cf. Garatea (2010)⁵–, la mayoría de los misioneros se dio cuenta de que era necesario aprender la lengua de los autóctonos para avanzar en sus esfuerzos proselitistas –su principal objetivo, por encima de la enseñanza de la lengua española (cf. Mignolo 1995 [2003])⁶–. Tal situación cambiaría, al menos en la oficialidad, con Felipe III, que decretó la obligación de que los nativos aprendieran el idioma de la metrópoli.

El final del capítulo vuelve a establecer una distinción entre la región de México y la del Perú. En la primera, la traducción que venía de la mano de la evangelización redundó en el esfuerzo de los frailes por aprender náhuatl, en el que se escribieron catecismos y otras obras que favorecieron la normativización de la lengua indígena. Los concilios de Lima, por otra parte, supusieron el espaldarazo definitivo a la constitución del quechua como lengua general en la región andina, de la que se seleccionaron algunas variedades y se desecharon otras, y, además, promovieron la regulación de las prácticas de traducción en la zona. La imprenta fue un elemento clave de la estandarización de las lenguas.

Otras dificultades esenciales a la relación entre actividad evangelizadora y traducción son tratadas en los últimos apartados. Por ejemplo, el problema que planteaba una práctica cotidiana de los cristianos, la confesión. Esta exigía la presencia de un intérprete que hiciera de nexo lingüístico, pero también de confidente, entre el “pecador” y

² De Solano, Francisco, 1988. *Cuestionarios para la formación de las relaciones geográficas de Indias. Siglos XVI/XIX*, Madrid, CSIC.

³ Mignolo, Walter, 1982. «Cartas, crónicas y relaciones del descubrimiento y de la conquista», in: L. Íñigo Madrigal (ed.), *Historia de la literatura hispanoamericana, época colonial*, 1, Madrid, Cátedra, 57-116.

⁴ En relación al choque de culturas y religiones, R. A. V. recuerda cómo la tan discutida idea de que los indios identificaban a los españoles con los hijos de sus dioses puede tener una explicación en el mero hecho de traducción de determinados esquemas de designación en las lenguas nativas [115].

⁵ Garatea Grau, Carlos, 2010. «Textos coloniales bilingües. Ecos de orden y discurso impuestos», in: W. Oesterreicher / R. Schmidt-Riese (ed.), *Esplendores y miserias de la evangelización de América. Antecedentes europeos y alteridad indígena*. Berlín/Nueva York, De Gruyter, 247-272.

⁶ Mignolo, Walter, 1995 [2003]. *The Darker Side of the Renaissance. Literacy, Territoriality and Colonization*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

el representante del Dios de los conquistadores. Por lo demás, la extirpación de las idolatrías y el culto a la virgen, cuyos misterios y milagros también se fueron transmitiendo mediante la traducción de las leyendas, son asimismo aspectos mencionados por el autor en este capítulo.

Los capítulos 5 [153-207] y 6 [209-232] resumen y comentan las crónicas de conquista y colonización más importantes en Mesoamérica y el Caribe y en la zona de los Andes. Igualmente, se integran pequeñas reseñas a traducciones y ediciones de dichas crónicas desde los siglos XVI y XVII hasta la actualidad. En esta relación se privilegian en la exposición de R.A.V. las traducciones y ediciones inglesas y, tras estas, las francesas.

De entre las mesoamericanas, para los autores de origen europeo, incluye el *Diario de Colón*, las cartas de Cortés y las obras más relevantes de Bernardino de Sahagún, Bernal Díaz del Castillo, Gonzalo Fernández de Oviedo, Francisco López de Gómara y Alvar Núñez Cabeza de Vaca. Por su especial relevancia en la conformación de la leyenda negra española, R.A.V. dedica mayor atención en este apartado a la difusión de la *Brevísima relación de la destrucción las Indias* de Bartolomé de las Casas a través de sus traducciones a otras lenguas europeas, destacando la influencia que en estas tuvo la versión francesa de Miggrode, cuya visión negativa de la conquista fue rentabilizada por la facción más crítica de la intelectualidad inglesa como una herramienta muy efectiva de propaganda antiespañola que tenía como fin la justificación de la colonización de América del Norte.

Las crónicas andinas de autores españoles que relaciona en la segunda parte del capítulo quinto son las de Pedro Pizarro, Juan de Betanzos, José de Acosta y, más detenidamente, la *Crónica del Perú* de Pedro Cieza de León. Aquí incluye un subapartado sobre la traducción decimonónica de Markham en el que R.A.V. realiza algunas incursiones al *modus interpretandi* del autor inglés, algo que se echa de menos en las referencias a las múltiples traducciones de las otras crónicas a las que hace alusión Valdeón en este capítulo.

Tras mencionar y dedicar algunos párrafos a otras crónicas relegadas a un segundo plano por la crítica americanista, el sexto capítulo nos introduce a la visión cronística de los propios indios de la mano de Domingo Chimalpahin, Fernando de Alva Ixtlilxochitl y Diego Muñoz Camargo, los tres de procedencia mesoamericana, y de Titu Cusi Yupanqui, Felipe Guaman Poma de Ayala y el Inca Garcilaso de la Vega, del área andina. También en todos estos casos alude a la fortuna de estas crónicas en Europa y discute los aciertos y desaciertos de las ediciones contemporáneas de estos cronistas.

Un último apartado, breve, ofrece interesante información sobre algunas traducciones de clásicos castellanos a las lenguas indígenas americanas como Calderón de la Barca o Lope de Vega.

Si hay algo que demuestra esta monografía es que los estudios sobre traducción no pueden ignorar que el fenómeno interpretativo no se limita al traslado de los mecanismos de expresión lingüística de una lengua A a los de otra lengua B, sino que hay todo un sistema cultural implicado en dichos procesos (cf. Toury 1995)⁷. Aun así, no hay que esperar encontrar en la exposición de R.A.V. una propuesta teórica, metodológica o

⁷ Toury, Gideon, 1995. *Descriptive Translations Studies and Beyond*, Ámsterdam, John Benjamins.

analítica de alguno de los problemas u obras que discute en el libro. Incluso en las conclusiones R.A.V. articula el texto del apartado engarzando paráfrasis y citas de otros autores, de tal manera que el lector tiene la impresión de que todo el libro es una gran reseña de lo dicho acerca del título del volumen, un ambicioso estado de la cuestión. En este sentido, puede decirse que lo original del trabajo reside en la organización de la información, no en el contenido de esta, si bien sus lecturas le permiten argumentar que la traducción en la América colonial se asocia a varios conceptos metafóricos, que el mismo autor propone *motu proprio*, entre ellos el de la *(in)comunicación* y el de las *contradicciones de la época*.

No debemos esperar tampoco una reflexión acerca de la presencia o ausencia de material (meta)teórico sobre la traducción en esta época ni un análisis pausado de ningún texto que no haya sido referido como cita proveniente de alguno de los títulos que conforman la bien nutrida bibliografía de este libro⁸. Tal vez el carácter compilatorio de este trabajo sea culpable de que gran parte de las citas a las crónicas lleve como referencia solo el año de la edición referida y no, adicionalmente, la fecha original, dato que habría agradecido el lector. Con todo, este libro es sin duda una herramienta muy útil para los investigadores que quieran conocer las diferentes opiniones emitidas a lo largo de los siglos sobre el problema de la colonización española y su relación con la fundamental actividad traductora en América. La abundancia de subapartados facilitará enormemente al investigador localizar cualquiera de los temas tratados en el libro, así como el índice de voces y nombres propios al final del volumen. Este y otros méritos de la obra de R.A.V. la convierten en un material de gran valor para todos los americanistas.

Santiago del REY QUESADA

⁸ Se echan de menos, sin embargo, algunos trabajos de Wulf Oesterreicher, por ejemplo, que habrían venido bien en la exposición de algunos de los temas a los que R.A.V. se refiere (2000a. «Aspectos teóricos y metodológicos del análisis del discurso desde una perspectiva histórica: el *Coloquio de Cajamarca 1532*», in: J. J. de Bustos Tovar (coord.), *Lengua, discurso, texto: I simposio internacional de análisis del discurso*, 1, Madrid, Visor, 159-200. – 2000b. «Las otras Indias: estrategias de cristianización en América y en Europa, la lingüística misionera y el estatus del latín», in: J. L. Girón Alconchel / S. Iglesias Recuero / F. J. Herrero Ruiz de Loizaga / A. Narbona (ed.), *Estudios ofrecidos al profesor José Jesús de Bustos Tovar*, 1, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 421-438).

Occitan

François ZUFFEREY / Valérie FASSEUR (ed.), *Flamenca*, texte édité d'après le manuscrit unique de Carcassonne par François Zufferey et traduit par Valérie Fasseur, s.l., Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 2014, 638 pages.

Témoin unique d'un des rares textes romanesques de la littérature occitane ancienne à nous être parvenus, *Flamenca* n'est pas seulement un document littéraire exceptionnel, c'est aussi une mine pour les linguistes, avec notamment un nombre particulièrement élevé d'hapax et de formes rares. On ne peut juger de la présente édition sans prendre en compte le fait qu'elle s'inscrit dans la collection des «Lettres gothiques», ce qui imposait de sacrifier un tant soit peu aux rites de l'édition savante qui se prête moins bien (?) à une utilisation didactique : l'absence de glossaire en est la principale conséquence, ce qui rend d'autant plus précieux celui, admirablement construit et de plus indexé, que R. Manetti a pu donner en 2008 dans son excellente édition¹. On peut également constater l'allègement des références dans l'introduction et les notes, même lorsqu'elles figurent à leur place dans la bibliographie : ainsi, l'évocation du «calendrier de *Flamenca*» qui s'articule sur une construction en triptyque du récit, ne semble pas faire référence à l'article d'Abati ni à celui, récent, de J.-P. Chambon et C. Vialle².

Le nombre élevé d'études données dans la bibliographie, naturellement sélective, donne à comprendre la difficulté qu'il y eût à multiplier les références dans une collection qui vise un public aussi large que possible, où le milieu universitaire est plus spécialement visé. L'introduction n'en remplit pas moins parfaitement les promesses que l'on peut en attendre, donnant au lecteur les clés essentielles à la compréhension du roman, à son intérêt historique et littéraire, à la construction du récit et son rapport au lyrisme courtois, à ses sources ou du moins ses références, d'Ovide aux troubadours. Les auteurs prennent clairement position pour Namur contre Nemours, en s'appuyant sur la présence de deux formes asigmatiques, sur la toponymie du roman et la rime non équivoque *Namurs: escurs* (avec -s «inorganique»). V.F. va même jusqu'à convoquer avec humour la filiation littéraire courant de *Flamenca* à Proust en passant par la *Princesse de Clèves*, dans une démonstration stimulante où l'esprit du lecteur se laisse aller à méditer sur la fonction 'révélatrice' de la théorie oulipienne du plagiat par anticipation.

L'abondance des notes, souvent fouillées, vient apporter de nombreux éclaircissements sur le contexte historique, culturel et civilisationnel du roman ou la structure du récit, avec de nombreux commentaires linguistiques d'ordre lexicologique – étymolo-

¹ *Flamenca. Romanzo occitano del XIII secolo*, Modena, Mucchi, 2008. Nous aurons l'occasion de voir que les éditeurs ne rendent pas toujours justice à cette monumentale édition qui a tant apporté à l'élaboration du texte et à son étude linguistique. Un autre apport qui a marqué l'histoire éditoriale de *Flamenca* et qui ne transparaît pas pleinement dans la nouvelle édition sont les notes que Max Pfister a pu donner à l'occasion de son compte rendu de l'édition d'U. Gschwind dans *Vox Romanica* 38 (1979), 243-252.

² «Pour le commentaire de *Flamenca* (III). Nouvelles propositions concernant le cadre chronologique», *RLR* 114 (2010), 155-177.

gique en particulier –, paléographique, phonétique, morphologique ou syntaxique qui ouvriront au lecteur de nombreuses pistes de réflexion et de travail, comblant au passage ses éventuelles lacunes en matière ichtyologique avec un commentaire anthologique sur la vandoise à long museau [156sq.]³. La terminologie métapoétique est parfois longuement glosée [204sq. et 553], avec d'abondantes citations de P. Bec.

Le lecteur dispose ici d'une nouvelle édition de référence qui lui donne accès au texte occitan, scrupuleusement établi, dont l'interprétation lui est considérablement facilitée par une traduction fluide et élégante qui peut être lue pour elle-même, avec le souci de ne pas lasser le lecteur en rendant aussi vivantes que possible les scènes qui nous sont décrites et les dialogues qui ponctuent le récit. L'examen de la *scripta* et de la morphologie, naturellement plus succinct que celui de R. Manetti, confirme sans surprises les conclusions de Jakob Jud, fondées sur l'étude du lexique, quant à la localisation de la langue de l'auteur (rouergat), le copiste étant un Provençal vraisemblablement lié à la cour seigneuriale d'Aix, cette localisation s'imposant pour ainsi dire naturellement «en raison de la dimension culturelle française offerte par *Flamenca*» [110], ce qui ne nous dit rien de l'origine même du copiste. On peut toutefois relever un trait remarquable avec *sie·i* pour *si + i* (4294) où Z. note le «développement d'un *e* dans la séquence *ij* (comparable à *iu > ieu*)», également présent dans *nie·i* et dans *dieire*. Il faut ajouter que le développement dans le groupe *ij* entre morphèmes comme à l'intérieur des mots est curieusement exceptionnel dans la copie où l'on peut relever seulement, dans le texte édité, la rime de *brieus < BREVIS et rieus*, à ceci près que le ms. porte *br'eus* et non *brieus* (non signalé par Z.; voir éd. Manetti, note aux v. 7857sq.), ce qui signifie que *i* a été rajouté après coup, et *nieus* et non *rieus*, comme si la forme n'avait pas été comprise⁴.

Dans ses *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Z. notait, à la suite de Chabaneau, que le phénomène était attesté «d'une part en Languedoc occidental, et d'autre part en Nîmois et en Provence». Pour le Languedoc, on pensera au chansonnier *R* (*Recherches*, p. 109), où le phénomène semble essentiellement affecter *ij* au point de «constitue[r] l'un des traits dominants du chansonnier», contrairement à notre ms.⁵, et Z. précise que «l'évolution parallèle *ij > iei* est, quant à elle, bien moins représentée» (dans *R*); pour la Provence, on songera à *f*, qui semble présenter le même déséquilibre que *R* (*Recherches*, p. 209); pour le Nîmois enfin, on songera à *J*, pour lequel l'auteur notait: «Si nous n'avons trouvé aucun exemple de *iu > ieu* en position tonique ou non, l'évolution *ij > iei* est attestée par trois formes, avec un nombre élevé d'occurrences: *dieissessa*, *dieisses* et *dieissero*»⁶, soit pour le même verbe que *Flamenca*. Une note de l'auteur nous permet en outre de constater que cette même particularité semble

³ Cf. aussi F. Zufferey, «Les régionalismes dans les textes littéraires: une contribution à leur tradition manuscrite et à l'histoire culturelle», in: M. Glessgen / D. Trotter (ed.), *La régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, Strasbourg, ÉLiPhi, 2016, 298sq.

⁴ Voir en particulier la note de G. Borriero dans «*Salutz d'amor*». *Edizione critica del corpus occitanico*, éd. F. Gambino, Roma, 2009, 411sq.

⁵ On peut préciser que, entre morphèmes, on peut relever *quie·us*, *sie·us*, *nie·us*, *aquie·us*.

⁶ F. Zufferey, *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Genève, Droz, 1987, 190.

se retrouver dans la traduction provençale du roman de *Merlin*, avec le même verbe (*dieis, dieisson, dieisseron*), texte dont Z. dit qu'«il semble provenir d'une zone provençale englobant la marche nîmoise»⁷. Il est loin d'être sans intérêt de noter, à partir de la consultation de la COM, la présence de *dieisses* dans le chansonnier *M*, copié de main italienne, qui reflète au moins en partie le chansonnier de Miquel de la Tor compilé à Nîmes vers 1275: la forme se trouve en effet dans la tenson entre un Aimeric et un Peire qu'on identifie à Aimeric de Peguilhan et Peire Cardenal, *Peire del Puei, li trobador* (PC 8, 1: v. 24), connue de ce seul chansonnier⁸. On trouve en outre dans le chansonnier *T*, de main également italienne, la forme *dieises*, dans une pièce non lyrique de Peire Cardenal, *De paraulas es grans mercatz* (v. 20): ce texte aurait-il transité par la copie de Miquel de la Tor? Ne faudrait-il pas se tourner vers le Nîmois pour l'origine du copiste de *Flamenca*?

L'intrigue daterait pour sa partie centrale de 1234, partie qui tisse des liens subtils entre temps de la narration et temps liturgique. Quant à la composition du roman, la datation, fondée sur une référence héroïque, se trouve ici précisée d'un argument nouveau, avec l'allusion à la présence d'une relique *mout gloriosa* qui pourrait être le fragment de la Croix et l'épine de la couronne du Christ qui furent transportés à la chapelle castrale de Bourbon en 1287, soit peu avant la copie des *novas* (1300).

L'introduction donne également une description du manuscrit avec la localisation des lacunes, et énonce les principes d'écriture retenus par Z. pour l'établissement du texte. La bibliographie sélective qui nous est donnée est accompagnée de précisions pour ce qui est des éditions et traductions (en langues diverses), présentées selon l'ordre de parution, avec l'indication de leur éventuelle source et d'éventuelles retouches. Quelques compléments sont apportés en annexes : une note sur Bourbon «cadre principal du récit» [615sq.] avec un essai de reconstitution du château de Bourbon-l'Archambault au commencement du XVI^e siècle et des plans commentés de l'ancienne forteresse. Le volume est doté d'un index des noms propres et se clôt sur le tableau commenté de la structure en triptyque du récit.

La question du genre est naturellement soulevée, mais l'auteure (V.F.), pourtant consciente du fait que cette théorie «procède (...) de la rétroposition d'un caractère générique moderne sur des œuvres médiévales» [81], reprend l'idée reçue selon laquelle on aurait désigné par *novas* des récits courts à caractère romanesque, s'attachant à reconnaître de la brièveté dans *Flamenca*, une brièveté «réelle» mais qui «ne résulte pas d'une norme absolue», selon le mot de Zumthor, une brièveté qui «n'est pas question (...) d'étendue, mais de densité» [83]. Du fait de la polysémie du mot, *novas* pouvant aussi signifier “informations fraîches, nouvelles” (mais aussi bien “histoires, événements arrivant à qqn”, v. 5236), V.F. conclut que «l'auteur de *Flamenca* (...) anticipe sur l'ambiguïté, constitutive du genre de la nouvelle au moment où elle émerge en France,

⁷ *Op. cit.*, p. 197, n. 296; rien n'est dit en revanche du traitement de *iu* (de fait, on ne l'y trouve pas, tant sous la forme habituelle *iu* que sous la forme triptonguée *ieu*, mais il ne faut pas oublier que ce fragment ne remplit que deux folios, contre quatorze pour le chansonnier *J*).

⁸ On y trouve aussi *dieisseras* dans une tenson échangée entre Rofian et Izarn (PC 425,1: v. 18), autre *unicum* de *M*.

entre la désignation du genre littéraire et sa matière » [84]. L'expression *a mas novas torn* montre pourtant de façon irréfutable que *novas* ne réfère pas à l'œuvre intitulée *Flamenca* qui mêle récit, commentaires et digressions, mais à l'histoire (aux aventures) qui s'y trouve(nt) racontée(s). Nous ne croyons pas davantage que « le terme de *novas* signifie une attitude neuve à l'égard de la matière ancienne » [91]: tout au plus pourrait-on voir dans la motivation du nom le fait de désigner une œuvre d'imagination où l'auteur entend bien faire œuvre nouvelle, œuvre dont la matière, dans *Flamenca*, n'a rien de particulièrement ancien, l'aventure étant supposée remonter à un demi-siècle avant sa relation.

On pourrait naturellement discuter tel ou tel point de la traduction dont l'auteur expose honnêtement les principes dans un plaidoyer plein d'élan pour une restitution vivante qui a dû affronter bien des difficultés, de l'abus de la répétition qui n'est guère au goût moderne à l'incertitude des hapax, dûment discutés en note. Nous aurions pour notre part quelques regrets à exprimer.

Got (7223) se trouve ainsi rendu par « Septimaniens », préféré, nous dit-on, à « Languedociens » « pour préserver au mieux la valeur stylistique de ce ‘mot-souvenir sentant l’érudition’, bien que soit perdu le caractère percutant du monosyllabe ». Mais plutôt que ce nom quelque peu pédant dans ce contexte, « Goths », qui n'avait sans doute rien d'érudit à l'époque, n'aurait-il pas justement mieux convenu pour désigner ces « chevaliers du Bas-Languedoc septimanien, auquel le souvenir de la domination wisigothique resta longtemps attaché » ? L'expression n'en eût été que plus exacte et la note simplifiée, en évitant les connotations dont feu Georges Fraîche a entaché le mot savant préféré par la traductrice.

On a également bien des difficultés à admettre que Guillaume de Nevers « se faisait appeler Wilhelm » en bourguignon, malgré la note de justification qui l'accompagne [238]: la forme moderne « Villierme » qui s'y trouve mentionnée eût par contre, parallèlement à « Guillaume », parfaitement convenu en déroutant moins le lecteur que cette forme si ostensiblement germanique, d'autant que la tournure *se faisait appeler*, décalquée de l'occitan, donne le sentiment d'une volonté de Guillaume de se voir ainsi appelé plutôt que « Guilhem »; le tour impersonnel s'impose ici: « Les gens l'appelaient Villierme », car il est d'usage à l'époque d'appeler les gens par la forme locale de leur nom.

Dans leurs notes, par ailleurs, les éditeurs prennent parti pour le prophète dans l'identification du Daniel *que saup gran ren* du v. 1709, sans naturellement négliger la polémique relative à ce point d'interprétation, mais en négligeant le fait que Jaufre Rudel pouvait être désigné comme *En Rudell* par Guiraut de Cabrera, comme l'a justement rappelé R. Manetti, même si dans ce cas la particule honorifique est utilisée. Les éditeurs pensent que la référence se fonderait en fait sur l'aptitude de Guillaume, qui *sap (...) pron d'agur e pron de sort*, à donner réalité à ses songes, mais qu'est-ce qu'une semblable référence ferait dans ce portrait d'un personnage courtois, juste après qu'on eut indiqué que Guillaume savait *plus que nuls joglars*? La comparaison vient en effet après qu'il a été dit que Guillaume connaissait mieux que les jongleurs le répertoire lyrique (déclinant *chansons, lais, descortz, vers, serventes et autres cantars*, liste qui n'est pas sans rappeler l'étalage interminable de *l'ensenhamen* au jongleur, de Guiraut de Cabrera, justement), et le passage s'insère dans une longue description du héros comme représentant les qualités courtoises qui sont traditionnellement associées aux chevaliers

de son rang (soit, en plus de la beauté et de la richesse, largesse, courage, force et habileté dans les combats et à la chasse, séduisant et de bonne compagnie); que viendrait faire ici le modèle d'un prophète dont le nom n'est pas même convoqué pour assurer quelque rime ? En quoi un prophète peut-il être retenu simplement comme modèle de grand savoir, et est-ce bien l'image que nous donne le personnage de Guillaume ? C'est du reste plus de 80 vers en amont que le savoir de Guillaume se trouve évoqué, en lien avec l'étude des sept arts libéraux, juste après son portrait physique. La mention à Daniel clôt plus précisément un paragraphe de douze vers (marqué d'une petite majuscule initiale ornée) consacrée aux divertissements, des tournois au chant, et les trois suivants sont consacrés à la libéralité de Guillaume, à commencer par celle dont il gratifie ses hôtes en en faisant profiter les jongleurs, les amis de Dieu et les *compainons de son ostal*. Si la glose du *Pater* du ms. de Dublin peut faire allusion au don de divination du prophète⁹, la consultation des tranches 1 et 2 de la COM montre que celui-ci n'est jamais évoqué dans les textes proprement littéraires que pour avoir affronté l'épreuve du lion (Peire d'Alvernhe, Pujol, *Guilhem de la Barra, Jaufre, Vida de Sant Honorat*) ou pour avoir tué le dragon (Peire Vidal), Peire de Corbian évoquant simplement la figure du prophète dans son *Thezaur*: on n'y trouve aucune référence à un quelconque pouvoir sur la matérialisation des songes. Daniel ne pourrait-il pas être un confrère de l'auteur de *Flamenca* qui n'aurait pas eu la même chance de voir si peu que ce fût de son œuvre conservée ? Rappelons que, après avoir évoqué les largesses de Guillaume dont les jongleurs bénéficient, l'auteur du récit ne manque pas de lui comparer celles de son propre patron, le *seners d'Alga*, lançant un plaisant appel à sa générosité en se mettant en scène sous le nom de Bernarde, cette fois avec la particule (*-N Bernarde*).

Face au ms. unique du récit, Z. applique un principe d'intervention minimale. Il fait figurer à leur place les initiales ornées du ms., même s'il en conteste la pertinence (v. 879) ou la position (v. 387, 2304). Les critères retenus pour amender le texte du manuscrit qui sont précisés dans l'introduction peuvent parfois sembler contradictoires : c'est ainsi qu'il accepte à la rime la «disharmonie morphologique due à des formes hypermarquées» (*atain: sos compains [css]*) mais qu'il a «rajouté un phonème ou un morphème manquant quand la rime l'exigeait» (*entresein<s> [crp]: teinz [crp]*) : Z. accepte ainsi les segments parasites introduits par le copiste (*s* de *compains*), sauf dans les cas de fautes simples (il supprime ainsi la flexion dans *ereubutz [crs]: salutz [crs]* du ms., v. 6735sq.), mais pas ses omissions de segments, qu'elles soient imputables à un *lapsus calami (conor<t>: fort)* ou qu'elles résultent d'une faiblesse ou de l'amuïssement des marques casuelles.

On n'en trouve pas moins des interventions qui semblent contredire ce principe : pourquoi corriger *alinatz [css]: format<z> [css]* dans l'exemple donné [111], mais pas *desplazer [css]: sers [css]* (1459-1460) ou *semblans [crp]: pantaisan [p.pr. rapporté au sujet]* (2959sq.) ? Z. ne semble pas considérer comme ambiguë la question du nombre lorsque les deux valeurs sont acceptables, et il n'apporte alors pas même de correction si la rime exige l'une plutôt que l'autre (c'est le cas de *desplazer* cité plus haut, interprétable à la rigueur comme un pluriel ; voir aussi *a lur talen: .v. cenz* 523-524).

⁹ Voir E. Riparelli, «La «Glose du *Pater*» du ms. de Dublin : description, histoire, édition et commentaire», *Heresis* 34 (2001), 77-129 ; p. 84 : *Per ço yo esgardavo en la vision de la noit e ve vos: en las nivolas del cel aisi com lo fill del ome venia e pervenc entro a lo Ancian dels Dias; e porteron lo en lo esgardingament de tuy.*

Quant aux rimes altérées qui résultent de l'application du principe d'intervention minimale, Z. estime que «le lecteur peut aisément les rétablir en apprivoisant les habitudes du copiste» [111], ce qu'on veut bien croire pour le type *plus*: *chascuns* ou même *dimenegue*: *clergue*, si tant est que quatre occurrences disséminées dans ce long texte puissent créer une habitude, mais qui ne peut qu'échouer devant des rimes telles que *joc*: *luec, voill*: *orgueill, soin*: *luein* ou *uil*: *doil, acuilla*: *despueilla* de l'interprétation desquelles il n'est rien dit dans l'examen linguistique. Il faut parcourir les notes de bas de page pour relever la remarque suivante: «La rime de *lucs*: *jocs* ne permet pas de déterminer si c'est l'auteur ou le copiste qui est responsable de la réduction du *ue* à *u* (*luecs* > *lucs*) face à la graphie conservatrice *jocs* pour *juecs*» [431].

Rien n'est dit du traitement de l'alternance *n/m* qui se prête à des traitements plus ou moins cohérents et sujets à discussion. Z. corrige en effet systématiquement *m* en *n* final devant consonne autre que bilabiale, soit *bem, rem, som, nom* et *tam*, en *ben, ren, son, non* et *tan*: cette correction se justifie apparemment du caractère exceptionnel de ces emplois. Mais Z., auquel on reconnaîtra le mérite de le signaler dans son apparat critique, résout en *m* le titulus des nasales en fonction de l'environnement droit devant *p*:

- *bē* est ainsi restitué en *bem* devant *pagatz* (3738)
- *ē* en *em* devant *pes* (1889)
- *mō* en *mom* devant *pro* (3620)
- *nō* en *nom* devant *par* (163), *puesc* (1099, 1736), *po<c>* (1678), *paregues* (1760), *pens'* (2721), *pot* (2724), *penses* (3791) etc.

Ces corrections sont beaucoup plus difficiles à défendre puisqu'on trouve aussi bien, dans le texte établi par Z., *ben par* (73), *ben prop* (78), *ben pagat* (989), *en ben apenre* (1758), *ben pauc* (3993, 4614) etc.; *en pres* [pour *pretz*] (138), *en preiso* (869), *en plus* (1275), *en pasmaso* (2157) etc.; *mon pron* (4866); *non pris* (275), *non porta* (287), *non puecas* (774), *non plora* (1005), *non parles* (1382) etc. Le maintien de *ans* pour *ams* au v. 6118 se justifie encore moins, puisque la forme prête à confusion et que l'on a *m* partout ailleurs, y compris dans *ambas* et *ambdos*.

Si nous avons bien compris la démarche de l'éditeur, les principes d'ecdotique affichés, liés à la situation particulière de cet *unicum*, accordent la priorité aux leçons du ms., à moins d'une corruption évidente du texte, avec semble-t-il un facteur correctif lié à la volonté de désambiguiser d'éventuels homographes. Nous nous demandons dans ce cas s'il était bien opportun de procéder à certaines corrections automatiques dans le cas de particularités qui semblent bien caractériser la langue du copiste, à commencer par les flottements relatifs au voisement des consonnes (voir infra, note aux vers 4181sq.) ou, peut-être, la tendance au sigmatisme relevée par R. Manetti (éd. cit., p. 58 et 67)¹⁰ dont témoignent *esguillosa* (4455), *adesme* (4875) ou *garesma* (7177) pour *erguillosa, aderme* et *carerma*. On peut également s'interroger sur la métathèse relativement fréquente qui affecte la séquence finale *cs*, commutée en *sc*, ainsi que celle, certes moins fréquente, de *tz* en *st* (voir infra, note au v. 4578).

Ce souci de conserver le plus possible les leçons du ms. peut avoir des conséquences bénéfiques, l'éditeur trouvant moyen de sauver divers passages de la copie remaniés par

¹⁰ L'éditrice n'en 'rectifie' pas moins les formes en question.

ses prédécesseurs, comme au v. 1162 qui a donné lieu à l'invention d'un mot-fantôme, *flamencha* 'toison', enregistré dans le FEW: ms. *flamenchæspirat* «avec *n* corrigé en *ir* et *c* exponctué», d'où la lecture nouvelle *flameir espirat* 'un flambeau attisé'; ou au v. 1502, où le copiste a raturé le premier des deux *si* consécutifs, *nieis si si descaus* se laissant interpréter comme *Ni eis si descaus*, ce qui rend inutile la solution de Lewent, *nie il si descaus*¹¹; ou encore au v. 6894 le maintien de l'ordre des mots dans le ms. peut se justifier, l'auteur ayant très bien pu écrire *pren*, et non *prenc*, au vers précédent. Z. réhabilite parfois des interprétations qu'on avait abandonnées comme au v. 392 (*Aici con li borzes estan*, avec *estan* i.pr. 3^e pl., selon l'interprétation de Lewent). Il justifie également de nombreuses formes du ms. rejetées par les éditeurs précédents, telles que *vouques* (7986) qu'il rattache à un inf. non attesté *vougar* < *vÖLVICÄRE, 'tourner'. Ceci étant, les améliorations apportées par les éditeurs précédents sont naturellement le plus souvent intégrées, aux côtés des quelques conjectures contestées, et de nouvelles conjectures sont introduites de façon tout à fait judicieuse comme aux v. 6589sq., *pius: saborius* au lieu du *purs: saboros* du ms.

Ces interventions ne vont pas toujours sans quelque audace interprétative : dénonçant justement la différence d'aperture dans *ab leis: meseis* dont s'accordent pourtant ses prédécesseurs, Z. défend une lecture *apleis* au v. 1073, ce qui donnerait littéralement «Il a l'impression que quiconque parle de harnais/d'attelage doit le faire sur le champ», voyant dans *apleis* une métaphore sexuelle, rendue par «rapports». La conjecture *dejos m'ateis* pour ms. *de iosta leis* 4045 n'a du reste pas d'autre motivation que ce problème phonologique, le pronom y rimant avec *eis*. Or, le pronom, qui se trouve rarement à la rime chez les troubadours, se trouve associé uniquement à des formes en [e] chez Rimbaut d'Aurenga : à *mezeis* au sein du couplet, mais aussi à *creis, pareis, freis, leis* (LEGES), *si feis, s'espreis, adreis, destreis* etc. dans les autres couplets, dans PC 389, 36; à *pareis, neis* (adv.), *creis, mespreis, leis* (LEGES), *destreis* dans PC 389, 37; l'auteur provençal de l'*Évangile de l'Enfance* rime *leys: meteys*¹². G. Santini qui a étudié cette question dans la lyrique des troubadours et prend en compte la tradition manuscrite qui évite parfois ces combinaisons, relève aussi la rime de *lei* avec *coindei, gabei, dompnei* etc. chez Raimon de Miraval, dans PC 406, 12, invoquant l'alternance *līei(s)* ~ *lei(s)* supposée par Crescini¹³. Dans l'*Ensenhamen de la jeune fille*, v. 503, le gascon Amanieu de Sescas rime *lieys: autrieys* (déverbal d'autrejar). Le périgourdin Arnaut Daniel l'emploie par contre dans PC 29, 1 avec de nombreux mots en [e] (*pieis* [adv.], *foreis* [i.p. 3^e], *demieis, sieis*) mais on trouve aussi, relégué dans le dernier couplet, une forme réputée en [e] (*encreis*). Quelle était la situation dans le Rouergue à l'époque de *Flamenca*? Le copiste provençal aurait-il altéré ces rimes?

¹¹ On remarquera que R. Manetti avait retenu dubitativement cette dernière interprétation pour sa relative coïncidence avec *nie-i* que nous avons commenté plus haut, relative parce que la dialèphe la rendait effectivement suspecte : *nie il* compte en effet pour deux syllabes, *nie-i* pour une seule.

¹² *Vangeli occitani dell'infanzia di Gesù. Edizione critica delle versioni I e II*, éd. G. Giannini et M. Gasperoni, Bologna, Pàtron, 2006.

¹³ G. Santini, «Questioni linguistiche e testuali a margine del *Rimario* dei trovatori», in : *La lirica romanza del Medioevo. Storia, tradizioni, interpretazioni*, Padoue, Unipress, 2009, 139-153 ; ici p. 141sqq. V. Crescini, *Manuale per l'avviamento agli studi provenzali*, Milan, 1926, 9.

Z. déclare opérer les réparations nécessitées par la correction de la mesure des vers. C'est ce principe, sans doute, qui lui fait adopter systématiquement l'élation graphique même lorsque le ms. ne l'effectue pas («*e l'autr'embrassa*» pour *ela autre embrassa* 7278), si ce n'est devant une ponctuation interne forte qui ne modifie pourtant en rien le traitement métrique («*Al dimenegue. Adonc no·s tenc*»¹⁴ 4318). Ce choix implique le refus d'envisager la possibilité d'une synalèphe, qui se trouve parfois suggérée par l'utilisation de «*l'e dans l'a*»: *bellæ polida* (1994), *e la caræl fron* (2184), *leuæ seina* (2118), même s'il est d'autres emplois de ces lettres siamoises¹⁵. C'est par contre en contradiction avec ce principe qu'il maintient systématiquement les *dimenegue(s)* que le copiste a substitué aux *dimergue(s)* de l'auteur, y compris à la rime¹⁶. Il n'intervient ailleurs que pour «élimin[er] des traits phonétiques ou morphologiques qui pouvaient susciter des malentendus» (*vengutz* pour *vencutz*, *leis* pour *lui* et réciproquement etc.) On se serait donc attendu qu'il rétablisse *l's* double de *causa* (2199) ou de *cauzas* (797) 'chausses', comme il le fait pour *baizar* (573) 'rabaisser'.

Nous ferons à présent en complément quelques remarques plus ponctuelles.

Nemur(s). Cherchant à expliquer pourquoi le copiste n'a pas écrit *Namur(s)* avec un *a*, Z. pense que le copiste est sans doute «responsable de la substitution de *e* à *a* devant la nasale»: «En effet (...) le copiste a fortement tendance à substituer *a* à *e* devant nasale en position contretonique ou dans les proclitiques», ce qu'on retrouverait dans *Jovanic*, pour *Jovenic* < *JOVINIĀCUM* [27sq.]. Passons sur le fait que, dans *Nemur(s)*, c'est précisément l'inverse qui se produit, beaucoup moins fréquemment, et le plus souvent en position posttonique, selon l'apparat critique:

- *autra] autre* (4472, 5545, 5546, 7136)
- *frucha] fruche* (462)
- *peira] peire* (3384)
- plus *cambra] cambre* (6398) selon R. Manetti, absent de l'apparat de Z
- ailleurs dans *al] el* (473), *L'autr'apellet] Lautrepellet* (1395), *maneja] meneia* (2153), *anal[s] enals* (2793)

Remarquons tout d'abord que, si la substitution de *a* à *e* se remarque assez souvent dans l'apparat critique, elle est loin d'être limitée aux contextes visés par Z., comme nous allons le voir. D'autre part, le premier de ces contextes – devant nasale – est parfaitement ambigu, car la substitution qu'on y observe ne correspond en rien à «l'alternance *en/an* propre au copiste» relevée ailleurs par Z. [600, n.], alternance qui n'est au demeurant guère établie en dehors de la préposition *entre* (10 occ. selon le glossaire de R. Manetti) et telle ou telle occurrence des composés ou dérivés qui l'utilisent (*antremans*,

¹⁴ L'auteur devait donc faire ici une dialèphe: *Al dimergue. Adonc nos tenc*, avec *gue* en 4^e position.

¹⁵ Nous n'ignorons pas que cette lettre double se retrouve pour *e* seul dans *corraiæ* (3363, à la rime), *nostræ causit* (5525), où Z. restitue le *e*. Le grattage du *e* d'autre dans *ela autre embrassa* montre bien par contre que l'élation s'imposait dans le contact du même au même.

¹⁶ Le copiste a cependant conservé *dimergues* au v. 1417.

antreforcs, antremet, antreseinz, antresenhat(z), antressegna, antretan)¹⁷: dans *Nemur(s)* (comme dans *Jovanic*), on est en syllabe ouverte, non en syllabe fermée, et la nasale est par conséquent l'attaque de la syllabe suivante. Si l'on met de côté le cas de *antre* ainsi que celui de *tan* pour *ten* (5293) «par anticipation de *certan*» [448], l'alternance est en fait plutôt rare. Un relevé des cas parmi les leçons rejetées permet même de constater que la nasale n'est alors pas particulièrement concernée, et de plus qu'elle y ferme alors toujours la syllabe¹⁸:

- (1) dans des proclitiques: *se] sa* (644), *l'en] lan* (1179), *e be-il les] abeilles* (1877), *qu'en] quan* (4992), voire *que·m] quam* (3549) où le copiste se corrige lui-même («avec *a* exponctué et *e* sur la ligne»)
- (2) en position prétonique: *blesmada] blasmada* (5656), *anforsa* (7356)
- (3) en syllabe tonique: *levera] leuara* (1018) où le copiste se corrige également («avec le premier *a* corrigé en *e*»), *leujeramen] leuiaramen* (5255)
- (4) en syllabe posttonique: *querre] querra* (80), *mande] manda* (3713). Le problème de la forme *Nemur(s)* adoptée dans *Flamenca*, que Z. met sur le compte du copiste, demeure donc entier, d'autant qu'elle est constante, au contraire des altérations recensées.

128: Z. récuse le *farienost* du ms., considérant que le sujet implicite (*negun baron*) doit être au singulier, éditant *fari'ost*. Mais s'il est vrai que la synthèse ne se vérifie qu'à la 3^e pers. pl. (*fariu* chez l'auteur), on ne peut oublier que l'emploi de *negun* est subordonné à la négation du verbe recteur de la proposition principale, et l'on peut voir dans le présent vers une indépendante: *Non sai (...) negun baron (...) / Qu'a cesta cort non venga tost; / Plus volontiers non farien [pour fariu] ost*, «Je ne connais (...) aucun baron qui n'accourrait bientôt à cette cour; ils préféreraient plutôt ne pas s'acquitter de leur service d'ost.»

415: Z. donne *Kalendor* (ms. *Icalendar*) comme un régionalisme «étendu à l'Est du domaine d'oc de part et d'autre du Rhône, et au domaine francoprovençal (FEW 2/1, 81b)», ce qui nous éloigne grandement du Rouergue: la forme, hors rime, serait ainsi imputable au copiste. R. Manetti, p. 60, ne trouve la forme en *ao*. que dans la *Dietetica* tirée de l'*Epistola Aristotelis ad Alessandrum*, déjà notée par Levy, transmis par deux mss., l'un narbonnais, l'autre catalan, ce que confirme la consultation de la COM3.

467: il n'y a aucune raison de maintenir *tains* (prétérit 3^e pers.) – que R. Manetti appelle une «*forma-mostra*» – à la rime (avec *sofrais*), irrégularité que Z. ne signale ni ne commente. Anglade affirmait certes à propos des verbes en *anher*, *onher* et *enher* que les formes avec *n* auraient existé (*Grammaire*, p. 307), mais Appel, dans sa *Provencalische Chrestomathie*, p. xxxii (non xxiii), à laquelle il renvoie, n'en signale pas un seul cas, Anglade ayant dû confondre avec le part. passé.

¹⁷ Le phénomène est accidentel pour la préposition *en* (4 occurrences). *Ans* (153), particule fléchie pour *Ens*, est plus vraisemblablement une erreur du peintre, comme le pense Z.

¹⁸ Nous écartons le cas de *autres] autras* (7134) qui peut éventuellement être imputé à une confusion morphologique.

536: il n'y a pas enclise (*no-i a*), mais proclise, comme l'indique du reste le ms.: *nōiac*, soit *non i ac* en deux syllabes¹⁹, ce qu'a bien vu R. Manetti, et avant elle Chabaneau; voir p.ex. dans la COM1 l'octosyllabe *non i aura negun, brun ni bag* (PC 364,8: 15). Voir aussi notre note au v. 7265.

1175sq.: selon les éd., *retroencha* et *Flamencha* ne constituerait qu'une rime pour l'œil, ce qui est tout de même difficile à admettre dans un contexte graphématisé aussi instable que cette copie (celui de l'auteur aurait-il été plus stable?): à quel organe s'adresserait la rime *boca: tocha?* ou celles de *joc: luec, dimenegue: clergue, cereiras: aceias, Archimbautz: enclauz, antre sas dens: pren?* En effet, s'il n'y a pas lieu de contester que l'adaptation d'afr. *retro(u)enge* a donné une forme en [tša], éventuellement en [tsa] [109], on ne peut exclure une altération comme on en trouve chez Guilhem de Berguedan qui déforme *merda* pour rimer le mot avec *Berga: retroencha* serait ainsi une façon d'annoncer *Flamenca*. On ne saurait non plus négliger la rime *Aurenza: Proenza* d'Azalais de Porcairagues, dans un couplet certes problématique (PC 43,1). On ne peut surtout ignorer que l'auteur de *Flamenca* commet quelques rimes approximatives, telles que *miellers: piegers* (1275sq.) ou *destrecha: freja* (4181sq.), mais aussi *seinal: fail* (859sq.) et *captenemen: m'en tein* (1049sq.) dont l'irrégularité n'est pas signalée. Z. parle du reste lui-même, p. 109, de rime «imparfaite».

1333: Z. accepte la rime *Mes: vers*, et V.F. traduit *los motz ni:l's> vers* par «les élucubrations». Cette hypothèse d'une part repose sur la possibilité que *Metz* ait eu un *e* ouvert (ce que suggérerait nous dit-on sans façon une forme picarde telle que *Mies*), d'autre part implique ni plus ni moins «une réduction de l'affriquée dans *Metz > Mes* et une simplification de *rs > s* dans *vers*», ce qui n'est pas défendable dans la mesure où l'auteur de *Flamenca*, justement, rime toujours *rs* contre *rs*, sans parler du fait qu'Archambaut ne passe pas pour un poète. L'hypothèse de Manetti, non exposée, paraît beaucoup plus adaptée dans le contexte: *Non escriurian los motz ni:l's> ves/ Ni las captenensas que fes/ En Archimbautz...,* avec *ves* pour *vetz*, au sens de “attegiamenti strampalati” (cf. Lv 8, 718sq.). Si l'éditrice italienne ne la retient pas, c'est en raison de la séquence de quatre vers monorimes que cette solution produirait: *Mes – ves – fes – ves* ‘fois’, mais de telles séquences se présentent bel et bien ailleurs, à savoir aux v. 5443-5446 (*dialetica – arismetica – musica – fesica*), séquence que l'éditrice refuse il est vrai²⁰, et 6211-6214 (*sospeissos – enujos – nos – nos* ‘non’), sans parler de possibles lacunes qui pourraient peut-être expliquer les unes et les autres.

1688: «cavals] cauals avec u provenant d'un l anticipé» ne nous est pas compréhensible.

1877: la correction *e be·il les* (pour ms. *abeilles*) est de Chabaneau; si la correction «s'impose», ce n'est pas parce que *les* vient de LICET, mais parce que cela rend le vers compréhensible tout en assurant la rime.

2861: comme les éditeurs précédents depuis Meyer, Z. voit dans *si·o* une synalèphe («synérèse»), réduction qu'il rapproche des désinences de 3^e pers. pl. en *iu* de l'imparfait et du conditionnel de l'auteur de *Flamenca*, soit donc une diphtongue décroissante en [sieu]; mais ne pourrait-il s'agir plutôt d'une diphtongue croissante en

¹⁹ L'usage est de ne pas noter la proclise par synalèphe.

²⁰ Manetti pense que la prononciation des deux premières formes devait être «qualcosa come *dialèga: arimèga*».

[s]o] ? Nous ne trouvons dans la COM que ce vers incertain de Ponson, tiré du chan-
sonnier *f: e si o fa ja Dieus non li ho perdon* (PC 381, 1: 24)²¹.

3511: le vers manquant n'offrait pas nécessairement «une rime en *ug*», pour appeler *brug* qui n'est jamais que la forme laissée par le copiste; il pourrait aussi bien s'agir d'une rime en *ui* ou en *ut*, puisque le mot se trouve ailleurs à la rime sous les formes *bru* (3210, avec *lui*) et *brut* seulement (7334, avec *tut*).

3687: Z. rapproche la variante asigmatique d'*Isengris* (*Aengris*) de la chute de la consonne intervocalique (maintenue par le copiste) dans les formes (reconstituées) *baia*, *cereias* ou *gleia* exigées par la rime (*baisa*: *aia*, *cereiras*: *aceias*, *gliesa*: *Eia*)²². Mais s'agit-il vraiment de la même chose ? Dans le premier cas, la chute intervient entre deux syllabes atones, non dans une transition prosodique aussi contrastée que le passage de la tonique à la posttonique, où la chute ne provoque du reste aucun «hiatus secondaire», les toniques concernées étant portées par le sommet d'une diptongue décroissante, dégageant un yod de transition dans l'effacement de la consonne.

4181sq.: la rime isolée *destrecha*: *freja*, selon Z., «révèle une tolérance exceptionnelle de l'auteur face à l'opposition sourde/sonore, qui peut-être retenue comme un trait dialectal (Rouergue, Quercy, Albigeois, Toulousain)» [109sq., n. 1]. Il en rapproche des formes rencontrées en dehors de la rime (ms. *alaiet*, *coiatz*, pour *alachet*, *cochatz*, à quoi on ajoutera *cachutz* pour *cazutz* 1255 ou *adreiamen* 4231²³), mais force est de reconnaître que ces formes sont plus vraisemblablement dues au copiste qu'à l'auteur. Il convient en effet de rappeler ici la fréquente confusion des graphèmes *c(h)/g* dans la copie au point que Meyer en avait souligné la singularité²⁴, mais que l'éditeur a systématiquement censurée. Le phénomène se rencontre surtout en position initiale: on trouve ainsi, parmi les leçons rejetées, *Gar*, *garesma*, *carlanda*, *gascu*, *gasta*, *gastia*, *gausir*, *cap*, *cōfanō*, pour *Car*, *carerma*, *garlanda*, *cascu*, *casta*, *castia*, *causir*, *gap*, *gonfanon*; à l'intervocalique, relevons *agaba*, *aqest*, *conquist*, *encanar*, *esgolas*, *esclai*, *marcha*, *uengutz*, pour *acaba*, *aguest*, *conquist*, *enganar*, *escolas*, *esglai*, *marga*, *vencutz*²⁵. La confusion relative au voisement se retrouve du reste occasionnellement pour d'autres occlusives: *galobs*, *bobles*, *sempla* et *trob* (5001), pour *galops*, *pobles*, *sembla* et *trop*, ou encore *pen*, «avec *p* corrigé en *b*» (809); *comdat*, *draps*, *dueilla*, *mandel* et *tor* pour *comtat*, *traps*, *tueilla*, *mantel* et *d'or*, voire *adreissi* pour *atressi* (3428). L'auteur ne connaît pas une telle confusion, sinon, comment expliquer que ce trait n'est qu'une fois attesté à la rime sur plus de 8000 vers ? Le terme de tolérance exceptionnelle nous paraît inapproprié: il s'agit d'une rime approximative parmi d'autres.

4294: sur le rapprochement du développement d'un *e* dans la séquence *ij* «comparable à *iü* > *ieu*» dans *sie-i*, *nie-i* et *dieire*, on aurait attendu un renvoi à la note de Chabaneau dans *RLR* 14 (1878), 116sq., à propos d'un texte provençal de 1378, sans parler de la note bien documentée de G. Borriero citée plus haut, n. 3.

²¹ Meyer donné en référence édite en fait: *Essi o fa...*

²² Le copiste ne connaît que la graphie *gliesa*.

²³ Cf. *adreitament* 4236 (à la rime).

²⁴ Voir les relevés de R. Manetti, éd. cit., p. 50-52, et ses commentaires.

²⁵ Voir aussi *gcarestiosa* (6236) «avec *g* exponctué».

4404: *faratz* est plus vraisemblablement une faute du copiste, malgré l'emploi de *auratz* à la rime, puisque l'auteur lui préfère clairement *auretz*, rendu par *aures* dans la copie (six occurrences attestées par la rime).

4578: il faut signaler la rime apparemment imparfaite de *vist* – rendu par un subj. passé («vous ayez vue») – avec *trobairis* (la substitution de *s* à *tz* est fréquente chez le copiste). Comme l'a bien noté R. Manetti, qui laisse cependant la forme en l'état, il s'agit d'une métathèse qu'on retrouve ailleurs, comme dans *est* pour *etz*, mais tout aussi bien dans *tost* pour *totz*, que Z. amende régulièrement (2923, 4694)²⁶. Le maintien de la forme suscite un malentendu en raison de la confusion possible entre la 2^e pers. du sing. et celle du pluriel du parfait, même si Marguerite vouvoie sa maîtresse (la commutation des formes est commune dans la poésie lyrique).

4826: Z. propose de corriger *utizis* (+ 1) du ms. en *utzis*, d'OTTIUM, plutôt qu'en *vizis* “vice” (Meyer), sans discuter – ni même mentionner – l'émendation proposée par Chabaneau en *vilzis*, “avili”. On peut du reste se demander si le sujet elliptique de la proposition attributive (*Ans es ...zis e quais mort sap*) est bien *repaus*, comme on le conçoit habituellement, ou si ce n'est pas plutôt *l'home si letras non sap*, ce qui conviendrait parfaitement avec la lecture de Chabaneau, mais pas avec celle de nos éditeurs.

5019: *soleilla* est traduit par «soleille», la note indiquant qu'il faut voir là un substantif féminin au motif que, pour surpasser le couple formé par la lune et le soleil, les deux héros doivent être à égalité. Mais cette interprétation, qui est aussi celle que retient Manetti, se heurte à différents obstacles, outre que le verbe *solelhar* est bien attesté au contraire de ce substantif artificiel. C'est en effet oublier que le soleil est *ses par*, comme le dit l'auteur de *Flamenga* (523) lorsqu'il lui compare l'héroïne, parce qu'elle surpasse les autres femmes par sa beauté et son éclat; c'est oublier que *Flamenga* se trouve ailleurs qualifiée d'*autre soleilz* au masculin (3132), par comparaison à l'astre du jour; c'est oublier l'inégalité des amants qui apparaît peu avant notre vers: Guillaume se trouve ainsi doté par Marguerite de qualités d'intelligence et d'ingéniosité qui en font le gardien du secret de l'amour des deux héros (5011-5015). C'est surtout oublier que le couple idéal n'est pas encore formé: *El mon non aura tal pareil,/ Negeis la lune ni-l soleil*; aujourd'hui, dans l'attente de cette union, *El es soleilz e vos soleilla*, «Il est soleil et vous fait resplendir», comme le soleil fait briller la lune, ou comme cette *clardatz* mystérieuse, qui, prenant le relais d'un soleil défaillant, ensoleillait d'amour Bernart de Ventadorn²⁷.

5279: la substitution de *li dis*: «*Pren l'i*» à *li descobri* est audacieuse, même si elle permet d'introduire ces paroles récurrentes dans la journée du 29 juin: ces paroles auraient tout aussi bien pu prendre place dans la lacune d'au moins quatre vers que supposait Chabaneau pour rendre compte du problème syntaxique qu'est censée résoudre cette conjecture.

²⁶ Le copiste commute plus volontiers encore la séquence *cs* ou l'inverse, que Z. rétablit systématiquement: *Adonsc* (5928) et *luesc* (1328), que Z. amende en *Adoncs* et *luecs*; *amisc* (6027), *risc* (1225, 1463, 5926, 6548) amendés en *amics*, *rics*; ; inversement, *pocs* (5073), amendé *posc*, *pucs* (5039, 5078) ou *puecs* (4547), amendés l'un et l'autre en *puesc*.

²⁷ I. Zamuner voit certes dans *soleilla* (ms. *soleia*) d'un *salutz* anonyme (PC 461,90) un *senhal* «Soleille», mais elle reconnaît dans sa note que rien ne s'oppose à y voir le verbe (*Salutz d'amor*, éd. F. Gambino *et al.*, Salerno Editrice, 2009, 696sq.).

5779: la correction *dreissa* ne s'imposait en rien (même si le copiste ne donne ailleurs le radical que sous la forme *dreiss-*).

6064: Z. adopte le principe de transcription appliqué par C. Brunel dans son *Supplément aux Plus anciennes chartes*, consistant à maintenir «le redoublement de *s*, plus rarement de *l* (exceptionnellement de *f*), dans des unités graphiques faisant intervenir un monosyllabe antéposé ou postposé», en interposant un tiret [111]. N'aurait-il pas été justifié d'étendre ce principe au redoublement du *n* que l'on observe dans le *ennaut* du ms. qui pourrait être rendu par *enn-aut*, sur le modèle de *Ell-a* pour *El a*, plutôt que *en naut* (voir Meyer, *enn aut*)²⁸? Et la lecture adoptée par Z., et l'explication donnée de la variante *naut* pour *aut* «par une mécoupage dans la locution *en aut* > *e naut*, suivie d'une agglutination du *n*», apparemment empruntée à Ronjat, s'accordent mal du fait que les seules attestations connues (du moins de nous) de la locution sont tardives, avec cinq occurrences dans les tranches 1 et 2 de la COM, toutes dans des mystères rouergats du xv^e siècle²⁹, et une occurrence dans la COM3 (encore inédite), à savoir dans la version du ms. de Zurich du *Nouveau Testament vaudois*, postérieur à 1491³⁰. On ne manquera pas de remarquer que *naut* est absent de *Flamenca* dans tous les autres emplois du mot, adjetivaux, adverbiaux ou nominaux, avec *aut*, sinon *auta* dans la séquence non agglutinée *en auta voz* (7993).

6159: sur l'inutilité de corriger *papiejar* en *pepiejar* (ce à quoi seule Gschwind procédaient), un renvoi à la note très argumentée de R. Manetti n'eût pas été inutile.

6307: la solution *seus es* est de Tobler.

6922: il faut lire *fen*, non *fein*, pour ms. *sen*. Le rétablissement du *i* marquant la mouillure ne se justifie que pour éviter une homonymie avec la conjugaison de *fendre*, puisque le copiste rend la palatale aussi bien par *n* que par *in* (ou *nh*) (cf. *sener*, inf. [890] ou nom [*passim*], *regana* 1045, *alinatz* 1589, *rossinol(s)* 2343 etc., et plus spécialement *fenera* 1197).

6987: il n'y a pas de raison d'appuyer *i* en enclose (*be-i ac*) plutôt qu'en proclise ; voir infra, note au v. 7265.

7015-7016: la rime fautive *gent: reten* ne s'attire aucun commentaire ; Bartsch (suivi notamment par Gschwind) substituait judicieusement *ben* à *gent*, solution certes *facilior* mais convaincante et en tout cas efficace que Manetti ne s'était pourtant pas décidée à retenir.

7265: la leçon du ms. *ben ia* est parfaitement correcte, à la forme du verbe près, avec synalèphe ; la lecture *be-i a<c>* de Z. est donc à corriger en *ben i a<c>*.

²⁸ Comme le note Z. dans un échange mené en amont de la publication de ce c.r., c'est à tort que R. Manetti, éd. cit., p. 380, signale la présence d'un point d'exonction sous la seconde haste du second *n*: les images numérisées en haute définition consultables à l'adresse <<http://occitanica.eu/omeka/items/show/4395>> ne présentent qu'une légère tache à la place indiquée.

²⁹ A. Jeanroy et H. Teulié, «L'Ascension: mystère provençal du XV^e siècle», *Revue de philologie française et provençale* 9 (1895), 81-115; A. Jeanroy et H. Teulié, *Les Mystères provençaux du quinzième siècle*, Toulouse, Privat, 1893.

³⁰ C. Salvioni, «Il Nuovo Testamento valdese, secondo la lezione del Codice di Zurigo», *Archivio glottologico italiano* 11 (1890), 1-308, à la p. 74, l. 26 («en (n)aut»); datation, p. 3sq.

7337: la rime *antre sas dens: pren* aurait dû susciter une remarque; l'auteur aurait pu employer un singulier collectif, comme l'a suggéré Lewent en son temps (*entre sa den*); voir la note de R. Manetti.

7566: dans *non fon grans l'esclaus* (Archambaut entre discrètement dans la salle de réception), Z. considère qu'il faut comprendre 'bruit de pas' (trad. «entra sans bruit») plutôt que 'trace de pas'. Mais dans une réunion aussi animée, ou voit mal que le bruit de ses pas se remarquât: on dirait plutôt en français qu'il arriva discrètement, sinon sur la pointe des pieds, du moins pas à grandes enjambées, ce qui est compatible avec le sens propre *d'esclau*, 'trace de pas'.

8061: il nous paraît difficile de voir dans *bertresca* (corr. de Meyer pour ms. *bestresca*) une «variante métathétique» de **bretesca* alors que la métathèse est censée remédier à une difficulté de prononciation, non à en provoquer une nouvelle; on aurait plutôt dû, dans cette hypothèse, avoir *bertesca* ou *betresca*.

L'édition qui nous est proposée présente un apport indubitablement positif aux études sur *Flamenga*, en particulier par l'amélioration du texte en divers points problématiques, alliant ainsi avec bonheur et élégance les exigences d'une édition scientifique et les contraintes d'une collection à large diffusion tournée vers l'enseignement universitaire. Comme on l'aura vu, ce travail ouvre la voie à bien des commentaires et des réflexions, à commencer par les problèmes généraux que pose l'édition de ce genre de textes transmis dans une copie unique. Le changement même des choix éditoriaux amène en effet un nouveau regard sur le texte, invitant à approfondir l'étude de la langue du copiste comme de celle de l'auteur, et les nouvelles conjectures proposées, souvent judicieuses, ne manqueront pas d'être discutées.

Dominique BILLY

Français

Richard WALTEREIT, *Reflexive Marking in the History of French*, Amsterdam, John Benjamins (*Studies in Language Companion* 127), 2012, x + 223 pages.

La construction réflexive est une question classique de la grammaire française, ayant été étudiée abondamment tant en diachronie que du point de vue synchronique. Le présent ouvrage constitue néanmoins une contribution originale à cette problématique: il prend comme objet d'étude une famille de marqueurs réflexifs qui n'est abordée qu'incidemment dans les travaux récents sur la construction pronominale, à savoir le pronom réflexif non clitique *soi(-même)* dans son alternance avec les pronoms non clitiques *lui/elle(s)/eux(-même(s))*.

- (1) *Elle regarde autour d'elle / *autour de soi.*
- (2) *Chacun pense à soi-même / à lui-même.*

Du point de vue empirique, l'auteur relève trois changements majeurs quant aux conditions d'emploi de ces pronoms réflexifs de l'ancien français au français moderne : (i) le renforcement des contraintes d'emploi de *soi*, au profit de *lui*, ayant pour conséquence que le réflexif *soi* est en français moderne incompatible avec un antécédent à référence spécifique (ex. 1), ainsi que sa redistribution par rapport à la distinction argument versus adjoint ; (ii) l'émergence du suffixe *-même* au cours de l'histoire du français (ex. 2) ; (iii) l'apparition de l'emploi intensif du pronom *lui-même*, en redoublement par rapport à un syntagme nominal (ex. 3) :

(3) *Il a construit lui-même sa maison.*

À travers cette analyse du changement du marquage de la réflexivité, l'auteur vise à contribuer à une meilleure compréhension de la théorie du liage dans ses rapports avec la spécificité et la structure argumentale. Il cherche aussi à s'interroger sur le pourquoi du changement linguistique, non seulement dans le contexte de l'histoire du français mais aussi dans une perspective de linguistique générale.

Dans le premier chapitre, l'auteur expose la problématique ainsi que les hypothèses théoriques sur lesquelles s'appuie le travail. Le cadre théorique adopté est celui de la grammaire des constructions, qui s'inscrit à l'encontre d'une conception modulaire du langage, séparant syntaxe et lexique, et considère au contraire la grammaire comme un ensemble de constructions associant d'une manière conventionnelle une forme et un sens, à l'instar des unités lexicales. Selon R. Waltereit, la notion de construction ne s'applique toutefois pas à la manière dont les phrases s'agencent en un texte ou discours, les conventions grammaticales et les conventions régissant le discours étant fondamentalement d'une nature différente. Cette prise de position conduit l'auteur à exclure de son champ d'étude des phénomènes comme la continuité topicale, cruciaux pour rendre compte des relations de coréférence dans le discours, et à se borner au phénomène du liage, relation entre l'antécédent et son anaphore qui s'établit au sein d'une construction. L'auteur soulève aussi la question de savoir pourquoi les marqueurs spécialisés de la réflexivité, tout en étant non nécessaires, sont quasi universels. Une première explication proposée, fonctionnelle, est qu'ils permettent d'éviter l'ambiguité. La seconde explication s'appuie sur l'hypothèse qu'un prédicat transitif suppose fondamentalement que ses deux arguments sont disjoints du point de vue de leur dénotation et attribue au marqueur réflexif le rôle de contourner cette contrainte. Il est même possible de pousser plus loin cette hypothèse en admettant que le marqueur réflexif sature la position argumentale sans y associer un argument à proprement parler, et qu'il transforme ainsi le prédicat transitif ou binaire en un prédicat intransitif ou unaire (Seuren 1989)¹.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur définit les concepts clés pour son analyse. En premier lieu, il distingue entre anaphore grammaticale et anaphore discursive, étant donné que l'opposition entre *soi* et *lui/elle(s)/eux* peut être définie en ces termes. En second lieu, il s'attarde sur la notion de spécificité, le pronom *soi* étant corrélé à la référence non spécifique, même si l'alternance avec le pronom non réflexif est dans certains contextes possible. Il passe en revue différentes définitions, faisant intervenir respectivement l'état mental du locuteur et l'état mental supposé de l'allocataire (un SN indéfini est non spécifique si le référent est présenté comme non identifiable par le locuteur, cf.

¹ P. Seuren, 1989. «Notes on reflexivity», in: F. J. Heyvaert / F. Steurs (ed.), *Worlds behind words*, Leuven, Leuven UP, 85-95.

Hawkins 1978²), les phénomènes de portée (un SN indéfini est non spécifique si le quantificateur existentiel qui lui est associé est dans la portée d'un contexte 'opaque' cf. Lyons 1999, Ioup 1977³), les espaces mentaux (un SN indéfini non spécifique ne réfère qu'au sein d'un espace mental non réel, cf. Haspelmath 1997⁴), l'incorporation dans le prédicat verbal (le SN indéfini non spécifique fait partie du prédicat verbal, cf. Van Geenhoven 1998⁵). La dernière hypothèse s'avère en particulier compatible avec l'hypothèse que *soi* en tant qu'anaphore d'un SN non spécifique sature une position argumentale sans instancier un argument. L'auteur considère également le cas d'un glissement d'un SN non spécifique vers un SN spécifique, se reflétant par une reprise anaphorique par *soi* lors de la première mention et par un marqueur non réflexif par la suite. Dans une troisième section, R. Walterek présente la théorie du gouvernement et du liage de Chomsky (1981)⁶, dont l'un des principes est que l'anaphore au sein d'une proposition nécessite des marqueurs spécifiques de type réflexif. Montrant la circularité des explications proposées en grammaire générative et en linguistique fonctionnelle pour rendre compte de la contrainte du pronom réflexif, il reprend à son compte l'hypothèse susmentionnée de Seuren (1989), en la limitant strictement au prédicat transitif binaire et non ternaire : le prédicat transitif suppose que les deux arguments sont disjoints du point de vue de leur dénotation et motive ainsi l'existence d'un marqueur réflexif annulant cette contrainte. Il esquisse ensuite son hypothèse, qui s'appuie sur la distinction entre le liage, qui relève de la grammaire, et la coréférence, qui relève du discours. Le liage dont le marqueur est *soi* est une relation construite en grammaire qui relie une expression anaphorique à son antécédent au sein d'une même construction, cet antécédent pouvant être non référentiel. La coréférence, telle que la marque le pronom *lui*, est une relation construite en discours entre des référents. Cette hypothèse est appuyée empiriquement par le fait que *soi* est préféré dans le cas d'un antécédent implicite ou à référence non spécifique et qu'il est plus fréquent en poésie qu'en prose, le genre de la poésie impliquant rarement une structure discursive élaborée, alors que le pronom non réflexif est préféré quand l'antécédent est un SN pluriel non générique, la pluralité étant corrélée au caractère

² J. Hawkins, 1978. *Definiteness and indefiniteness. A Study in reference and grammaticality prediction*, London, Croom Helm.

³ C. Lyons, 1999. *Definiteness*, Cambridge, CUP; G. Ioup, 1977. « Specificity and the interpretation of quantifiers. *Linguistics and Philosophy* 1, 233-245. – Il est à noter que le phénomène de l'opacité ne conditionne pas seulement l'ambiguïté entre lecture spécifique et non spécifique et que d'autres ambiguïtés peuvent surgir en contexte opaque : l'opposition entre lecture attributive et lecture référentielle (K. Donellan) et l'opposition qui concerne la source de la description, pouvant correspondre soit au sujet du verbe d'attitude propositionnelle soit au locuteur (ex. *Marie veut épouser le garde champêtre, mais elle croit qu'il est instituteur*). C'est ainsi qu'un SN peut être dans la portée d'un contexte opaque sans néanmoins être référentiellement non spécifique. Pour une analyse détaillée des ambiguïtés liées à l'opacité, voir J. Fodor, 1964. *The linguistic description of opaque contexts*, PhD Thesis, MIT.

⁴ Martin Haspelmath, 1997. *Indefinite pronouns*, Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory, Oxford, OUP.

⁵ V. Van Geenhoven, 1998. *Semantic Incorporation and Indefinite Descriptions: Semantic and Syntactic Aspects of Noun Incorporation in West Greenlandic*, Stanford CA, CSLI.

⁶ N. Chomsky, 1981. *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.

référentiel du SN. En même temps, dans la lignée de certaines critiques de la théorie du liage, cette hypothèse implique que pronoms réflexifs et non réflexifs peuvent s'utiliser dans des contextes syntaxiques identiques, même si les mécanismes anaphoriques sont différents. Dans une quatrième et dernière section, l'auteur envisage l'hypothèse qui met en relation l'alternance *soi/lui* avec l'opposition argument/adjoint en montrant que la frontière entre arguments et adjoints n'est pas spécifiée au niveau du lexique verbal et que l'emploi du pronom réflexif *soi* n'est pas un test fiable pour isoler les arguments par rapport aux adjoints.

Dans le troisième chapitre, l'auteur expose les remarques des observateurs de l'usage sur l'alternance entre *soi* et *lui* (e.a. Bouhours, Vaugelas, Grevisse) ainsi que les résultats de recherche de plusieurs monographies (Warnecke 1908, Brandt 1944, Stéfanini 1962⁷) pour ensuite présenter ses propres résultats empiriques. Examinant d'abord le français contemporain, l'auteur observe des contraintes d'emploi différentes entre l'oral et l'écrit. À l'oral, l'emploi de *soi* est obligatoire quand le sujet est un pronom indéfini et il est facultatif quand le sujet est un SN indéfini non spécifique. Dans le registre écrit, les conditions d'emploi de *soi* sont moins nettes: quoique *soi* ait perdu globalement du terrain au profit de *lui* en tant qu'anaphore intrapropositionnelle au cours de la période du 16^e au 19^e siècle, son emploi reste néanmoins compatible avec un sujet nominal référentiellement spécifique en français contemporain. Qui plus est, la tendance à la baisse s'est légèrement infléchie au 20^e siècle par un accroissement de sa fréquence dans les contextes non anaphoriques (ex. *L'estime de soi est cruciale dans la formation de la personnalité*) et dans des idiotismes comme *aller de soi*, *soi-disant*. En s'appliquant à tester et à expliquer les hypothèses avancées dans les travaux antérieurs, R. Waltereit rend compte des tendances suivantes pour les sujets nominaux:

- (i) *soi* en tant que pronom réflexif, quand il se rapporte à un SN défini spécifique, traduit la perspective du sujet protagoniste (ex. 4), étant donné qu'il n'a pas de référence autonome mais ne fait que coïndexer, alors que *lui* implique la construction d'un référent discursif et tend ainsi à traduire le point de vue d'un observateur extérieur, par exemple le narrateur:
 - (4) *Agathe se prenait à douter de soi.*
- (ii) La tendance à trouver *soi* associé plutôt à des êtres inanimés serait due au fait que les animés et *a priori* les humains ont plus tendance à avoir le rôle de topique (cf. hiérarchie de Silverstein) et à entrer dans des chaînes de référents discursifs, construites par des relations de coréférence. Par ailleurs, il y a une corrélation entre topicalité et spécificité, alors que *soi* présente au contraire une affinité avec les antécédents non spécifiques.
- (iii) À partir du 17^e siècle, le pronom réflexif *soi* tend à céder la place à *lui* quand l'antécédent est un SN lexical, spécifique ou non spécifique, pour se cantonner à la reprise anaphorique des antécédents pronominaux non spécifiques (*on*, *chacun*). Cette tendance s'expliquerait selon R. Waltereit par le fait que les SN lexicaux, même non

⁷ R. Warnecke, 1908. *Die Syntax des betonten Reflexivpronomens im Französischen*, Dissertation, Univ. Göttingen; G. Brandt, 1944. *La concurrence entre soi et lui, eux, elle(s): Étude de syntaxe historique française*, Lund, Gleerup; J. Stéfanini, 1962. *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Paris, Ophrys.

spécifiques, entrent plus facilement que les pronoms indéfinis dans des relations anaphoriques et peuvent se convertir en SN spécifiques.

- (iv) Le pronom réflexif *soi* est sous-représenté quand le SN lexical est au pluriel, qu'il soit spécifique ou non spécifique, car le trait de pluralité, qu'elle soit distributive ou collective, requiert que le SN évoque un référent discursif et priviliege ainsi le pronom non réflexif *eux/elles*.

Quant au sujets pronominaux *on* et *chacun*, R. Waltereit observe que le pronom indéfini *on* sélectionne en tant que pronom anaphorique d'une manière systématique le pronom réflexif *soi*, car il a systématiquement une lecture non spécifique, contrairement à *chacun* qui peut avoir une lecture spécifique (ex. *chacun de mes enfants*). L'alternance entre *soi/lui* se rapportant à *chacun* n'est toutefois pas entièrement en corrélation biunique avec l'opposition entre référence non spécifique et référence spécifique.

D'une manière globale, ce chapitre montre comment *soi* régresse au profit de *lui*, mais tend à se maintenir dans des contextes compatibles avec son fonctionnement anaphorique, qui consiste à coïndexer plutôt qu'à référer. Il en résulte son affinité avec des antécédents dépourvus de référent spécifique. Ainsi s'explique aussi qu'il peut être choisi à la place de *lui*, même quand le sujet antécédent est spécifique, quand il s'agit d'évoquer la perspective du sujet protagoniste (cf. ex. 4, *supra*). Enfin, *soi* tend à se maintenir dans des expressions plus ou moins fossilisées.

Le chapitre 4 est consacré à l'opposition entre formes morphologiquement simples et formes renforcées par *-même*.

- (5) *Pierre_x portait de l'argent sur lui_{x/y}* / **lui-même*
- (6) *Pierre_x est fier de lui_{x/y}* / *lui_x-même*
- (7) *Pierre_x est jaloux de lui_{*x/y}* / *lui_x-même*

Alors que la présence de *-même* est indispensable pour marquer la réflexivité dans (7), elle est facultative dans (6) et exclue dans (5). Les travaux antérieurs portant sur l'alternance entre forme simple et forme renforcée ont souligné l'importance du type de prédicat: les prédicats dits 'extravertis' nécessiteraient le renforcement par *-même*, alors que les prédicats 'introvertis', naturellement compatibles avec un objet coréférent au sujet, s'en passeraient (Zribi-Hertz 1995⁸). Au vu de l'évolution décrite dans le chapitre 3, se pose néanmoins la question de savoir si l'émergence de la forme *lui-même* vient compenser le déclin du pronom réflexif *soi* en tant qu'anaphore d'un sujet à référence spécifique.

Comme le fait remarquer R. Waltereit, l'opposition morphologique entre forme simple et forme renforcée est orthogonale à celle qui oppose le pronom réflexif *soi* aux pronoms non réflexifs *lui/elle(s)/eux*, étant donné que les deux formes existent tant pour le pronom réflexif (*soi, soi-même*) que pour les pronoms non réflexifs (*lui, lui-même*). Un second élément important pour son analyse est la distinction entre la réflexivité associée aux arguments et la réflexivité associée au prédicat. L'hypothèse qu'il défend est que *-même* est un marqueur de réflexivité se rapportant fonctionnellement au prédicat, même s'il se présente morphologiquement comme un suffixe se rapportant à un argument exprimé sous forme de pronom. Ainsi l'opposition entre *lui* et *lui-même* dans des exemples comme (6) et (7) ne correspond pas à deux modes de construction de

⁸ A. Zribi-Hertz, 1995. «Emphatic or reflexive? On the endophoric character of French *lui-même* and similar complex pronouns», *Journal of Linguistics* 31, 333-374.

l'anaphore, mais conduit à distinguer deux types de prédicats, l'un réflexif sans argument référentiellement autonome (*lui-même*), l'autre non réflexif avec un argument qui peut être interprété comme coréférentiel au sujet (*lui*). Cette opposition résulte également en une différence quant à la structure informationnelle : *-même* se rapporte au prédicat et peut le mettre en focus, alors qu'il ne peut être utilisé dans le cas d'une mise en focus d'un argument, par exemple quand *lui* entre en contraste avec d'autres référents discursifs (ex. 8) :

- (8) *Pierre pense à lui /?lui-même et à ses proches.*
- (9) *Pierre pense à lui-même.*

Du point de vue diachronique, les principes de répartition de *lui* vs *lui-même* ne semblent pas avoir fondamentalement évolué entre l'ancien français et le français moderne.

C'est ainsi que l'auteur distingue deux types de réflexivité : la réflexivité prédicative associée à *-même* et la réflexivité argumentale dont le marqueur est *soi*. Les deux traits combinés donnent lieu à quatre modalités d'expression de la réflexivité : celle-ci peut être doublement marquée (*soi-même*), elle peut être explicitée uniquement en tant que réflexivité prédicative (*lui-même*) ou argumentale (*soi*) ou il peut y avoir coréférence sans marquage réflexif argumental et sans réflexivité prédicative (*lui* dans l'ex. 5). S'il est vrai que la notion de réflexivité prédicative associée à *-même* conduit à une réduction de la structure argumentale, on ne peut manquer de faire le rapprochement avec la réflexivité prédicative associée au marqueur *se*, également analysé comme opérateur réduisant le nombre d'arguments, d'autant plus que les deux marqueurs peuvent se combiner :

- (10) *Pierre se blesse lui-même.*

La différence entre les deux marqueurs de réflexivité prédicative concerne sans doute la structure informationnelle : contrairement à *-même*, le critique *se* ne peut fonctionner comme marqueur de mise en focus du prédicat.

Le chapitre 5 ne concerne pas strictement la réflexivité, mais plutôt l'emploi dit «intensifieur» de la forme renforcée *lui/elle(s)/eux-même(s)*. En s'appuyant sur les travaux de Siemund (2000)⁹, R. Waltereit distingue trois types d'emploi : (i) l'emploi adnominal fait intervenir un ensemble de candidats possibles en mettant le candidat désigné par le SN au centre et en soulignant sa supériorité hiérarchique (ex. 11') ; (ii) l'emploi adverbal ‘exclusif’ mobilise également un ensemble de candidats possibles en excluant tout candidat autre que celui désigné par le SN et il se paraphrase par ‘seul’ (ex. 12') ; (iii) l'emploi adverbal ‘inclusif’ suggère également un ensemble de candidats possibles en incluant dans cet ensemble le référent désigné par le SN et il peut être glosé par ‘aussi’ (ex. 13').

- (11) *La reine est venue.*
- (11') *La reine elle-même est venue.*
- (12) *Pierre a construit sa maison.*
- (12') *Pierre a construit sa maison lui-même.*

⁹ P. Siemund, 2000. *Intensifiers in English and German. A Comparison*, London, Routledge.

- (13) *J'ai lu le livre.*
 (13') *J'ai moi-même lu le livre.*

L'emploi adnominal est isolé sur une base syntaxique, à savoir sa contiguïté par rapport au SN auquel il se rapporte, même si l'auteur tend à considérer que certains emplois séparés du SN peuvent être considérés comme adnominaux (ex. 27, [171], ex. 30, [173]). Dans la perspective de la grammaire des constructions, il serait sans doute plus judicieux de considérer les différences positionnelles comme étant significatives. Quant à la distinction entre emploi adverbial exclusif et emploi adverbial inclusif, l'auteur montre qu'il est difficile voire circulaire de définir cette opposition à partir des propriétés sémantiques du prédicat et il propose de faire intervenir l'opposition entre le niveau du contenu et le niveau du contexte : l'emploi adverbial exclusif relève du niveau du contenu, étant donné que sa présence modifie les conditions de vérité de la proposition (ex. 12-12'), alors que l'emploi adverbial inclusif relève du niveau du contexte et a une valeur plutôt argumentative sans modifier les conditions de vérité (ex. 13-13').

La pertinence de la tripartition en trois valeurs d'emploi est mise en évidence par le fait que les trois emplois peuvent – certes, d'une manière quelque peu artificielle – se combiner au sein d'une même phrase et qu'ils apparaissent successivement au cours de l'histoire : l'emploi adnominal est attesté dès l'ancien français, l'emploi adverbial exclusif apparaît au 16^e siècle et l'emploi adverbial inclusif se développe à partir du 17^e siècle. R. Waltereit montre, en faisant intervenir des ‘bridging contexts’, comment l'emploi adverbial exclusif dérive par métonymie de l'emploi adnominal et comment l'emploi adverbial inclusif dérive à son tour de l'emploi adverbial exclusif.

Il est à noter que des langues qui ont un intensifieur exclusivement adnominal peuvent néanmoins aussi présenter l'opposition entre lecture inclusive et lecture exclusive. Le phénomène a été décrit par Bertocchi (2000)¹⁰ pour le marqueur d'identité latin *ipse*. En français, la lecture exclusive de *ipse* correspond à *lui-même* postposé au SN (14a), alors que sa lecture inclusive sera exprimée par *même* antéposé au SN, et donc sans pronom de reprise (14b).

- (14) a. *La reine elle-même a signé la convention.*
 b. *Même la reine a applaudi.*

R. Waltereit ne considère pas le cas de (14b). La prise en compte de cet emploi prénominal de *même* aurait sans doute permis de mieux cerner l'articulation entre l'emploi adnominal et les deux emplois adverbaux, exclusif et inclusif.

Le sixième chapitre s'interroge sur le pourquoi du changement linguistique : pourquoi le pronom spécialisé pour exprimer la réflexivité au sein d'une proposition perd-il progressivement du terrain pour laisser la place aux pronoms passe-partout de la 3^e personne ? Afin de répondre à cette question, R. Waltereit explore d'abord, dans une perspective plus générale, comment différentes théories linguistiques rendent compte du changement linguistique en fonction de leur conception de la nature du langage, y compris en synchronie, le paradoxe central étant le suivant: s'il est vrai que les langues fonctionnent parfaitement en synchronie, il n'y a pas de raison qu'elles soient sujettes à changement, alors qu'en réalité les langues changent constamment.

¹⁰ A. Bertocchi, 2000. « Ipse as an intensifier », *Papers on Grammar* 5, 15-30.

Dans le contexte de la grammaire générative, les causes du changement sont situées dans la périphérie du langage. Une première explication, notamment proposée par Lightfoot (2006)¹¹, impute le changement linguistique à une acquisition imparfaite de la langue maternelle, d'une génération à l'autre : la grammaire inférée à partir de la production linguistique des parents est reconstruite imparfaitement par les enfants. Aussi le changement linguistique est-il conçu comme accidentel et comme aléatoire. Une deuxième explication fait intervenir le contact des langues, à travers le bilinguisme individuel ou collectif, et la compétition qui en résulte entre deux systèmes grammaticaux. En troisième lieu, il a été proposé que le changement syntaxique consiste en une simplification structurelle lors de l'acquisition. Une dernière explication avance que la syntaxe, en tant que module central de la grammaire, résiste au changement et que si changement syntaxique il y a, il provient des modules plus périphériques de la langue comme la phonologie, la morphologie ou le lexique.

À l'opposé de la grammaire générative, les approches fonctionnelles considèrent le changement linguistique comme inhérent au fonctionnement de la langue. R. Waltereit examine successivement la théorie de la grammaticalisation, la «usage-based grammar», qui identifie la fréquence d'emploi comme facteur crucial pour l'émergence de nouvelles structures grammaticales, et enfin le modèle de la main invisible (Keller 1994¹²). Selon ce dernier modèle, un processus motivé en diachronie peut donner en synchronie un résultat dissocié de cette motivation initiale. D'une manière plus concrète, si le locuteur recherche à augmenter l'impact rhétorique de sa communication en surdimensionnant la force expressive de son discours par le choix d'une forme linguistique, l'emploi répété de cette forme linguistique pragmatiquement trop forte peut engendrer une perte de sa force pragmatique ou, pour reprendre les termes de l'auteur, engendrer sa «dévaluation rhétorique».

R. Waltereit s'inscrit à l'encontre de l'hypothèse de la fréquence d'emploi comme seul facteur explicatif du changement linguistique et retient au contraire la dévaluation rhétorique comme force motrice du changement linguistique, hypothèse qui avait déjà été évoquée par A. Meillet (1912)¹³:

Les langues suivent ainsi une sorte de développement en spirale : elles ajoutent des mots accessoires pour obtenir une expression intense ; ces mots s'affaiblissent, se dégradent et tombent au niveau de simples outils grammaticaux ; on ajoute de nouveaux mots ou des mots différents en vue de l'expression ; l'affaiblissement recommence, et ainsi sans fin.

La pertinence de cette hypothèse est illustrée par l'analyse de deux exemples d'une forme pragmatiquement marquée, faisant intervenir la subjectivité du locuteur, qui finit par devenir non marquée : la négation renforcée en français, qui combine le marqueur négatif *ne* et une expression de la petite quantité (*pas, mie, goutte...*), ainsi que la forme composée 'avoir + participe passé' en espagnol et en anglais, évoquant au départ le procès passé à travers le résultat au présent, et évoluant vers une simple valeur aoristique.

¹¹ D. Lightfoot, 2006. *How new languages emerge*, Cambridge, CUP.

¹² R. Keller, 1994. *On language change: The invisible hand in language*, London, Routledge.

¹³ A. Meillet, 1912. «L'évolution des formes grammaticales», *Scientia* 12, 384-400.

C'est donc à la lumière de cette hypothèse que l'auteur va analyser l'extension d'emploi de *lui/elle(s)/eux*, forme pragmatiquement forte, au détriment de *soi*. *Lui* est un marqueur au moyen duquel le locuteur effectue un acte de référence, contrairement à *soi*, qui ne fait que coïndexer avec un SN, même si celui-ci n'a pas de référent spécifique. La perte de la force pragmatique de *lui* a comme conséquence qu'il s'étend au détriment de *soi*, en cantonnant celui-ci aux anaphores à référence non spécifique. Par ailleurs, le choix entre *lui* et *soi* est analysé comme une instance de marquage différentiel de l'objet: l'emploi ‘abusif’ de la forme forte *lui* est à l'origine de son extension au détriment de *soi*. Cette analyse conduit à mettre en cause l'hypothèse répandue consistant à attribuer au pronom réflexif le rôle d'éviter l'ambiguïté référentielle.

Un des grands mérites de ce livre est d'avoir déniché et analysé en détail une question qui a largement été délaissée ou mentionnée seulement au passage dans les études récentes sur la réflexivité en français: son expression par les pronoms non clitiques *soi* et *lui/elle(s)/eux-(même(s))*. Il met ainsi en lumière comment pronoms clitiques et pronoms non clitiques ont divergé au cours de l'histoire du français. En effet, comme le souligne l'auteur, la coréférence avec le sujet peut dans le domaine des clitiques seulement être exprimée par le pronom réfléchi *se*, alors que dans le domaine des non clitiques, le pronom non réflexif *lui* a acquis au cours de l'histoire une place croissante dans l'expression de la réflexivité. Ce manque de correspondance paradigmatique entre *se* et *soi/lui* nous ramène ainsi par une autre voie à la question souvent soulevée du statut de *se* réflexif par rapport à la structure argumentale du verbe.

On soulignera deux qualités majeures de cette monographie:

- L'étude empirique est menée avec rigueur, à la fois dans une perspective quantitative et qualitative, avec une attention philologique pour l'interprétation des faits de langue, en particulier dans l'étude diachronique de l'alternance entre *soi* et *lui* (chapitre 3). L'auteur a aussi l'honnêteté intellectuelle de faire état des données empiriques qui ne confirment pas d'une manière claire les hypothèses avancées, en cherchant à faire avancer l'analyse à partir de ces faits problématiques.
- Sur le plan théorique, la réflexion est appuyée sur des bases très solides. L'auteur passe en revue et fait dialoguer entre eux les travaux consacrés aux concepts d'analyse majeurs mobilisés dans son analyse comme la spécificité et la théorie du liage (chapitre 2). Il en fait de même avec les hypothèses sur les mécanismes du changement linguistique (chapitre 6). Ces états de la question sont très bien informés et sont des modèles du genre.

La force argumentative de cette étude résulte de l'alliance de ces deux qualités: l'auteur ne reprend pas telles quelles les hypothèses théoriques aujourd'hui en vogue pour rendre compte du changement linguistique, mais il les confronte avec les faits de langue qu'il a relevés et il évalue dans quelle mesure elles permettent d'une manière adéquate de rendre compte des faits observés. C'est ainsi qu'il fait avancer nos connaissances non seulement sur son objet d'étude, mais qu'il explore également la pertinence des concepts d'analyse qu'il utilise et, surtout, qu'il nous offre une vision critique très éclairante sur les hypothèses en vigueur sur le changement linguistique.

Le texte est dense et son cheminement reflète en partie celui du chercheur qui résout progressivement les énigmes qui se présentent au cours de sa recherche, en pratiquant le va-et-vient entre théorie et faits empiriques. C'est aussi la richesse et le côté stimulant de

ce livre de permettre au lecteur d'accompagner un chercheur chevronné dans ce processus de découverte, en partageant ses hypothèses ou en les examinant parfois au contraire avec un regard critique.

Anne CARLIER

Camille MARTINEZ, *L'Orthographe des dictionnaires français. La construction de la norme graphique par les lexicographes*, Paris, Honoré Champion (Série LEXICA, «Mots et Dictionnaires» n° 22), 2012, 648 pages.

Au moment où resurgit le débat sur la réforme de l'orthographe française, il est utile de pouvoir disposer d'ouvrages comme celui-ci, qui permettent de voir de manière objective et précise les mécanismes à l'œuvre dans le changement orthographique. Il s'agit de la version publiée de la thèse de doctorat que Camille Martinez a soutenue en 2009, et qui, se fondant sur un corpus d'éditions successives du *Petit Robert* et du *Petit Larousse* parues entre 1997 et 2008, proposait un questionnement à la fois sur la place des dictionnaires généraux de ce type dans la société, et sur le rôle des lexicographes dans le changement linguistique (et plus particulièrement orthographique). L'ouvrage, de 648 pages, souffre des défauts habituels des thèses publiées en l'état: longueurs, redites, démonstrations parfois laborieuses. Cependant, le style est alerte et agréable, et la présentation matérielle est irréprochable.

Le volume se compose d'une introduction [9-23], de cinq chapitres de longueur inégale (*La Fabrication du dictionnaire* [25-73], *Les Informations orthographiques dans les dictionnaires* [75-117], *Le Changement orthographique* [119-65], *Description classificatoire des changements orthographiques relevés dans les dictionnaires* [167-505], *La Lexicographie de l'orthographe entre description des usages et instauration d'un système* [507-96]), d'une conclusion [597-605], de deux index (mots et notions, noms propres [607-18]) et d'une bibliographie de 24 pages [621-44]. Un index de graphies ayant fait l'objet de commentaires aurait été également le bienvenu.

C'est le chapitre 4, *Description classificatoire des changements orthographiques relevés dans les dictionnaires*, qui constitue l'essentiel du corpus de travail: 15 éditions du *Petit Robert* (PR) et 15 éditions du *Petit Larousse* (PL) publiées entre 1997 et 2011 (au total, plus de 56 000 pages) à travers lesquelles Camille Martinez a traqué et répertorié, méthodiquement, tous les changements intervenus entre une édition et la suivante. Il faut dire ici que le titre du chapitre est quelque peu trompeur, car beaucoup de types de changements relevés (changements de genre, changements intervenus dans les commentaires) ne relèvent pas *stricto sensu* de l'orthographe.

Le lecteur aborde ce chapitre de 338 pages, à l'aspect austère, avec une certaine appréhension. Cependant, il s'en dégage des détails passionnants et révélateurs. Cette enquête permet notamment d'identifier de manière précise les zones du système graphique où règne le plus grand flottement: les noms déposés (294 changements relevés), la francisation des pluriels de certains noms d'emprunt (123 changements) et certains types de mots composés. On apprend, par exemple, qu'il y a une grande variation dans la graphie à la fois du singulier et du pluriel de certaines locutions figurées présentant deux

noms en apposition (du type *camion diesel* ou *argument massue*), écrits avec ou sans trait d'union. La question se pose alors du statut grammatical de ce type de séquence : s'agit-il ou non de mots composés ? Si cette question n'est pas tranchée, les nombreuses retouches apportées par les éditions successives du PR et du PL indiquent que les lexicographes y sont sensibles, et tentent d'y apporter davantage de précision, au moyen de remarques au sujet du pluriel ou de l'usage du trait d'union [240].

La section qui concerne les changements intervenus dans le traitement des majuscules et des petites capitales est également source d'histoires insoupçonnées, révélatrices du poids des facteurs matériels dans la fabrication des dictionnaires. Entre l'édition du *Petit Robert* de 2006 et celle de 2007, les majuscules d'une soixantaine de noms disparaissent, en raison d'un changement typographique qui écrase la distinction entre majuscules et capitales [243]. L'édition suivante, celle de 2008, répare ces coquilles, avec une exception notable : celle de la majuscule au nom de *Dieu*. Des deux majuscules supprimées dans l'article *Dieu* en 2007, une seule est rétablie en 2008 ; l'autre sera rétablie en 2009, avec un temps de retard, pour disparaître de nouveau en 2011 [245sq.]. Ce traitement du nom de *Dieu* semblerait toutefois constituer une exception, puisque l'un des changements relevés par l'étude de C. Martinez est une tendance grandissante à mettre des majuscules aux noms des 'choses religieuses', toutes religions confondues (*le Coran, le Grand Pardon, l'Arche Sainte...* [248]).

Ce travail minutieux permet également de mesurer précisément l'impact d'un certain nombre de recommandations émanant d'instances officielles, comme les Rectifications de l'orthographe de 1990 ou encore la féminisation des noms de métier. 60 changements relevant de ce dernier domaine sont répertoriés, surtout dans le *Petit Robert*, où l'introduction massive de formes féminines comme *vice-amiral, -ale, eurodéputé, -ée*, ainsi que des formes en *-eure* souvent assorties de remarques («*Docteur*. Au féminin on trouve aussi *docteure* sur le modèle québécois») serait due, selon C. Martinez, à l'engagement très fort de Josette Rey-Debove en faveur de la féminisation [316], le *Petit Larousse* étant plus timide à ce sujet. En ce qui concerne l'application des Rectifications de l'orthographe (1990), on constate également un traitement différencié entre le PR et le PL, le *Petit Robert* appliquant plus massivement et avec plus de cohérence les préconisations du rapport du Conseil supérieur de la langue française, auquel avait collaboré J. Rey-Debove. Cependant, les recommandations de 1990 sont inégalement suivies selon le type de modification graphique en question : s'agissant de l'accent circonflexe sur *i* et *u*, le nombre de changements est négligeable, ce qui amène C. Martinez à conclure que «les rares changements constatés [...] laissent à penser que ce point des Rectifications n'est pas du tout pris en compte par les lexicographes» [415], réticents sans doute à toucher à un secteur de l'orthographe ressenti comme «emblématique» (ce qui a été démontré récemment par le choix du slogan adopté par les opposants à toute réforme orthographique : «Je suis circonflexe»).

Au terme de sa démonstration, Camille Martinez aboutit [596] à la conclusion suivante : «Non seulement les dictionnaires ne sont pas d'accord entre eux, mais qui plus est, les éditions successives d'un même dictionnaire se corrigeant (ou se contredisent) mutuellement. *L'orthographe n'est décidément pas dans les dictionnaires*» (en italiques dans l'original).

C'est une conclusion qui est loin d'être inattendue, même si elle contredit, *a priori*, le sous-titre de l'ouvrage : «La construction de la norme graphique par les lexicographes»,

si on entend « norme » au sens de « forme graphique d'un mot considérée comme la seule correcte ». Même si les changements graphiques patiemment traqués ici ne représentent qu'une fraction des items recensés par les dictionnaires (les mises à jour des dictionnaires ne concernant que 0,5% environ de l'ensemble, et toutes les modifications ne portant pas sur l'orthographe), ils constituent la preuve que l'orthographe du français n'est pas tout à fait monolithique : non seulement elle change, bien que marginalement, avec le temps, mais elle ne présente pas exactement le même visage d'un dictionnaire à un autre. En outre, les changements effectués ne vont pas toujours dans le sens d'une harmonisation ou d'une rationalisation : en raison sans doute du partage du travail, les mots relevant d'une même série situés à différents endroits du dictionnaire ne sont pas tous modifiés dans le même sens ; il y a des allers-retours, et, même si on peut observer des tendances qui vont dans un certain sens, les exceptions sont légion. « Il est difficile d'affirmer que les lexicographes mènent une véritable politique orthographique à l'échelle du dictionnaire » conclut C. Martinez [595].

Mais comment pouvait-il en être autrement, puisque, comme nous le montre l'auteur lui-même de manière très convaincante dans son premier chapitre, les dictionnaires 'du commerce' sont le travail d'individus et d'équipes œuvrant sous l'emprise de deux contraintes apparemment contradictoires : d'un côté, l'impératif qui tient de la stratégie marketing et qui consiste à remettre le 'produit' à jour aussi souvent que possible (une fois par an, les dictionnaires étant désormais 'millésimés'), en intégrant un minimum de nouveautés afin de justifier l'appellation de 'nouvelle édition' ; de l'autre côté, la difficulté de toucher à un objet fortement calibré, contraint par des protocoles d'édition stricts et par un nombre de signes à ne pas dépasser. Cependant, si le processus matériel qui permet l'intégration de certains éléments nouveaux moyennant l'évacuation de certains autres est décrit avec beaucoup de détail [45-56], on ne sait pas toujours quelles sont les raisons qui motivent la suppression de ces éléments : leur caractère désuet ? articles trop longs, ou mal rédigés ? Camille Martinez préfère parler de « dictionnairistes » plutôt que de « lexicographes » [28], dont il semble approuver la démarche (« Nous ne tenons pas particulièrement à l'ingérence des linguistes dans la lexicographie d'entreprise » [15]) ; cependant, dans de nombreux cas, les décisions prises par ces « dictionnairistes » semblent relever de l'arbitraire et de la préférence personnelle. Et, en fin de compte, on comprend que le flottement orthographique soit admis, voire entretenu par les rédacteurs du *Petit Robert* et du *Petit Larousse* : cela constitue une marge de manœuvre, une variable d'ajustement sur laquelle on peut jouer pour avoir un produit constamment renouvelé, même si cette rénovation reste marginale. C'est toute la différence avec un dictionnaire comme celui de l'Académie française (souvent décrié ici, en raison de la lenteur de sa parution), qui s'efforce d'appliquer une 'norme' au sens de décisions lexicographiques cohérentes et réfléchies, mais qui ne dispose pas d'une diffusion suffisamment importante pour que cette norme puisse être imposée.

Cette étude date d'il y a une dizaine d'années – ce qui est peu, mais suffisant pour que la technologie galopante ait quasiment rendu désuètes ses conclusions. Elle se focalise sur les éditions papier du *Petit Robert* et du *Petit Larousse*, qui étaient à ce moment-là les principaux ouvrages disponibles dans le commerce et qui faisaient figure de référence : elles incarnaient une certaine 'norme', même si les conclusions de cette étude ne permettent pas de savoir si cela relève davantage de la simple représentation ou d'un usage effectivement suivi par l'ensemble des scripteurs. Cependant, le marché est beaucoup plus diversifié maintenant : les dictionnaires en ligne n'ont plus les mêmes

contraintes au niveau de l'unité-page, les mises à jour peuvent se faire plus fréquemment et sur un nombre limité d'items; en outre, on ne compte plus les site web, applications pour smartphones, dictionnaires et correcteurs orthographiques paramétrables, intégrés aux logiciels de traitement de texte les plus courants, et qui commencent à supplanter les dictionnaires papier.

Cette situation n'est pas sans rappeler celle d'il y a environ 500 ans: les progrès de l'imprimerie avaient alors rendu possibles la production et la diffusion à grande échelle de dictionnaires bilingues comme ceux de Robert Estienne, qui se voulaient, eux aussi, porteurs d'une norme. Face à la multiplicité des usages, une norme orthographique unique apparaissait comme quelque chose de souhaitable. Cependant, la technologie qui avait permis un tel développement, grâce à la possibilité de produire des exemplaires identiques en série, avait également permis une démocratisation de l'accès à l'écrit et avait enlevé le contrôle exclusif des moyens de production de textes à une poignée de lettrés. Lorsque la norme apparut enfin, incarnée dans un dictionnaire, il était déjà trop tard.

Susan BADDELEY

Stefanie FRITZENKÖTTER, *Das akadische Französisch an der Baie Sainte-Marie/Neuschottland/Kanada. Ausgewählte soziolinguistische, morphosyntaktische und lexikalische Aspekte in einem jugendsprachlichen Korpus*, Berlin, Erich Schmidt, (Studienreihe Romania 30), 2015, 318 pages.

La présente étude est basée sur un corpus oral de onze heures d'entretiens – que l'auteure a recueilli par ses propres soins en mars 2011 dans les régions de la Baie Sainte-Marie et de Pubnico (Argyle) en Nouvelle-Écosse – et sur un questionnaire de six pages destiné à éclairer l'arrière-plan sociolinguistique des participants et leurs attitudes vis-à-vis de leur(s) langue(s). Les participants étaient des lycéens de l'*École secondaire de Clare* à Meteghan, de l'*École secondaire de Par-en-Bas* à Tusket et des étudiants de l'Université Sainte-Anne (Pointe-de-l'Église et Par-en-Bas) ainsi que 18 autres étudiants et lycéens interviewés en dehors de ces institutions pour élargir la base de données. Abstraction faite de quelques remarques sur l'occurrence des phénomènes linguistiques en question à Pubnico, l'analyse linguistique se concentre entièrement sur les locuteurs de la Baie Sainte-Marie. Les enregistrements ont été faits en l'absence de l'enquêtrice : les jeunes étaient groupés par deux ou trois et avaient la tâche de discuter entre eux les questions présentées dans le questionnaire pendant vingt à quarante minutes sans savoir qu'il s'agissait d'établir un corpus linguistique. Même si le titre de l'ouvrage suggère que ce sont les traits acadiens qui se trouvent au centre de l'étude, ceux-ci ne sont présentés que d'une manière plutôt sommaire dans le chap. 5 [101-48], alors que l'intérêt central porte sur les phénomènes linguistiques induits par le contact entre l'anglais et le français (chap. 6, [149-276]).

Le présent ouvrage suscite de l'intérêt à plusieurs égards:

- (1) Une enquête sur le langage des jeunes à la Baie Sainte-Marie, dont la variété passe pour la plus conservatrice de toutes les variétés acadiennes [42, *passim*], donne des

éléments de réponse quant au maintien des soi-disant « archaïsmes » dans cette variété. De plus, comme les jeunes sont plus exposés que les générations antérieures, d'une part à l'influence de l'anglais, d'autre part – à travers le système scolaire francophone – à celle du français standard, on peut se demander si cette variété a en principe des chances de survie (cf. [17]). Dans ce contexte, une étude en temps réel devrait toutefois contribuer à déterminer si les jeunes conserveront leur façon de parler ou si, au contraire, leur recours aux anglicismes (notamment) n'est pas, du moins en partie, dû à leur âge et à un certain comportement vis-à-vis de leurs pairs.

- (2) La prise en considération des phénomènes de contact aide à évaluer le rôle de l'anglais dans cette région où, en comparaison avec le reste de la Nouvelle-Écosse, le français est encore le mieux enraciné.
- (3) L'intérêt porté au rôle de l'anglais permet la comparaison avec les études sur le *chiac* de Moncton (Nouveau-Brunswick), notamment avec la thèse de doctorat (non-publiée) de Perrot (1995)¹, dont le corpus comprend en outre un nombre comparable de participants. Les parallèles faits avec le *chiac* semblent confirmer la thèse de King (2008)² selon laquelle le *chiac* ne diffère pas essentiellement des autres variétés acadiennes en ce qui concerne les effets de contact avec l'anglais [14]. Mais l'auteure souligne à juste titre que l'acadien de la Baie Sainte-Marie n'est pas *un chiac*, «dans la mesure où une grande partie des phénomènes de contact suivent, à la Baie Sainte-Marie, les règles ou bien du français ou bien de l'anglais, alors que le *chiac* constitue, dans bien des domaines, un système autonome de ses langues sources» [281, traduction JM].
- (4) L'existence d'un système scolaire et universitaire francophone à la Baie Sainte-Marie soulève la question de savoir si une confrontation intense et à long terme avec le français standard contribue à augmenter l'insécurité linguistique des locuteurs, comme on l'a constaté, par ex., au Nouveau-Brunswick (Boudreau/Dubois, cf. [83]). Deux constats d'ordre différent montrent que ce n'est pas le cas à la Baie Sainte-Marie : les questionnaires font ressortir que les étudiants – qui ont été exposés plus longtemps à l'influence du standard – sont moins réticents à employer la langue standard que les lycéens [93]. Et d'autre part, ils se montrent en même temps plus fiers de leur variété, et les soi-disant « acadianismes » sont plus fréquents dans leurs productions que dans celles des lycéens.

Après avoir présenté l'objectif de son travail (chap. 1, [13-20]), l'auteure dresse le portrait de la situation sociolinguistique des Acadiens en Nouvelle-Écosse (chap. 2, [21-50]) tout en donnant aussi un aperçu historique sur la colonisation de l'Acadie [26-31]³. En comparaison avec les autres régions francophones en Nouvelle-Écosse (Pubnico, Chéticamp, Isle Madame, Pomquet), le statut particulier de la Baie Sainte-Marie est évident [44] : le français est encore (en 2006) la langue maternelle des deux tiers de la

¹ Perrot, Marie-Ève, 1995. *Aspects fondamentaux du métissage français/anglais dans le chiac de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada)*, Thèse de doctorat, Paris, Université de la Sorbonne.

² King, Ruth, 2008. «Chiac in context: overview and evaluation of Acadie's Joual», in: Meyerhoff, Miriam / Nagy, Naomi (ed.), *Social Lives in Language: Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities*, Amsterdam, Benjamins, 137-178, ici p. 137.

³ Les cartes [28, 31] reproduites dans ce chapitre sont malheureusement difficiles à déchiffrer.

population (65,8%) et le degré d'assimilation, qui s'élève à 4,9% contre 47,7% pour la Nouvelle-Écosse au total, est relativement faible ; la seule université francophone de la province est située ici⁴. L'étude de l'auteure montre pourtant que l'anglicisation a fini par atteindre également la Baie Sainte-Marie [50].

Suivent, dans le 3^e chap., des renseignements sur l'établissement du corpus et sur la méthode de transcription adoptée, à savoir la «transcription de travail semi-interprétable» selon Ehlich/Rehbein (*Halbinterpretative Arbeitsmethode*, HIAT) [51-60], qui concilie une bonne lisibilité avec la possibilité d'indiquer les données acoustiques et les actions para-verbales ou non-verbales. Quelques choix faits par l'auteure sont pourtant discutables : malgré l'absence de liaison avec [z] entre le pronom *ils* et la voyelle suivante – absence systématique dans cette variété –, l'auteure opte pour la graphie *ils* dans sa transcription : *ils avont* et *ils omettaient* [112] marquent donc une réalisation *sans* liaison, alors que, dans *i allont* [ib.] l'auteure fait clairement ressortir qu'un simple *i* a été perceptible dans l'enregistrement.

Au cœur du chap. 4 se trouve l'analyse des questionnaires, d'où il ressort que les jeunes forment leur identité acadienne principalement à travers la culture et la connaissance de l'histoire acadienne, mais la langue française est également considérée comme importante à cet égard, même si aucun locuteur n'y avait pensé spontanément avant de lire la question s'y rapportant [64sq.]. Pour caractériser la situation linguistique à la Baie Sainte-Marie, l'auteure forge le terme de *trilinguisme triglossique* :

- (i) le français acadien est la langue maternelle parlée dans la famille et, dans une certaine mesure, dans la vie de tous les jours (par ex. au magasin) ;
- (ii) le français standard est restreint aux institutions scolaires ;
- (iii) l'anglais – langue seconde de la plupart des jeunes et deuxième langue maternelle pour beaucoup – est le moyen de communication de choix entre les jeunes [164], la langue dominante à l'extérieur et la langue des médias qu'ils privilégient [74].

Les médias français sont jugés moins authentiques (car souvent post-synchronisés) et moins intéressants, et les jeunes ont même des difficultés à en comprendre la langue [76-80]. En ce qui concerne leur attitude vis-à-vis de leur façon de parler, les jeunes – les étudiants plus encore que les lycéens [94] – réfutent les termes de *bon* ou de *mauvais français*, considérant leur variété simplement comme «différente» [87] ; ils en sont même fiers [89] et ils considèrent que *parler bien*, c'est se faire comprendre par les autres [87sq.]. Malgré tout, les deux tiers d'entre eux voient le français comme moribond face à la dominance de l'anglais [95sq.].

Le chap. 5 [101-48] présente quelques acadianismes qui survivent dans la variété en question. L'auteure compare ses résultats avec une étude de Flikeid des années 1980 pour évaluer la vitalité de ces caractéristiques, dont certaines, sinon la plupart, ont pourtant été relevées dans d'autres parlers nord-américains ou même dans le français hexagonal dit *populaire*, comme l'auteure le fait elle-même remarquer, de sorte que leur caractérisation d'*acadianismes* semble douteuse (par ex. la forme des pronoms personnels *j'* +

⁴ L'auteure ajoute néanmoins qu'il y a «quatre petits campus à Tusket/Pubnico (Argyle), Halifax, Petit-de-Grat/Isle Madame et Saint-Joseph-du-Moine/Chéticamp» [43, traduction JM].

consonne, *t'*, *i/alle/a*; le pronom tonique *nous-aut'*, la phrase relative introduite par *que* «passe-partout», la double négation avec *pas jamais* etc., l'emploi du conditionnel après le subordonnant *si*, [105sq.]). À juste titre, l'auteure consacre plusieurs pages [107-11] au *je collectif*, encore vivant dans le groupe des étudiants pour exprimer la 1^{re} personne du pluriel (53,4%), alors que, chez l'immense majorité des lycéens, c'est *on* qui apparaît dans ce contexte (81,4%). Sont mentionnés aussi, dans ce chapitre, la particule de négation *point* [119-23], le choix catégorique de l'auxiliaire *avoir* dans les temps composés [138-140], la formation de la 3^e personne du pluriel avec la désinence *-ont/-iont* [124-29] ainsi que la formation des pronoms relatifs avec l'élément [sk] [116-18]. En revanche, d'autres particularités sont passées sous silence, telle la formation des pronoms interrogatifs, la particule interrogative *-ti/-tu*⁵, les conjonctions de subordination (comme par ex. *à cause que*, bien que ce dernier soit présent dans beaucoup d'exemples cités et mentionné dans un autre contexte plus avant dans l'étude, v. 248, note 269). À propos du subjonctif, on aurait aimé savoir quels sont les éléments qui déclenchent son emploi. L'auteure se contente de constater qu'il n'est pas mort [134] et qu'il est marqué notamment dans les verbes irréguliers. Pour ce qui est des périphrases verbales *être en train/en fait/après de* [136], des études antérieures (Wiesmath 2005, Pusch 2005)⁶ ont déjà montré qu'elles sont loin d'exprimer seulement «un procès en cours» en acadien, comme le présume l'auteure. Ajoutons qu'outre les caractéristiques morphologiques, cette dernière donne un échantillon de quelques «particularités lexicales», éléments du lexique acadien et – en partie – québécois, qui ont été repérés dans les interviews [140-47].

Dans le chap. 6, consacré aux phénomènes de contact de langues, l'auteure parle à juste titre des difficultés qu'il y a à distinguer les *emprunts* des cas d'*alternance de code*. À des fins pratiques, elle considère comme *emprunts* les mots qui apparaissent dans au moins deux interviews [158], tout en qualifiant les autres de *nonce borrowings* (pour esquiver la distinction entre emprunt et alternance de code) [159]. Dans la liste des lexèmes qui n'ont été relevés qu'une seule fois, dressée en annexe, on trouve pourtant de nombreux mots tout à fait courants dans d'autres corpus (par ex. Stäbler 1995, Wiesmath 2006, Hennemann 2014)⁷ et dont la qualification de *nonce borrowing* est partant très discutable (par ex. *drink, luck, bean, garbage, gadget, cake, frosting, slang, truck, fourwheeler*). Chiffres à l'appui, l'auteure évalue l'importance des anglicismes en les contrastant avec les synonymes vernaculaires ou standard⁸. Elle ne néglige pas non plus de discuter le degré et le mode d'intégration des anglicismes présentés. Pour évaluer l'ancienneté d'un anglicisme, elle a dépouillé les études de Starets, sous l'égide duquel, au début des

⁵ Cf. dans ce contexte, pour l'*Isle Madame*, Hennemann, Julia, 2014. *Le parler acadien de l'Isle Madame/Nouvelle Écosse, Canada. Cadre sociolinguistique et spécificités morphosyntaxiques*, Berlin, Erich-Schmidt.

⁶ Pusch, Claus D., 2005. «L'expression de la progressivité dans les français d'Amérique», in: Brasseur, Patrice / Falkert, Anika (ed), *Français d'Amérique: approches morphosyntaxiques*, Paris, L'Harmattan, 159-170; Wiesmath, Raphaële, 2005. «Les périphrases verbales en français acadien», in: *ib.*, 145-158.

⁷ Stäbler, Cynthia, 1995. *La vie dans le temps et asteur. Ein Korpus von Gesprächen mit Cadiens in Louisiana*, Tübingen, Narr; Wiesmath, Raphaële, 2006. *Le français acadien. Analyse syntaxique d'un corpus oral recueilli au Nouveau-Brunswick/Canada*, Paris, L'Harmattan.

⁸ Elle répond ainsi à une demande de King, *op. cit.* (2008, 152).

années 1980⁹, des enfants néo-écossais âgés de 7 à 12 ans ont été interviewés sur leur façon de parler; les anglicismes y sont également pris en compte (cf. aussi [18]).

Un sous-chapitre [201-10] est consacré aux verbes à particule anglaise – du type *HANG-er OUT* ou *couper OFF* –, ce qui est d'autant plus important que d'autres auteurs attribuent à ces formes un rôle primordial pour expliquer l'extension des constructions à préposition orpheline dans les variétés influencées par l'anglais (cf. par ex. King 2012 [2013]¹⁰). L'auteure ne mentionne pourtant pas cette théorie quand elle parle de ces constructions dans le contexte des calques [257-63], pas plus qu'elle n'entre de manière approfondie dans les discussions sur la distinction entre les constructions anglaises (*pre-position stranding*) et françaises (*préposition orpheline*) (cf. par ex. King 2012 [2013]).

Des observations intéressantes sont faites à propos de la particule *BACK* qui, à la Baie Sainte-Marie comme ailleurs en Acadie, a subi un processus de réanalyse sans pourtant que la variété en question soit allée aussi loin que le *chiac* qui a complètement remplacé le préfixe français *re-* par *BACK* dans toutes ses fonctions [210-18].

Quelques pages sont consacrées aux marqueurs de discours et connecteurs [227sqq.]. Ici, la prise en considération d'éléments suprasegmentaux aurait sans doute été fructueuse pour justifier la distinction entre les différents emplois des marqueurs. Dans le contexte des marqueurs *BUT*, *mais* et *ben*, il aurait été intéressant d'apprendre si *ben* peut, dans la variété en question, remplacer *BUT* et *mais* en tant que connecteur adversatif, tel que le constate Wiesmath (2006) pour le néo-brunswickois. Mais l'auteure relègue le marqueur *ben* entièrement dans le sous-chapitre sur *WELL*, dont il est également synonyme. Sous le titre un peu flou «D'autres connecteurs» on trouve quelques conjonctions de subordination – non identifiées comme telles – (*SINCE*, *AS LONG (que)*, *UNLESS (que)* etc.) ainsi que *AS* en tant que particule comparative. En ce qui concerne les éléments d'emphase *RIGHT/RIGHT NOW*, *WAY*, *MEGA*, *SUPER*, *TIGHT*, *PRETTY (MUCH)/THAT (MUCH)*, on aurait souhaité davantage d'informations par ex. sur les processus sémantiques à l'œuvre pour expliquer le sens de *WAY*, «beaucoup, beaucoup plus» [252]. Dans la présentation de *WHATEVER*, une distinction entre l'emploi en tant que particule (courant partout en Acadie) et l'emploi en tant que pronom relatif (présent seulement dans quelques parlers acadiens, cf. King 2012 [2013]) aurait été utile. Dans le chapitre sur les calques, des passages intéressants sont consacrés à la particule *comme*, notamment en tant que particule introductrice du discours direct à l'instar de l'anglais *to be LIKE* [263-72].

En ce qui concerne les constructions à préposition orpheline, l'auteure a sans doute raison de qualifier l'anglais de «catalyseur» [262sq.] pour en expliquer la haute fréquence et l'extension à des contextes inconnus en français hexagonal. En revanche, l'observation selon laquelle dans la variété en question les prépositions faibles, *à* et *de*, apparaissent dans ces constructions, aurait mérité davantage d'attention, car cela a été observé, avant, surtout pour le *chiac* et pour quelques parlers particulièrement exposés

⁹ Comme la plupart des anglicismes présentés existent dans les parlers français du Canada depuis des décennies (v. l'*Index lexicologique québécois*, <www.tlfq.ulaval.ca/ilq>), on peut formuler des doutes quant au bien-fondé d'une comparaison avec ces résultats des années 1980.

¹⁰ King, Ruth, 2012 [mais paru en 2013]. *Acadian French in time and space. A study in morphosyntax and comparative sociolinguistics*, Durham, Duke University Press.

à l'anglais (cf. pour l'Île-du-Prince-Édouard, King 2012 [2013]), alors que *à* et *de* passaient jusqu'à présent pour exceptionnels dans la construction en acadien de même qu'en français louisianais (cf. Rottet 2001, Wiesmath 2006)¹¹. Dans ce contexte, l'auteure fait une erreur en citant Arrighi (2005)¹², car cette dernière ne parle pas de l'importance du *stranding* de *à* et *de* dans les parlers acadiens mais souligne au contraire la rareté de ces prépositions dans la construction.

En somme, l'auteure présente, dans son étude, de nombreuses observations de détail sur le parler actuel des jeunes à la Baie Sainte-Marie, dont certaines auraient toutefois mérité une discussion plus approfondie. L'auteure ne commente pas par ex. l'observation étonnante selon laquelle les parlers où le français est le plus moribond (Nouvelle-Angleterre, Louisiane) vont le plus loin dans l'intégration des anglicismes dans la langue matrice (le français), alors que dans le corpus établi par l'auteure les anglicismes restent non-intégrés sur le plan phonétique et prosodique [166]. L'observation selon laquelle l'antéposition systématique des adjectifs anglais lors de leur intégration viole profondément les règles de la langue matrice [208] aurait pu être l'occasion de discuter plus à fond le problème des changements structurels subis par la langue matrice lors du contact des langues. On aurait aussi souhaité la traduction de quelques exemples difficilement compréhensibles sans contexte (par ex. «je vais point être AROUND pourquoi c'que CARE de ?», [263]), d'autant que certains sont interrompus au milieu de la phrase (par ex. «c'était un voyage qu'était/AWESOME/tu sais AS MUCH que h'aurais [...]», [249]). Qui plus est, le fait que l'auteure ait choisi l'allemand comme métalangue de l'ouvrage n'en facilitera sûrement pas la réception en France et au Canada où, depuis des décennies, de nombreux chercheurs se sont voués à l'étude du français acadien et où d'importantes publications ont vu le jour. Malgré les éléments de critique, cet ouvrage a le mérite d'être la première étude d'ampleur sur les phénomènes de contact entre l'anglais et le français dans la région rurale que constitue la Baie Sainte-Marie ; à ce titre, il pourra servir de base pour des analyses diachroniques à venir, comme le souhaite l'auteure [282].

Julia MITKO

Madeleine TYSSENS (ed.), *Le Chansonnier français U. Tome I*, Paris, Société des Anciens Textes Français, 2015, LI + 405 pages.

Au cours du mémorable colloque de Liège de 1989, en répondant aux questions soulevées par son intervention au sujet des responsables de la transcription du ms. Paris, BnF, fr. 20050 (*U*), M. Tyssens traçait déjà avec clarté les lignes portantes de l'édition dont devait se prévaloir le plus ancien témoin de la lyrique en langue d'oïl, le célèbre chansonnier de Saint-Germain-des-Prés, du fait de la richesse et de l'originalité de la source dont il découle ainsi que du nombre saisissant d'*unica* conservés : «Interprétative,

¹¹ Rottet, Kevin, 2001. *Language Shift in the Coastal Marshes of Louisiana*, New York et al., Lang.

¹² Arrighi, Laurence, 2005. «Des prépositions dans un corpus acadien : Évolution du système linguistique français, archaïsmes et/ou *Calques* de l'anglais?», in : Brasseur/Falkert, *op. cit.*, 239-247, ici p. 244.

avec un appareil critique sélectif, qui aide à le situer dans la tradition. En fait, imprimer le texte de *U*, ne s'en écarter que lorsqu'il est impossible de faire autrement, signaler, naturellement, la leçon refusée, et puis, dans un second appareil, fournir un relevé des variantes, mais pas exhaustif, simplement les variantes qui situent les familles et définir ainsi la place de *U*, ou de *CU*, dans la tradition»¹. C'est de ce projet, mené avec la ténacité propre à l'éminente philologue liégeoise, que nous lisons un quart de siècle plus tard le premier volet, consacré aux pièces du noyau le plus ancien du chansonnier *U* (nos 1-177 [f. 4-91], plus la table des f. 1-3 et les pièces nos 178-180, transcrites sur les feuillets joints 92-93).

Évidemment, l'édition fournit l'occasion d'affiner la description du manuscrit proposée en 2007 dans le fascicule de la série *Intavulare* consacré à *U*². Elle occupe la majeure partie de l'introduction [v-xxviii], dans le but d'éclairer ce recueil complexe et quelque peu intimidant. Livre portatif (180 x 120 mm) d'allure modeste qui compte à présent 173 f., il se compose de trois sections principales, dues à autant de scribes: la section transcrise par le copiste dénommé U1 (f. 4-91), les deux quaternions mis à profit par la main U2 (f. 94-109) et la section copiée par le scribe U3 (f. 110-160 et 163-169 [jusqu'à la l. 5 du recto]). À cette charpente ont été ajoutés: deux feuillets (92-93) entre la 1^{re} et la 2^e section, sur lesquels trois mains, bien distinctes des scribes principaux, ont transcrit les pièces nos 178-180; un bifeuillet (161-162) au sein de la 3^e section, sur lequel s'exercent quatre mains, dont U3; quatre feuillets, dont trois seulement se sont conservés (171-173), à la toute fin du volume – y travaillent une demi-douzaine de mains, mettant aussi à profit les dernières pages du cahier 23 (f. 163-170), inutilisées dans un premier temps. Il est important de retenir qu'U3 intervient au sein du bifeuillet 161-162 et qu'il se charge de quelques ajouts dans la marge de queue des feuillets de la 1^{re} section (f. 63r et 82r), mais surtout qu'U4, main à la «grosse écriture empâtée» [xv], transcrit des pièces au sein de toutes ces additions et s'occupe également de la révision finale du volume, en travaillant sur chaque section (amendements dans l'interligne, intégration de strophes, etc.). De toute évidence, à la suite de la transcription de la 3^e section, U3 et U4 ont collaboré à la finition du recueil, ce que confirme la table acéphale et fragmentaire des f. 1-3: celle-ci est l'œuvre d'une nouvelle main, mais U3 a participé à sa rédaction et U4 y est intervenu de façon ponctuelle.

L'impression de cumul et de désordre inextricables que communiquent nombre de descriptions antérieures du chansonnier est ainsi nuancée et, en partie, dissipée. Restait à situer l'ensemble et ses composantes dans l'espace et dans le temps. L'ancre du recueil à Metz n'a jamais fait aucun doute: la plupart des pièces de la 1^{re} section portent des notations musicales en neumes dits messins et les deux autres sections sont marquées par des traits de *scripta* indéniablement lorrains. Quant à la datation des différentes sections, elle se fonde sur l'interprétation de certaines pièces dont les attaches avec l'actualité politique sont évidentes: suivant l'interprétation traditionnelle, les deux premières sections auraient été transcrives, au plus tôt, dans les années 1240, puisque l'une et l'autre contiennent des chansons du trouvère Chardon de Croisilles vraisemblablement composées autour de 1240 (nos 93 et 111 [1^{re} section], no 192 [2^e section]); la

¹ Tyssens, Madeleine, 1991. «Les copistes du chansonnier français *U*», in: *ead.* (ed.), *Lyrique romane médiévale: la tradition des chansonniers*. Actes du Colloque de Liège, 1989, Liège, Université de Liège, 379-397, ici p. 396.

² Tyssens, Madeleine, 2007. «*Intavulare*. *Tables des chansonniers romans. II. Chansonniers français. 5. U* (Paris, BnF, fr. 20050)», Liège, Université de Liège.

chanson historique n° 277, qui blâme la lâcheté des Flamands prenant la fuite devant le comte Henri v de Luxembourg et lui consignant ainsi Namur, fixe la réalisation de la 3^e section (ainsi que des additions, de la révision, de la table, etc.) après 1258. En revanche, selon le musicologue Robert Lug, qui prépare depuis longtemps une étude globale du chansonnier, la 1^{re} section (f. 4-91) aurait été confectionnée à Metz en 1231 et émanerait du lignage patricien messin de Port-Sailly, tandis que la 2^e section aurait été réalisée peu après, en 1232/33, quand les membres du lignage s'étaient réfugiés avec l'évêque de Metz à l'intérieur du château de Châtel-Saint-Germain, loin de la ville, alors secouée par le violent conflit urbain qu'on dénomme guerre des Amis (1231-1234). M. Tyssens a raison de rapporter les éléments essentiels de cette hypothèse [xx-xxii], sans tirer des conclusions hâtives au sujet de sa tenue. Celle-ci repose sur une connaissance approfondie du chansonnier *U* et de ses pièces et exploite une foule de données concernant la vie politique et sociale de Metz au 13^e siècle. Cependant, le croisement des deux axes d'investigation semble souvent se fonder sur des présupposés ou des conjectures, à en juger par les travaux publiés jusqu'ici³.

La présentation claire, incisive et équilibrée que M. Tyssens offre du manuscrit et l'excellente reproduction photographique en couleur du même spécimen mise à disposition par le site *Gallica* de la BnF invitent le lecteur à parcourir d'un bout à l'autre ce vénérable chansonnier. Un aspect qui saute aux yeux est le caractère archaïque de la culture graphique du copiste des pièces n°s 1-177, à savoir U1, par rapport aux écritures gothiques des autres mains. Chez lui, les hastes montantes sont droites et fort développées, *r* rond n'est utilisé que derrière *o*, *s* droit est la seule option, en position finale d'unité graphique aussi, *R* majuscule figure de temps à autre à la finale et le monogramme *de* n'est pas complètement délaissé (par exemple, au f. 9r22 [*deuenir*])⁴. Cette

³ Cf. en dernier lieu Lug, Robert, 2012. «Politique et littérature à Metz autour de la Guerre des Amis (1231-1234): le témoignage du Chansonnier de Saint-Germain-des-Prés», in: Chazan, Mireille / Freeman Regalado, Nancy (ed.), *Lettres, musique et société en Lorraine médiévale. Autour du «Tournoi de Chauvency»* (Ms. Oxford Bodleian Douce 308), Genève, Droz, 451-486.

⁴ Pour mémoire, dans le monogramme *de*, «il nesso [...] avviene tra la parte alta dell'asta della *d*, che per l'occasione tende ad assumere un andamento concavo a destra, e il primo tratto della *e* caratterizzato da analogia concavità. Quest'ultima lettera, dunque, ridotta al solo occhiello tracciato con un unico movimento della mano, è collocata in alto in corrispondenza della parte terminale dell'asta della *d*» (Ciaralli, Antonio, 1998. «Per lo studio del nesso *de* e per la datazione di *O* (Oxford, Bodl. Libr., ms Digby 23). Note paleografiche», *Scrittura e civiltà* 22, 31-118, ici 31sq.). Le monogramme se serait répandu à partir des années 1120/30 et aurait atteint son apogée dans la 2^e moitié du 12^e siècle, avant d'être progressivement délaissé au début du siècle suivant, en raison de l'avènement de l'écriture gothique, qui tolérait mal le principe de conjonction des lettres à l'origine du monogramme. Si en domaine vernaculaire celui-ci semble surtout s'affirmer chez les copistes au tracé peu formel, voire courant et rapide (cf. Careri, Maria / Ruby, Christine / Short, Ian, 2011. *Livres et écritures en français et en occitan au XII^e siècle. Catalogue illustré*, Rome, Viella, XLIX-L), nous en retrouvons encore des exemples consistants dans les manuscrits français du 1^{er} tiers du 13^e siècle, par ex. dans l'*Eneas* de Florence (BML, Plut. 41.44, f. 45d *dechemise et destre*, 46b *desore*, 51d *dest(ro)jt*, 52b *de moi*, 59c *de feme*, etc.), dans le recueil de Nottingham (UL, WLC/LM/6, f. 116b *detreneies*, 162a *deluj*, 230a

allure archaïque est confirmée par les choix de mise en texte : dans les trois sections, les pièces (texte, portées et éventuellement mélodie) prennent place sur une seule colonne et sont transcrives à longues lignes, à raison de 26, 25 ou 24 lignes par colonne respectivement [VIII, X, XI], mais l'opposition significative est celle entre la 1^{re} section, où la 1^{re} ligne d'écriture ou le tétragramme ouvrant la page sont toujours tracés au-dessus de la 1^{re} rectrice, et les autres sections principales, dans lesquelles la 1^{re} rectrice constitue la limite supérieure du cadre susceptible d'accueillir des signes⁵. Ajoutons que le décalage entre U1 et ses confrères est confirmé, sous un autre jour, par la faiblesse des traits régionaux de la *scripta* du responsable de la 1^{re} section, à l'encontre de la forte caractérisation lorraine propre aux *scriptae* d'U2 et, de manière encore plus poussée, d'U3. Par ailleurs, ce scribe attachant qu'est U1 pourrait ne pas être étranger à la pratique de l'écriture documentaire, au vu des allongements des hastes montantes ou plongeantes dont il dote la 1^{re} ou la dernière ligne de quelques pages et eu égard à l'apparition occasionnelle, aux mêmes endroits, du *s* droit prolongé au-dessous de la rectrice et replié à gauche⁶. Bien entendu, « [...] des individus de provenances et d'âges divers, de sensibilités grammaticales différentes peuvent travailler ensemble dans un même atelier » [XXIII], mais cet écart saisissant, qui investit plusieurs aspects de la pratique professionnelle des copistes de *U*, se doit d'être souligné.

Avant d'exposer les critères et les pratiques d'édition [XXXVIII-XLI] et de recenser la bibliographie pertinente [XLIII-LI], l'introduction s'attarde sur la tradition des chansons de la 1^{re} section [XXVIII-XXXVI] – les acquis d'Eduard Schwan sont confirmés et précisés : *U*, comme les autres chansonniers messins qui sont *C* (Berne, BB, 389) et *I* (Oxford, BL, Douce 308), appartient à la famille *s^{III}*, au sein de laquelle les épisodes de contamination sont peu fréquents, et il porte des leçons, partagées souvent par *C*, dont la supériorité ou la qualité sont parfois évidentes⁷ – et elle brosse un tableau rapide de la *scripta* et de la versification des pièces transcrrites par U1 [XXXVII-XXXVIII].

*delautre, etc.) ou dans le célèbre carnet de Villard de Honnecourt (BnF, fr. 19093, f. 1v *le(com)ma(n)de*, 14v *de tierre*, 17v *garde*, etc.).*

⁵ Sur le continent, l'habitude d'écrire au-dessus de la 1^{re} rectrice commença à s'estomper entre 1200 et 1230, notamment chez les scribes professionnels, et elle ne semble avoir survécu que de façon occasionnelle ou marginale après le milieu du siècle : cf. par ex. Careri, Maria et aliae, 2001. *Album de manuscrits français du XIII^e siècle. Mise en page et mise en texte*, Rome, Viella, xxiv.

⁶ Pour cette variante de *s* droit, cf. Derolez, Albert, 2003. *The Palaeography of Gothic Manuscript Books. From the Twelfth to the Early Sixteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 64, type 45.

⁷ Remarquons qu'au cours des dernières années, les chansonniers lorrains ont fait l'objet d'un intérêt accru : outre les travaux de M. Tyssens sur *U*, il convient de mentionner la monographie consacrée à *C* par Unlandt, Nicolaas, 2012. *Le chansonnier français de la Burgerbibliothek de Berne. Analyse et description du manuscrit et édition de 53 unica anonymes*, Berlin, De Gruyter, et, au sujet d'*I*, à tout le moins le riche ouvrage collectif cité *supra*, à la n. 3. Par ailleurs, suivant R. Lug, dans la contribution citée (ici p. 480), le fragment de chansonnier conservé à Einsiedeln, Stiftsbibliothek, 364, p. 83-92, à savoir cinq feuillets considérablement mutilés, proviendrait également de Metz et serait à dater des années 1230 ou 1240.

Suivant l'esquisse tracée en 1989, l'édition des pièces n°s 1-180 [1-405] est interprétative, préserve les choix, les habitudes et les idiosyncrasies des copistes et n'intervient que rarement, lorsque le sens ou la métrique sont bafoués. Toute intervention éditoriale est soigneusement signalée et une première bande d'apparat héberge les leçons écartées, les errements de transcription et les éventuelles interventions ultérieures sur le manuscrit. Une seconde bande d'apparat vise à situer le témoignage du chansonnier de Saint-Germain-des-Prés dans l'ensemble de la tradition manuscrite de chaque pièce. Pour ce faire, une solution raisonnable s'imposait : présenter toutes les variantes significatives des témoins de la famille *s^{III}* et celles des seuls groupes ou sous-groupes représentatifs des autres familles, *s^I* et *s^{II}*, ces dernières étant tirées des apparets des éditions critiques des différentes pièces. Pour les pièces des troubadours transmises par U1 dans une veste francisée (n°s 152-155 et 158-176, 177 étant une pastourelle en langue d'oïl recouverte d'un vernis occitan), on a renoncé à rendre compte de la tradition en langue d'oc et on se borne à celle constituée par les chansonniers français : seulement les pièces n°s 159 (*C*, *M* [BnF, fr. 844] et *U*) et 160 (*M* et *U*) disposent d'une bande inférieure d'apparat. Évidemment, les simples variantes graphiques n'ont pas pu être prises en compte, sauf celles émanant de la même famille que *U*, mais avec mesure. Enfin, chaque pièce est coiffée d'une notice sommaire (renvois aux répertoires usuels et à l'édition critique de référence, relevé des témoins, schéma métrique, etc.) pouvant comporter une rubrique, dénommée «Tradition», qui décrit l'essentiel d'une tradition spécifique quelque peu perturbée, opaque ou bien incomplète dans certains témoins. On se demande d'ailleurs si cette rubrique ne pouvait pas être établie de façon systématique et contenir une représentation succincte de la distribution des témoins à la lumière de leur apport tex-tuel, qu'il n'est pas toujours aisément d'extraire mentalement de la seconde bande d'apparat, notamment dans le cas de pièces à la tradition touffue. Par exemple, la chanson du Chastelain de Coucy n° 36 (*Lors kant rose ne fuelle*, dans *U*) aurait pu jouir d'une présentation visuelle semblable : *MT / KPVX / CU* – à part *O¹* (contaminé : *MT + KPVX*) et *O²* (contaminé : *MT + CU*).

De la vérification d'une quinzaine de pièces (n°s 9, 16, 40, 61, 83, 89, 107, 111, 123, 136, 153, 159, 172, 178, 180) il ressort, comme attendu, que le travail est mené de main de maître. Les inexactitudes sont rares et de portée limitée : n° 9, v. 22 (apparat), le premier *e* de *devenir* n'est pas «suscrit» [32], mais il forme avec *d* le monogramme mentionné *supra*; n° 83, v. 25, «Onques», ms. *Onq(ue)ues*; n° 89, v. 14 (apparat), que le copiste écrive «conquises avec *s* partiellement effacé» [206], au lieu de *conquise*, n'est pas évident, du moins à partir de la reproduction photographique de *U*, où nous lisons simplement (*con*)*q(ui)se*, suivi d'un point métrique (f. 48r21); n° 123, v. 19, «colorez», ms. *colore* suivi d'un point métrique; n° 136, v. 25, «j'ai»; n° 159, v. 6, «pesanz», ms. d'abord *pesant*, puis *pesanz* en surcharge, v. 10 (apparat), «mercen avec *n* final ajouté après coup» [358], mais la suite de signes derrière le dernier *e* est peu claire au f. 84v4 (on dirait que la première lettre est ou était un *s* [droit]), v. 29, «le boban», ms. *lo boban*, v. 54, «Aussi», ms. *ausi*, et «en la vostre mercen», ms. *a la vostre mercen*; n° 172, v. 18, signaler la présence d'un point syntaxique entre *li* et *ne*; n° 178, v. 5, «esteit», ms. *esteiz*, v. 17, «puis», ms. *puist*, v. 23, «d'eure», ms. plutôt *doure*; n° 180, v. 8, «Ke partir», ms. *kepartit*, v. 9, «Sans faseir», ms. *monaieil* – la méprise tire son origine du dernier vers de la strophe suivante (v. 18, «Sans faseir»), où *monaiel*, tracé dans un premier temps, a été barré et remplacé dans l'interligne par *sans faseir* (d'ailleurs, la seconde bande d'apparat porte correcte-

ment, pour le v. 9, «Mon aeil» [396], corruption évidente de *En* [ou *A* ou *Tot*] *mon aé* des autres témoins) –, v. 13, «serait», ms. *setait*.

Une dernière observation concerne l'attribution des interventions contemporaines ou postérieures à la transcription des pièces. M. Tyssens précise dans l'introduction que la main U4 a agi comme correcteur tout au long du chansonnier et elle indique les pages sur lesquelles son œuvre se laisse apprécier [xv]. Parmi celles-ci se trouve le f. 54v, où figurent presque intégralement les pièces n°s 103 et 104. Or, au sein de l'édition de ces poèmes [233-36], toute intervention est dûment signalée et décrite. Mais seulement celle du v. 17 de la pièce n° 104 est attribuée à U4 («de mo suscrit dans l'interligne par la main U4» [236]: en réalité, *demoi* [f. 54v26]), alors que les autres nombreuses corrections qu'on observe sur la même page (n° 103, v. 14, 19, 25, n° 104, v. 15, 16, 18) ne sont attribuées à personne. Doit-on en déduire qu'elles sont, dans leur intégralité, le fait de U1, copiste consciencieux, on le sait [ix], qui a l'habitude de se relire et de se corriger pendant ou peu après sa transcription ? Or, en tenant le manuscrit ou sa reproduction sous les yeux, on peut convenir que les trois amendements de la pièce n° 103 (deux mots oubliés insérés dans l'interligne [v. 19], une lettre exponctuée et remplacée dans l'interligne [v. 14], une lettre exponctuée [v. 25]) et la surcharge de -z sur -t au v. 18 de la pièce suivante sont vraisemblablement l'œuvre de U1. Mais les deux restantes, sur ce même f. 54v, ne semblent pas, à première vue, relever de l'activité de U1. Au contraire, compte tenu de l'encre et du tracé, l'intégration interlinéaire du v. 15 (*cil*) peut être assignée à U4, que nous avons vu à l'œuvre deux vers plus bas (v. 17) et qui est peut-être intervenu également sur le vers intermédiaire (16: *t ajouté* dans l'interligne). Au sujet des interventions ultérieures à l'acte de transcription, l'incertitude ou le manque de repères sont constants, tout au long du volume. C'est un moindre défaut, certes, mais M. Tyssens, de par son intimité de longue date avec le chansonnier et avec ses nombreux intervenants, aurait été la plus qualifiée pour éclairer les lecteurs et, surtout, les futurs éditeurs des différentes pièces sur ces chemins périlleux – pour alléger la tâche, un signe conventionnel aurait pu accompagner les interventions dont l'attribution pose de sérieux problèmes.

En somme, le premier tome de l'ouvrage de M. Tyssens force l'admiration et rend des services bien réels à tous ceux qui, dans la variété des objectifs et des perspectives, s'intéressent aux chansonniers lyriques. Nous avons hâte de lire le second volet, qui complétera l'édition des pièces de *U* et contiendra le glossaire.

Gabriele GIANNINI

